
U d'/of OTTAWA
39003002501517



CHATEAUBRIAND

ÉTUDE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chateaubriandsav00cler



CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND

SA VIE PUBLIQUE ET INTIME — SES ŒUVRES

ÉTUDE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

PAR M. L'ABBÉ CLERGEAU

Ancien Aumônier de M. de Chateaubriand, etc., etc.

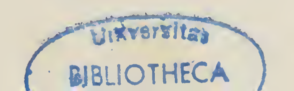
Suivie d'une Réplique à M. Sainte-Beuve, sur son livre

Chateaubriand et son groupe littéraire, sous l'Empire.

SE TROUVE

CHEZ L'ÉDITEUR ET TOUS LES LIBRAIRES INDIQUÉS CI-CONTRE.

PRIX : 2 FR. 25 C. RENDU FRANCO


Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2205
.Z5C59
1861

DÉDICACE

Notre première pensée a été de faire hommage de ce livre, quelque court qu'il soit, au corps respectable auquel nous appartenons, et, par cette dédicace, de nous montrer reconnaissant pour la sympathie et la confiance dont nous entourent, depuis nombre d'années, nos vénérés confrères dans le sacerdoce.

Ce serait ici le lieu de dire ce qu'est ce travail et le motif qui nous l'a fait entreprendre. Mais ces vénérés confrères, tous hommes de bien, et parmi lesquels nous avons souvent rencontré des hommes de science et du plus haut mérite, sauront discerner quelle en est la nature, et y chercher non un livre de religion proprement dit, mais une œuvre littéraire, et, en même temps, d'une haute morale, qui ressort d'une vie où la foi, l'honneur, la fidélité, sont constamment pratiqués jusqu'à l'héroïsme. Ils ne discerneront pas moins le motif qui nous a fait mettre la main à l'œuvre, et quelle est notre intention. C'est de replacer sous les yeux de tous, de populariser, de vulgariser à nouveau les œuvres principales de M. de Chateaubriand : œuvres et travaux qui, quand ils ont paru, ont fait tant de bien à la religion, ont si puissamment contribué à relever les courages abattus, ont fait et feront toujours un si grand honneur à l'auteur immortel du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*.

Enfin, les motifs expliqués dans l'avant-propos donnent à ce travail, nous l'espérons du moins, le caractère d'une œuvre bonne et opportune.

Après cet hommage fait au clergé en général, et dont nous ne séparons ni les plus humbles ni les plus petits, qui sont plus spécialement nos égaux, nous nous faisons aussi un bonheur de l'offrir aux trois administrations diocésaines qui ont des droits plus particuliers à notre reconnaissance.

La première est *celle de Sens*, notre diocèse. Son vénérable chef nous ayant un jour surpris dans l'organisation des chœurs de notre église, voulut bien, après s'être rendu compte de nos moyens, nous faire l'honneur de nous appeler à sa cathédrale pour en faire l'application, puis nous donner la mission plus large de faire adopter, autant que nous le pourrions, ces moyens partout pour le perfectionnement des lutrins paroissiaux, et pour la propagation de la musique religieuse, au profit des pompes de l'Église. Cette première bienveillance de l'éminent prélat, archevêque de Sens, nous a constamment suivi à titre d'*ami* et de *père :* c'est le nom qu'il prend avec nous dans chacune de ses lettres ; et il nous a ainsi merveilleusement préparé la voie du succès. Il y a donc pour nous un devoir de nous montrer à son égard fils reconnaissant et prêtre des plus dévoué.

La deuxième administration diocésaine, pour laquelle nous sommes pénétré d'une juste gratitude, est *celle de Paris*. Répondant à la chaleureuse recommandation de l'archevêché de Sens, qui nous fut remise lors de notre départ pour la capitale, le saint archevêque d'alors, Mgr Affre, nous envoya de suite auprès de la personne de M. de Chateaubriand en nous adressant ces paroles flatteuses et encourageantes : « Vous vous occupez d'art, votre place est » auprès du poëte-écrivain ; il est prévenu, il vous accueillera bien. » De cette mission auprès du grand homme est né l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

La troisième administration diocésaine est *celle de Moulins*, dans la personne d'un de ses vicaires généraux, M. L... A ce nom, vibrent nos meilleurs sentiments; la mémoire et le cœur, tout chez nous est en jeu. Notre mémoire nous rappelle qu'à notre première entrée au séminaire, nous trouvâmes pour supérieur un tout jeune prêtre (jeune d'années, mais mûr de sagesse et de talent), qui, dès l'âge de *vingt-quatre* ans, était déjà à la tête d'une maison de *trois cents* jeunes gens et de *douze* professeurs. Malgré notre jeune inexpérience et nos *treize* ans, nous fûmes frappé de ce mérite exceptionnel ; et quand, plus tard, nous sûmes combien il est difficile de gouverner les hommes, grands et petits, M. L..., dans notre souvenir, nous apparut comme un prodige de sagesse prématurée, en même temps qu'il était, dans notre cœur, l'objet de la plus vive reconnaissance pour cette première et précieuse direction qui influe tant sur le reste de la vie, comme aussi pour cette bienveillance avec laquelle, au milieu de trois cents élèves, il voulut bien nous remarquer, se souvenir, et, plus tard, en renouvelant ses sentiments, ajouter au titre de père celui d'ami.

Bien naturelle, on le comprend, fut la pensée qui nous monta au cœur d'offrir à notre premier supérieur ce travail sur Chateaubriand, en lui adressant l'instante prière de le lire, non avec l'indulgence d'un père, mais avec la sévérité d'un critique, et de nous envoyer, avec toutes les corrections possibles, ses conseils d'ami sincère. Bien nous prit d'avoir eu cette prudence. Par suite des avis qui nous furent ainsi donnés, nous avons, tant par nous-même que par d'autres mains plus habiles, raboté l'œuvre impitoyablement; nous l'avons limée sur toute face et comme transformée; et quand, à côté de ce travail, remis sur le métier vingt fois, quoique précipitamment (1), nous avons eu la bonne fortune de pouvoir placer des analyses touchées de main de

(1) Le conseil du poëte (BOILEAU, *Art poétique*):

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
> Ajoutez quelquefois, et souvent effacez, etc.,

ne fut pas pour nous le seul mobile de cette conduite, prudente pour tous, nécessaire pour les inhabiles. Nous nous sommes aussi rappelé les précautions que prirent, même pour échapper aux imperfections matérielles, les premiers typographes qui se sont fait un nom dans leur art, les Elzevir en Hollande, au XVIe siècle, les Aldes en Italie, au XVe; les Estienne, de Paris, au XVIe siècle. On raconte que Robert Estienne, entre autres, exposait sur la place publique ses livres, page par page, dans une vitrine, avec invitation et prière aux passants de signaler au maître les taches et incorrections que l'épreuve pouvait contenir.

maître, d'un homme de la spécialité, d'un savant collaborateur (M. Vaquerie, ancien professeur de l'Université, auquel, ici, nous adressons nos plus vifs remercîments), nous n'avons plus hésité : nous avons eu toute confiance que ce monument de notre admiration pour Chateaubriand pourrait être l'objet de quelque attention et atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Toutefois, cette première édition n'étant qu'une ébauche, nous faisons appel à toutes les observations, à tous les conseils, pour en tenir compte plus tard (1) ; et, d'avance, nous nous déclarons reconnaissant pour la peine qu'on voudra bien prendre de nous les soumettre.

Puissent ces dispositions de notre part être accueillies avec bienveillance par tous ceux auxquels elles s'adressent ! Si, en publiant cette étude rapide sur un homme célèbre, sur un des plus grands écrivains des temps modernes ; si, en transmettant nos impressions, nos sentiments d'admiration pour l'homme de bien par excellence, pour un preux de la foi, pour le plus pur champion de l'honneur poussé jusqu'à l'exaltation (2), nous restons au-dessous de notre tâche, tout en faisant notre mieux, on voudra bien, nous l'espérons, rendre justice à nos intentions et nous accepter au moins pour ce que nous croyons être, pour un homme de cœur.

(1) Cette réserve est d'autant plus nécessaire que les notes et matériaux composant cet opuscule sont sortis de nos cartons comme d'un arsenal, *ex abrupto*, pour répondre à une attaque soudaine et la plus surprenante, d'un écrivain se déclarant l'adversaire de Chateaubriand, qu'il cherche à présenter comme un type d'hypocrisie, à *imagination catholique* seulement, mais n'étant qu'un *comédien* de génie, de talent et de *conduite*.

(2) « Il y a des autels, comme celui de l'honneur, qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices. » (*Chateaubriand.*)

AVANT-PROPOS

Qui a jamais eu en doute que M. de Chateaubriand fût un écrivain de premier ordre; qu'il ait mis les charmes et l'énergie de sa plume au service de la cause catholique, comme il a mis son âme tout entière au service de ce qui, dans le monde, a nom *honneur* ; qu'il ait poussé le désintéressement et l'abnégation jusqu'à s'exposer au dénûment? Qu'est-ce qui ignore que le fruit de ses œuvres a été appliqué, pour répondre aux pieux désirs de Mme de Chateaubriand, à la création d'une maison de retraite pour les vétérans du sacerdoce et qui s'appelle *Infirmerie Marie-Thérèse?* Qui ne sait que, par suite de cet abandon, il est mort pauvre? Peut-on mieux parler, plus magnifiquement écrire, plus chrétiennement, plus généreusement agir que ne le fit M. de Chateaubriand? En un mot, n'a-t-il pas été, nous aimons à le répéter, l'*homme de bien par excellence*, un *ardent défenseur de la foi*, le *plus pur champion de l'honneur?* Eh bien, agissez ainsi, montrez-vous et soyez riche de ces qualités toute votre vie, et néanmoins attendez-vous qu'en raison de la supériorité de votre âme et de vos talents, vous serez minutieusement épluché par vos contemporains jusque dans ce qui est le plus inévitable pour la faiblesse humaine; que, pour de légères taches, bon nombre vous refuseront estime et justice; on fera peut-être plus : si vos talents et vos actes ne peuvent échapper à l'admiration, on poussera la légèreté, sinon l'iniquité, jusqu'à dénaturer vos intentions, jusqu'à vous soupçonner

d'hypocrisie, jusqu'à vous signaler comme un histrion qui a joué la comédie durant toute sa carrière!

Telle est, sur Chateaubriand, la conclusion que vient d'essayer de déduire M. Sainte-Beuve, un académicien pourtant, un professeur à l'*École normale*, un homme dont la mission est de former d'autres professeurs, auxquels est confié l'enseignement de la jeunesse, la direction des intelligences et des cœurs!!! Et cette inconcevable entreprise n'a pas moins enfanté que deux gros volumes, se composant d'une foule de traits, d'anecdotes plus ou moins hasardées et gratuites, compromettantes à tous chefs, sur le grand écrivain, comme sur la société de choix qu'il s'était faite, et que l'auteur appelle : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

Pour l'honneur de notre patrie, nous aimons à l'espérer, des voix s'élèveront contre une aussi criante injustice; des plumes généreuses et compétentes ne manqueront pas de s'encourager à défendre la mémoire d'un homme si intègre.

Quant à nous, nous avons tout d'abord, à la lecture des jugements de M. Sainte-Beuve, ressenti au cœur le coup que frappe une calomnie que l'on est forcé d'entendre avec réserve et sans l'éclat de l'indignation. En vain nous avons scruté, cherché avec les yeux de la conscience et le plus prudent examen, ce qui pouvait expliquer et justifier, jusqu'à un certain point, une appréciation générale de cette nature sur Chateaubriand, portée par un ami même du grand homme : elle nous apparaît avec un caractère où la perfidie semble le disputer à une partialité tout à fait systématique. Car un tel jugement enleve, d'un seul coup, à un écrivain

de premier rang son plus solide prestige, la sincérité; il cherche à dépoétiser, il salit une des plus belles gloires littéraires de la France; il ôte à la foi politique son plus beau type d'honneur et de fidélité; et l'on y trouve l'intention très-peu dissimulée d'enlever, en dernière analyse, l'auteur du *Génie du christianisme* à l'Eglise, ou d'inquiéter l'Église sur la loyauté de ses convictions religieuses.

Dans cette circonstance, sans mesurer nos forces et sans prendre conseil de rien autre chose que de notre profonde estime, de notre respect, de notre admiration pour cet homme d'élite, que nous avons vu de si près et dans les moments les plus sérieux de sa vie, nous avons cru que c'était presque une obligation pour nous, son ancien aumônier, de devancer par notre voix la voix de tout autre qui s'élèvera infailliblement pour repousser les insinuations malveillantes, les accusations téméraires de M. Sainte-Beuve; la pensée nous est venue qu'il y avait au moins opportunité à sortir de nos cartons des notes et des matériaux propres à être mis au jour et à figurer pour la défense d'un écrivain dont le seul crime, aux yeux de ses juges ou de ses légers détracteurs, a été son dévouement au catholicisme.

Ce n'est point, toutefois, une polémique que nous entamons, c'est un tableau que nous exposons en regard de celui d'un membre de l'Académie. Et en cela nulle témérité; car parler ou écrire avec passion contre la mémoire de ceux qui ne vivent plus que par leurs œuvres, n'est pas plus, ce nous semble, un droit acquis aux régions élevées d'où tombent les sentences de M. Sainte-Beuve, que juger avec bien-

veillance et sans parti pris n'est pour nous un devoir légitime, quelque modestes que soient notre plume et notre rang dans la société des lettres.

Au reste, si les présomptions n'étaient pas pour le faible pinceau qui ose se mesurer avec celui d'un homme qui est en renom, nous aurions sur le peintre habile dont nous nous faisons l'émule en cette occasion, le mérite, incontestablement, d'une bonne et pure intention. L'opinion publique est un juge en qui nous avons foi à cet égard.

NOTA. — Il est presque superflu d'avertir ici que les détails historiques qui occupent une grande place dans cette étude, quoique très-abrégés, sont tirés en plus grande partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand, aussi bien que les jugements portés çà et là sur les événements et sur les personnages. Si nous nous sommes trompé, c'est d'après le célèbre écrivain ; c'est qu'il se serait trompé lui-même, ce qui peut avoir lieu sans cesser d'être un grand homme.

Voilà pourquoi, avec la meilleure foi du monde, dans la dédicace qui précède, nous faisons appel à toutes les observations, que nous accepterons avec reconnaissance sur toutes choses, afin d'en profiter pour le cas où le premier jet de ce livre, s'il est apprécié du public, serait suivi d'une autre édition plus importante.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier, afin d'être indulgent et juste, que ce travail est éclos en peu de mois, disons presque en peu de semaines, pour être plus opportun et répondre de suite par un jugement au jugement de M. Sainte-Beuve. S'il y a eu ici nécessité de précipitation, il n'en a pas été de même pour l'auteur du livre : *Chateaubriand et son groupe littéraire*, qui le travaille et le transforme, selon les circonstances, depuis douze ans. Lui-même nous apprend que son œuvre a d'abord été un cours fait à Liége, en 1848 et 1849, puis qu'il s'en est servi pour des feuilletons et des revues bibliographiques insérés dans des journaux, quelques années après ; et qu'enfin ses deux volumes ne sont que la reproduction de ce qui précède, mais avec révision, augmentation et correction.

Disons incidemment que c'est là savoir intelligemment butiner *trois fois* sur la même fleur, faire sur la même terre une *triple* récolte, et, plus proverbialement, *trois fois tirer farine* du même sac.

PORTRAIT MORAL DE CHATEAUBRIAND

Rien n'est p'us intéressant en soi et plus vaste que la biographie du grand homme qui va passer sous nos yeux.

En raison de l'époque où il parut, Chateaubriand eut un pied dans l'ancienne société et un autre dans la nouvelle. A l'une il appartient par sa naissance et sa première éducation, à l'autre par la nature de ses idées. Cette vie de notre héros tient donc à l'histoire de deux mondes. De l'un il *conserve la foi religieuse et l'honneur*, de l'autre il *accepte les réformes légitimes;* du premier il tient ces accents sublimes qui rappellent la langue du grand siècle, du second cette hardiesse et cette nouveauté de langage qui lui ouvre des routes inconnues. Vivant intermédiaire du passé et de l'avenir, il parle un double idiome, étrange et magnifique union des pompes de la vieille société française et du bouillonnement des passions d'une époque de luttes et de révolutions. — Le cœur de Chateaubriand est du grand siècle, sa tête est de 89.

On saisit ici le secret de la nature de ce génie. Toute cette existence est là, et là aussi le secret de toutes ses agitations. Si Chateaubriand n'hésite pas à adopter l'esprit de son siècle, c'est à la condition qu'il conservera les allures de gentilhomme du siècle qui disparaît. S'il ouvre, pour sa grande part, l'ère nouvelle des destinées humaines, il veut avant tout que cette ère soit fondée sur la foi antique qu'il s'efforce d'entourer, comme dans une revue solennelle, du cortége des perfectionnements qu'elle-même a fait naître, et du prestige de la poésie et des arts qu'il sait trouver dans ses dogmes et dans son culte. Quel noble rôle dans la vie d'un homme, d'un Français, d'un chrétien! Mais rôle bien difficile, impossible pour tout autre que pour un homme supérieur. La difficulté de ce rôle fait comprendre les résis–

tances et les sympathies qu'a rencontrées Chateaubriand dans l'accomplissement de sa tâche providentielle, comme elle explique aussi les divers jugements, tour à tour amis ou hostiles, qui ont été portés sur ce grand homme, et qui le seront encore dans l'avenir.

Prenant les choses de moins haut, mais les envisageant sous un point de vue aussi ingénieux que plein de grâce, un spirituel écrivain, M. Nettement, dit que la vie de Chateaubriand est toute une *odyssée* autour des cinquante années de l'histoire les plus remplies d'événements et d'orages. Chateaubriand a vu, lui aussi, les mœurs et les villes d'un grand nombre de peuples. Battu par bien des tempêtes, il eut aussi à déplorer l'imprudence et la perte de ses compagnons. N'y aurait-il pas en effet ici quelque rapport à établir entre l'Ulysse antique et cet autre Ulysse moderne? l'un errant à travers les orages de la nature physique, l'autre à travers les tempêtes encore plus furieuses de la nature morale; d'un côté, obstacle matériel sous toutes les formes successives des flots en courroux et des naufrages, des monstres et des beautés homicides, des enchantements et des honteuses métamorphoses; d'autre part, obstacle moral : tourmentes non moins effroyables des régions supérieures de l'âme, écroulement des empires, non plus sous les lances et les javelots des héros et des dieux, mais sous la foudre et la puissance de la parole et des idées, autres divinités planant aussi, comme un Olympe plein de mystère, au-dessus de cet autre chaos. Car tel est sous l'une ou l'autre forme, et tel a toujours été le sort de l'orageuse humanité.

Il n'est donc pas d'histoire contemporaine plus intéressante que celle dont nous allons essayer de retracer le tableau. De longtemps il ne s'est trouvé une vie plus complète dans les annales des peuples; car l'histoire de Chateaubriand, c'est celle du génie sous toutes ses phases les plus belles; c'est aussi celle d'un caractère toujours grand dans toutes les situations de la vie humaine.

Mais, hâtons-nous de le dire, sans lui en faire un mérite ni un blâme, ce cœur demeura presque toujours froid ou indifférent en apparence. Fermé à toute séduction, excepté à celle de la beauté morale, les crimes du malheureux temps où vécut sa jeunesse, joints aux difficultés de la transition, entretinrent en lui ce que la nature lui avait donné de taciturne et d'un peu sauvage. Aussi, nul esprit ne fut moins liant, nul cœur moins expansif dans le monde. Sceptique et défiant envers les hommes, il n'eut foi qu'en Dieu. Ces dispositions se peignent dans cette maxime : « L'esprit français n'est pas fort bon, mais il est fort aimable; s'y fier est se sacrifier : la moquerie et la calomnie sont ici le résultat certain d'une confidence. » Sur cette théorie il fondait toute sa morale sociale. On voit, par cette réticence systématique, combien il est difficile d'avoir de ce caractère une appréciation exacte.

Quant à son génie, pour ne rien dissimuler, il ne fut pas moins énigmatique; nul n'a jamais plus allié les contraires : l'esprit exact avec l'esprit aventureux, le passionné avec le méthodique, le froid et le sec avec l'enthousiaste et le sentimental. Chateaubriand est l'homme de toutes les aptitudes, de tous les songes comme de toutes les réalités. Il est, quand il le veut, l'antipode de lui-même : c'est un mélange d'éléments opposés, de glace et de feu, de passion ardente et de froide raison, un composé de contrastes les plus frappants. Admirateur sublime de l'idéal, nul n'a plus désidéalisé les hommes et les faits de son siècle; appréciateur inflexible des importances et des vanités contemporaines, nul ne les a plus ravalées, ne les a marquées d'un stigmate plus indélébile. La portée de sa vue lui rapetisse tout; les grandeurs, les gloires et les supériorités de son temps n'ont rien qui le fascine, il les fascine toutes. Il n'a, pour les fausses capacités, pour les prétendus esprits éminents, qu'un mépris caché ou de narquoises admirations. Peut-être ne vit-on jamais d'ailleurs un égoïsme plus indifférent; il n'était pas l'homme de la dispute ou des contesta-

tions. Un dédaigneux *comme vous voudrez* lui évite l'ennui de la discussion. Rentrer dans la solitude de ses pensées, c'est là sa grande et unique préoccupation.

Quelque chose de divin perce toutefois à travers cette rudesse ; il y a du Platon dans cet étrange stoïcien ; son critérium à lui, c'est le beau ; et c'est par le beau, cette splendeur du vrai, qu'il ramènera son siècle au Dieu de vérité. D'un autre côté, le beau moral ou l'honneur, voilà le mobile suprême de tous ses actes. Sa vertu dominante, c'est l'honneur, mais l'honneur sanctifié par la foi et consacré par l'infortune. De là ses sympathies pour le malheur, dont les charmes exercent sur cette âme un suprême empire. A la voix du malheur, il ira jusqu'à absoudre l'ingratitude, et pour lui les ingrats n'ont plus tort dès qu'ils sont malheureux. Martyr de la fidélité, il pousse le dévouement jusqu'au prodige, et pour elle, il reste en arrière de sa raison, de son esprit et de ses sentiments vraiment français. Ainsi fécondé par ce double principe de l'honneur et de la foi, ce rare génie devient la lumière de son siècle. Comme le soleil, il a aussi ses signes qu'il parcourt dans sa course de géant pour éclairer le monde : la religion dans sa poésie, la loyauté, l'amour de la patrie, la liberté des consciences et des opinions, l'aristocratie du mérite, et toutes les autres vérités-principes qui ouvrent la carrière au progrès, en donnant aux facultés de l'homme leur essor le plus libre. Aussi fut-il apprécié de toutes les sommités de l'intelligence..... excepté, hélas ! de ceux-là mêmes qu'il avait placés dans son cœur si près de la divinité... *penatibus et magnis diis.*

La Providence lui avait imposé un devoir qui fut dignement rempli : il éclaira et conduisit les premiers pas de la jeune France, et seul un jour il escorta en fidèle serviteur le convoi de la monarchie. C'est ainsi que, constant jusqu'à la fin dans les principes de devoir et d'honneur, il a pu se glorifier avec raison d'avoir été le dernier sujet de celui qui devait être le dernier roi.

I.

Les années 1768 à 1771 ont vu naître les plus grandes célébrités de notre époque : Cuvier, Walter Scott, Metternich, Wellington et Napoléon. L'homme dont nous écrivons la vie fait partie de cette pléiade.

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768. Cet enfant presque mort-né, qui devait tant influer sur son siècle, vint au monde au bruit d'une tempête, remarquable présage des tourmentes au sein desquelles devait s'accomplir sa destinée. Nous n'insisterons pas sur l'illustration de sa naissance. Dernier né de dix enfants que le comte René de Chateaubriand avait eus de son mariage avec Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée, il appartenait à une maison de haute origine, dont la généalogie, par les Chateaubrien de Beaufort, s'en va toucher à l'écu des premiers comtes de Bretagne. Pour nous, ce re-

flet héraldique n'a qu'une valeur secondaire. Chateaubriand : son nom seul, voilà son plus beau titre à nos yeux, comme à ceux de l'humanité, qui n'apprécie les hommes qu'au poids de leurs services. Pour tous la noblesse du génie passe avant la noblesse du sang.

Ici, toutefois, le talent tire sa nouvelle séve du sang héréditaire ; toute la vigueur de sa race s'est transmise dans le caractère de l'écrivain, et le descendant des fiers comtes de Bretagne va régner par la plume, comme ses ancêtres avaient commencé par l'épée.

II (1).

Dès son entrée dans la vie, on voit déjà une existence troublée, une enfance sombre et malheureuse, sous l'autorité d'un père taciturne et quelque peu despote : de là ses premiers instincts de tristesse et de fierté, et cet ennui profond, cette mélancolie qui fut comme le fond de sa vie. Ce tableau, toutefois, est empreint d'un indéfinissable charme qui en adoucit les ombres. Autour de l'austère figure du vieux gentilhomme, viennent se grouper de touchantes images : c'est Mme de Chateaubriand elle-même, type de grâce, esprit vif et enjoué, mais obligé de s'étouffer à petit bruit pour ne pas déplaire au seigneur de Combourg ; c'est l'enfance maladive du petit François-René, voué au blanc et au bleu par une offrande à Notre-Dame de Na-

(1) Si nous passons un peu rapidement sur l'enfance de M. de Chateaubriand, qui a inspiré à d'autres des pages pleines de poésie, au risque de priver notre récit de l'intérêt qui ressortirait des détails ; si nous nous contentons de jeter çà et là quelques traits de crayon, en laissant au lecteur le soin de composer lui-même les figures, les sites, les lieux, les physionomies morales, d'après son imagination et ses souvenirs ; si nous ne disons pas plus sur le genre d'éducation première, par lequel le jeune René fut balloté, éducation toujours religieuse néanmoins, et qui a peut-être tant influé sur le reste de sa vie, c'est que notre dessein n'est en ce moment que de faire à grands trais l'historique de la vie de cet homme illustre, nous réservant d'insister davantage sur le rôle qu'il fut appelé à jouer dans la société nouvelle, par l'influence d'un prodigieux talent, en même temps que d'un caractère chevaleresque dans la plus large acception du mot.

zareth, et solennellement relevé de son vœu à l'âge de sept ans dans la chapelle de Saint-Aaron, protecteur des mariniers de Saint-Malo; c'est aussi le bon prieur de l'abbaye, prédisant à l'enfant qu'un jour il fera le pèlerinage de Jérusalem, et ira remercier en Palestine cette Vierge de Nazareth conservatrice de ses jours.

En attendant, sa vie est déjà empoisonnée par le chagrin. Tremblant devant son père, il n'a qu'une part de cadet à l'amour de sa mère; son frère aîné, le comte de Combourg, est le bien-aimé de la comtesse. Lucile, la quatrième de ses sœurs, est négligée et délaissée comme lui; et dès lors il commence avec cette sœur de son choix l'apprentissage de son rôle de champion de la faiblesse et de chevalier des opprimés. Destiné par son père à la marine royale, on laisse vagabonder son enfance sur la plage et la grève de Saint-Malo. Son éducation n'est qu'une sorte de terreur sans surveillance. Avide de périls et d'aventures, comme du Guesclin, cet autre Breton, avant lui l'enfant le plus batailleur du duché de Bretagne, il se fait l'agresseur des vieilles femmes, des servantes et des enfants de son âge. Il n'a pas toujours lieu de s'en réjouir, et on le voit, à l'heure des repas, se présenter avec un costume en lambeaux et des horions à la figure. Alors le dur gentilhomme, son père, ne manque pas de répéter que, comme tous les cadets de Bretagne, le chevalier sera un âne, un fouetteur de lièvres et un ivrogne : triple prédiction qui ne fait point honneur à la sagacité du prophète, et qui révoltait le petit Breton. Il n'est pas étonnant que de cette effervescence ainsi comprimée résultât une sorte d'affaissement moral qui changeait tout à coup ses allures. Hier il était en guerre, aujourd'hui il rêve seul près de l'Océan, sous l'empire d'autres idées. Ici encore, tout ce qui est bruit et tumulte est pour lui plein d'attraits. On le voit mêler à ses jeux une vague sympathie pour les vents et les flots mutinés. Le spectacle de la mer agit déjà sur cette âme instinctivement émue par les harmonies de la nature, dont elle devait être plus tard l'éloquent interprète. Joignez

à cela la religion avec ses enchantements. Que de charmes, à cet âge de la vie, dans les pèlerinages aux saintes chapelles, auprès des autels des madones, où des voix angéliques se mêlent au bruit des rafales ! Ce cœur déjà travaillé par l'inspiration saisit et goûte secrètement toute la divine poésie du culte catholique, impressions qui se reproduiront un jour avec une magie inimitable dans les pages du *Génie du christianisme*.

III.

L'enfant avait à peine huit ans, que déjà était faite son éducation chrétienne, du moins celle que sait insinuer dans un jeune cœur la tendresse maternelle. Il passa sa neuvième année à Combourg, où toute sa famille s'était rendue vers les premiers jours du printemps. Combourg fut sa première école : là il subit les enseignements des deux plus forts maîtres de la vie humaine, la nature et l'éducation domestique. Grâce au mélange de tant d'éléments contraires, la constitution morale de cet enfant semblait prématurément formée. C'est vers la fin de 1777 qu'il est envoyé au collége de Dol pour y commencer ses études. Il y excite l'admiration de ses maîtres par de prodigieuses ressources d'intelligence et de mémoire, et par une noble fierté de caractère qui révèle déjà ce sentiment de l'honneur auquel il sacrifiera tout durant le cours de sa vie. L'âge de la puberté se présente dans cet élève avec des signes particuliers ; il est marqué chez lui par de cruelles tortures morales ayant leur principe dans la lecture de deux livres bien différents : un Horace non châtié et le livre des *Confessions mal faites*... d'un côté, la volupté et ses piéges; de l'autre, l'enfer et ses terreurs. De là cette fièvre et ce supplice d'une âme, nuit et jour agitée de combats perpétuels. Que la vertu est belle sous la grâce et les traits d'un jeune adolescent vainqueur du vice!... Toutes ces résistances aux attraits du plaisir, les reproches de la

conscience mêlés aux entraînements du cœur, plus tard, il les exprimera dans des pages immortelles avec toute l'énergie de la vérité. Pour peindre, il n'aura qu'à se souvenir. Ce sont là comme ses premières armes dans les combats de la vertu, et toutes ces luttes viennent bientôt, vers sa treizième année, aboutir à sa première communion. Sa piété dans ce jour fut édifiante autant que sincère : « Quand » l'hostie fut déposée sur mes lèvres, » dit-il, « je me sentis » comme tout éclairé au dedans.... je conçus le courage » des martyrs ; j'aurais pu dans ce moment confesser le » Christ sur le chevalet, ou au milieu des lions. » Ce fut l'unique jour de ses félicités sur la terre. Bientôt il lui fallut se conformer aux vœux de ses parents ; il quitta le petit collége de Dol pour aller à Rennes compléter ses études, et de là se présenter à Brest aux examens de la marine royale.

Deux ans s'écoulent. Arrivé à Brest, il se prépare à la carrière qu'il doit suivre. Mais au bout de quelques mois, poussé par un irrésistible instinct d'étude et d'art qui doit le conduire à des prodiges, il renonce tout à coup à la mer ; il ne prend conseil que de son esprit d'indépendance, et malgré la frayeur que son père lui inspire, il revient affronter son courroux. Aucune considération ne l'arrête ; il s'arme de fermeté, car il prévoit des éclats de colère. Mais, contre son attente, il est accueilli doucement : le comte était dans un jour d'indulgence. Questionné sur ce qu'il prétend devenir, il déclare sa volonté d'embrasser le sacerdoce. Pour le disposer à cette carrière nouvelle, on l'envoie au collége de Dinan, moins important que celui de Rennes, mais tout ecclésiastique. Bientôt ses maîtres, le trouvant suffisamment préparé, lui font commencer l'étude de l'hébreu. Jouissant d'une certaine liberté, à cause de sa grande facilité pour le travail, il fait de fréquentes excursions à Combourg. Son père trouve économie à le garder. Sa mère, tout en désirant qu'il persévère dans sa vocation, se fait scrupule de le presser. On n'insiste plus sur sa résidence au collége, et il se trouve insensiblement fixé au foyer paternel. L'isolement du vieux manoir dans les bruyères

de Combourg avait pour lui un invincible charme. Ce n'est pas qu'il y trouvât un abri contre l'ennui et la tristesse : la vie n'y revêtait qu'une sévère uniformité. Il n'était guère visité qu'une ou deux fois dans l'année par quelques gentilshommes qui demandaient en passant l'hospitalité, lorsqu'ils allaient plaider au parlement. Le seigneur, très-cérémonieux, les recevait, tête nue, sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les étrangers introduits charmaient la veillée de leurs souvenirs de guerre et du récit de leurs aventures. Le lendemain, du haut du donjon qu'il habitait, le jeune chevalier regardait la campagne trempée des pluies de la nuit ou couverte de frimas; il apercevait deux ou trois voyageurs sur la chaussée de l'étang : c'étaient les hôtes de la veille qui chevauchaient vers Rennes. Cette courtoisie d'hospitalité tenait à la religion des ancêtres. Chaque dimanche on assistait aux saints offices, selon les antiques traditions. Toute la maison se rendait à la paroisse, excepté le comte, qui n'y descendait qu'une fois l'an pour faire ses pâques; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château.

Il n'est pas sans intérêt de suivre les détails de cette vie de moyen âge, les occupations de chacun aux heures de la matinée, surtout de ce vieux seigneur dont la voix, hiver comme été, se fait entendre dès quatre heures du matin, à l'entrée de la tourelle, pour éveiller son valet de chambre, autre victime de ses durs caprices; les repas de midi et du soir, dans la grande salle où l'on dîne et l'on soupe sous les regards d'un maître dont l'humeur taciturne s'accroît avec les années. Mais il n'est sombre tableau qui ne puisse avoir un côté gracieux. Est-il une peinture plus touchante que celle où le gentilhomme-poëte retrace dans ses souvenirs du passé lointain les approches du soir dans les beaux jours d'été? « Après » le souper, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de » son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à » l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions

(1) *Mémoires d'outre-tombe.*

» le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil et les premiè-
» res étoiles (1). »

Les soirées d'automne et d'hiver étaient bien différentes. Ce ne sont plus les contemplations calmes de la nature, mais des heures passées sous l'œil du comte, comme sous la vertu d'un talisman qui glaçait d'effroi les enfants et leur mère elle-même ; sévérité dangereuse, malgré ses effets quelquefois heureux. Elle put fortifier le caractère réactif du jeune René, mais elle n'eut qu'un résultat funeste pour sa sœur Lucile, qui, après une existence sombre et maladive, mourut dans un état voisin de la folie.

IV.

Depuis le retour de Brest, il s'opérait dans l'âme du jeune François-René une révolution sensible : c'était l'enfant qui faisait place à l'homme. Mais cet homme avait le cœur plein de sentiments qu'il ne pouvait produire, et les yeux pleins de larmes qu'il ne pouvait pleurer. Même impossibilité pour sa sœur, sous la même force de compression morale. « Lucile avait
» dans la physionomie quelque chose de rêveur et de souf-
» frant. Elle attachait souvent au ciel, ou promenait autour
» d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu (2). » Les deux jeunes habitants de Combourg n'appartenaient pas au monde véritable, mais à un monde qu'ils portaient au dedans d'eux-mêmes ; c'était de celui-là qu'ils se parlaient entre eux. Un jour Lucile dit à son frère, qui lui parlait avec enthousiasme des charmes de la solitude : « Tu devrais peindre cela. » Ce mot le fait poëte, et ce cœur, d'où s'échappent des torrents d'harmonie, monte par tous les degrés au plus haut sommet de la passion : rien n'égale ses ravissements. A cette extase succède un abattement profond. Il retombe dans le néant

(1) *Mémoires d'outre-tombe.*
(2) *Ibid.*

de la vie, repoussant ces illusions qui l'ont un instant enivré, et appelant la mort. Rien maintenant n'égale ses tourments. L'aspect de son père lui est devenu impossible à soutenir, et la dernière lueur de la raison lui échappe. Délire d'une jeune imagination sans frein ! Extrême en tout, le voilà près du suicide. Le cœur se serre et reste comme en suspens ! Quelle angoisse ! quelle anxiété, si l'on ne savait le dénoûment de ce drame solitaire ! L'infortuné ! le voyez-vous errer comme un meurtrier dans ce bois touffu? Il s'arrête soudain pour en finir avec cette existence qui déjà lui pèse et l'écrase. Le canon du fusil est appuyé sur son front ; un moment de plus, c'en est fait!!! L'apparition d'un garde dans le taillis le sauve du crime qui ne se répare pas. Était-ce son ange gardien?...

Ce délire avait duré deux années entières, pendant lesquelles les facultés de son âme étaient arrivées au plus haut degré d'exaltation. Il se préparait des prodiges.

Il vient un moment dans la vie où l'état de l'âme, n'étant plus l'innocence, n'est pas encore le mal. L'ignorance est encore là, comme dernière sauvegarde d'un cœur tout prêt à se perdre. C'est alors que l'ennemi se hâte et tend ses filets. Viennent aussitôt les illusions et tous les rêves du bonheur, puis les désappointements et tous les dégoûts de la satiété. Telle est la voie commune des passions. Mais les passions, chez certains caractères, suivent quelquefois une marche tout opposée. Dans ces âmes faites de contrastes, au lieu d'épanchement, il y a concentration. Douées d'une force presque magique, elles savent évoquer des images qui ne les quittent plus. O puissance du génie ! c'est bien de lui surtout qu'on peut dire qu'il est l'image de Dieu ! Comme le Créateur, il va jusqu'à s'éprendre d'amour pour sa propre création. Mais ici il se trouve que l'œuvre est supérieure à l'ouvrier; c'est pourquoi, afin de se rendre digne de l'idéal qu'il s'est formé, il s'idéalise aussi lui-même; et, avec la même baguette magique qui lui servit à créer l'image partout attachée à ses pas, il se prodigue à lui-même tous

les arts, tous les talents, toutes les qualités, et il s'enivre d'orgueil, de gloire et de ravissement. Mais pour bien comprendre cette partie de la vie de Chateaubriand, il faut se reporter aux *Mémoires;* on croit entendre une musique délicieuse qui remplit toutes les profondeurs de l'âme : c'est l'histoire d'un cœur d'homme supérieur racontée dans la langue des anges.

Aux souffrances morales succédèrent les souffrances physiques, et une maladie grave faillit l'emporter avant qu'il se fût révélé à la terre. Sitôt la convalescence, le médecin, qui avait deviné en partie la cause secrète du mal, déclara l'absolue nécessité pour le jeune chevalier de changer d'existence. Celui-ci, forcé de se prononcer sur le choix d'une carrière, recula devant les austères devoirs du sacerdoce ; il offrit de passer comme colon au Sénégal, ou d'aller prendre du service aux Indes. On s'arrêta à ce dernier projet, et le jeune Chateaubriand dut partir pour Saint-Malo. Il était décidé qu'il s'y embarquerait pour les grandes Indes, lorsque tout à coup son père le rappelle. Ici se place une scène majestueuse et touchante ; il y a quelque chose d'antique dans cette dernière entrevue du vieillard et de son fils, sous les voûtes séculaires du manoir de Combourg. Le père adresse au fils, qu'il ne reverra plus, des paroles d'abord sévères, mais bientôt tempérées par un accent inaccoutumé de bienveillance. Il lui déclare qu'un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre lui a été obtenu, et que, à l'instant même, il va partir pour Rennes, puis se rendre à Paris, et de là à Cambrai, où le régiment tient garnison. Puis il remet solennellement au chevalier sa vieille épée, en le chargeant de conserver intact le nom de ses ancêtres. Il y eut de part et d'autre un muet embrassement, et le chevalier, en sentant ce visage sévère et ridé se presser contre le sien, apprit qu'il avait un père !...

La chaise de poste l'attendait; il y monte, et il part saluant des yeux sa mère et sa sœur qui fondent en larmes sur le perron.

La séparation est consommée.

Il jette un dernier regard sur le château. Les grands chênes du parc bientôt s'éloignent et s'effacent. Les hautes tourelles lui apparaissent les dernières comme de vieilles amies; et enfin toute cette partie de son enfance si riche d'émotions et de souvenirs, ces prairies qu'il parcourut si souvent avec sa sœur Lucile, ce séjour peuplé par sa famille, sa mère si pieuse et si touchante, son père si fier et si majestueux, tout cela disparaît sans retour. Alors, se retournant vers le but auquel il marche, suspendu entre deux époques de sa vie, comme l'exilé d'Eden, il prend, pour ainsi dire, possession du monde qui s'ouvre devant lui : *and the world was all before him.*

V.

A Rennes, le parent chez lequel il descend trouve pour le jeune officier l'occasion d'une chaise de poste à partager, la nuit même, avec une marchande de modes allant pour son commerce à Paris. Son maintien timide mais sévère, en présence de cette compagne aux allures quelque peu lestes, honore le début du jeune homme aux pensées graves et aux ambitions élevées.

A Paris, il va voir son frère aîné, déjà maître des requêtes, et sa sœur Julie, mariée au comte de Farcy. Cette double entrevue le ranime, et il se rend à Cambrai pour y commencer la vie militaire. Arrivé au régiment, il gagne tout d'abord l'estime et la sympathie de ses chefs et de ses égaux; aussi n'a-t-il à subir aucune des épreuves ordinairement réservées à tout nouveau venu.

Bientôt il fait preuve d'aptitude, et ne tarde pas à franchir ses grades aux applaudissements de ses instructeurs.

L'année ne s'était pas écoulée qu'il apprit la mort de son père, emporté d'une attaque d'apoplexie, le 6 septembre 1786.

Il pleura ce père dont son cœur se hâtait d'oublier les rigueurs : le linceul couvre les taches de ceux qui sont morts, et les larmes des leurs achèvent de les effacer!

Il s'attendrissait à tous ses souvenirs de famille, en pensant que beaucoup de sévérité peut cacher beaucoup d'amour. Puis, se défiant plus que jamais de lui-même, il se demandait avec anxiété ce qu'il allait devenir ; sa vie maintenant se compliquait de la double jouissance de sa fortune et de sa liberté.

Revenu à Combourg pour les partages de famille, il reçut sa modique portion de cadet ; et il passa quelques mois dans la société de ses sœurs réunies, toutes quatre alors, près de Fougères, au château de Mme de Marigny, sa sœur aînée, tandis que sa mère se retirait à Saint-Malo.

Son frère, alors sur le point d'épouser Mlle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, lui écrivit qu'il venait de lui obtenir le rang de capitaine de cavalerie et un bénéfice de chevalier de Malte, moyennant la tonsure ; qu'enfin il allait être présenté à la cour, sous le patronage du maréchal de Duras ; qu'en conséquence il eût à se rendre à Paris où l'attendait une position digne de son nom. Ces offres, il faut le dire, ne le séduisirent pas, son premier mouvement fut de les refuser ; mais, déconcerté par les railleries de ses sœurs, et forcé de céder à leurs instances, il partit, résigné à passer par les honneurs.

VI.

Il y a des sources qui coulent pures même sur le plus impur limon : ce caractère reste toujours le même au milieu de toutes les séductions de la capitale. On le voit dans le désert de la foule avec le même esprit sérieux et rêveur que dans les landes de Combourg. Est-il une vie réduite à une plus simple expression ? Il n'a qu'une passion, celle de l'étude ; qu'une société, celle de son frère. Ce dernier s'alarme sur cet esprit mal tourné qui ne peut inspirer que des inquiétudes. Il le questionne, et à ses réponses saugrenues, il hausse les épaules, ou lui tourne le dos, en lui prédisant, comme son père, grâce au même don de seconde vue, qu'il mourra in-

connu, inutile à lui-même et à sa famille. Le gentilhomme se décide au sacrifice; au jour du cérémonial, il se rend à Versailles. Le maréchal de Duras le présente au lever du roi avec ces simples mots : *Sire, le chevalier de Chateaubriand !*

Le roi ne lui adresse aucune parole, mais seulement un salut et un sourire pleins de bonté.

Puis on entraîne le chevalier dans la galerie sur le passage de la reine. L'Olympe de l'antiquité n'offre rien de plus gracieux. Elle s'avance dans tout l'éclat de la beauté, entourée d'un radieux cortége : hélas ! bientôt, quelle destinée ! Et en passant elle accueille le salut du jeune gentilhomme avec un bienveillant sourire accompagné d'une noble révérence. Rien dans ces splendeurs ne peut apprivoiser et séduire le farouche Breton; il refuse d'assister le soir au jeu de la reine, où le roi devait lui parler. Impatient d'aller préparer et cacher sa gloire dans la solitude, il s'échappe de la cour comme d'un camp ennemi.

Mais la journée des carrosses est encore en perspective. Elle est fixée au 19 février 1787. Voici la carrière ouverte: c'est le chemin de la fortune. Qu'il aille donc figurer sur le premier théâtre offert aux nobles ambitions. La scène se passe dans la forêt de Saint-Germain. On bat aux champs : mouvement d'armes; voix de commandement. On crie : *Le roi!* Le roi sort dans son carrosse, tous les équipages roulent à sa suite. Notre gentilhomme se laisse entraîner dans la royale bagarre. Au descendu des carrosses, dans l'un des carrefours de la forêt, les chevaux sont distribués aux gentilshommes et aux dames désignés pour suivre la chasse...

Quelques heures après, un jeune cavalier, monté sur une jument indocile, arrivait malencontreusement avant le roi dans un fourré, juste à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu. Le roi paraît; il voit un débutant sauter à terre, d'une main poussant en arrière sa cavale, et de l'autre tenant son chapeau bas. Bien loin de s'emporter contre cette infraction, le roi se prit à rire. On arrivait de toutes parts, et l'on s'étonna grandement de voir cette entrevue familière

du jeune novice avec le roi. C'était, comme on le devine, le chevalier de Chateaubriand. Il n'était là que grâce à la fougue de sa cavale indomptée, non moins ombrageuse que son fier écuyer. Sa monture venait de lui donner dans cette chasse un rôle quelque peu excentrique ; il avait au grand galop donné dans une troupe de chasseurs, bousculant, écartant tout sur son passage, ne s'arrêtant qu'au heurt du cheval d'une femme qu'il avait failli culbuter parmi les éclats de rire des uns et les cris de frayeur des autres.

Le début de Chateaubriand fit du bruit, grâce à cette aventure, et on la trouve relatée dans les journaux du temps. Mais les avances de la fortune ne furent pas mieux accueillies cette fois que la première. C'était toujours même fierté de caractère, mêmes résistances aux leçons et aux conseils de l'ambition. De parti pris, il déclare à son frère qu'il va retourner en Bretagne. Celui-ci, déconcerté ou peut-être espérant mieux pour l'avenir, ne s'opposa pas davantage aux idées *baroques* de ce frère *biscornu*.

La ville et la cour déplaisaient également au fils de l'Armorique ; sa conscience de chrétien lui faisait sentir sa supériorité sur tout ce qu'il avait aperçu. C'est ce dégoût ou plutôt ce mépris incurable qui l'arrêtera toujours dans le chemin de la fortune et des honneurs. Au surplus, ne croyons pas que le frère de Lucile fût sans aucune ambition. Il eût donné tous les carrosses du roi pour l'honneur de voir son nom inscrit dans l'*Almanach des Muses*, tant le génie enfant a ses naïvetés! et il pensa mourir de crainte et d'espérance, quand, à force d'intrigues et de soucis, il arriva à la gloire d'y insérer une idylle. L'aiglon à peine sorti de son aire ne connaissait pas encore toute la vigueur de ses ailes.

VII.

Cette année — 1787 — est marquée par une succession de voyages de Paris en Bretagne, et de Bretagne à Dieppe, où son régiment tenait depuis peu garnison.

Cette dernière ville n'est pas pour lui sans attraits. Il y suit son goût pour les armes ; il y travaille à la manœuvre ; il y exerce les jeunes recrues sur les galets, au bord de la mer.

La mer bien souvent mêlera ses harmonies aux scènes diverses de cette existence, comme elle inconstante et orageuse.

C'est vers ce temps que sa vie commence à nous apparaître sous une face nouvelle. Nous le retrouvons en semestre, auprès de ses sœurs, Mmes de Farcy et Lucile. La première, toujours souffrante, prend la résolution de quitter la Bretagne, et détermine sa sœur à la suivre. Celle-ci, à son tour, décide aussi son frère, et ils prennent ainsi la route de Paris : douce association des trois plus jeunes oiseaux de la couvée.

Leur frère aîné venait enfin d'être marié à Mlle de Rosambo. Le jeune chevalier, avec ses sœurs dans les pavillons de Saint-Lazare, entre à la faveur de cette union dans l'intimité de M. de Malesherbes. D'un autre côté, la maison de son frère, ouverte aux illustrations de la littérature et du barreau, le met en rapport avec les hauts personnages de la société lettrée de l'époque. Il faut citer ici Lebrun, ce *faux monsieur de l'Empyrée*, comme on l'appelait alors, et son protecteur le philosophe Ginguéné; Parny, l'érotique créole, toujours captif dans son génie étroit; le spirituel et amer Chamfort, et un poëte aujourd'hui oublié, Flins, qui lui fit connaître la Harpe et M. de Fontanes, déjà célèbre par sa traduction de l'*Essai sur l'homme.*

C'est au contact des hommes d'élite que s'use la sauvagerie du caractère. Les aspérités de cette nature vigoureuse ne tardèrent pas à s'adoucir sous ce noble frottement. C'étaient surtout les entretiens sérieux qui plaisaient à François de Chateaubriand. Sous ce rapport, la société du vénérable Malesherbes avait pour lui un charme particulier; de son côté le vieillard, grand amateur de botanique et de géographie, ne trouvait pas moins d'attrait à la conversation discrète, mais originale, du nouveau Christophe Colomb dont l'œil plein de feu suivait, sur des cartes de géographie, les voyages conçus dans

son imagination pour la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique.

L'heure des grands événements va sonner, ils appellent ici notre attention. Cette période où se place le début du jeune chevalier dans le monde, comprend l'espace d'environ deux années, entre la clôture de la première assemblée des notables, le 25 mai 1787, et l'ouverture des États Généraux, le 5 mai 1789. Dans la vue rétrospective de l'état politique de la France à cette époque, nous ne ferons que courir sur les généralités.

VIII.

La Bretagne a droit de revendiquer à elle seule l'honneur d'avoir fait Chateaubriand ce qu'il fut. Né dans cette province, c'est là qu'il avait reçu sa première éducation; c'est là qu'il commence, durant les deux années dont nous venons de parler, son éducation politique; c'est là qu'il assiste et prend part aux troubles de cette province, précurseurs des tempêtes de la Révolution.

La monarchie, ayant passé par toutes ses phases, touchait à une dernière transformation; et, de féodale qu'elle était à son origine, elle tendait à devenir représentative. Une révolution s'annonçait par des réformes et des institutions nouvelles dont l'ensemble toutefois échappait à l'observation du vulgaire. Dans les périodes de transition, il n'est donné qu'à de hautes intelligences de saisir l'alliance et les rapports des faits, et de les rattacher à leur esprit-principe, agent vital et moteur des événements.

Les révolutions naissent des idées; mais ce n'est que par les corps politiques qu'elles sont lancées dans leurs voies. Les parlements, et notamment celui de Paris, ont été le véhicule du XVIIIe siècle dans le changement des lois : ils ont été les instruments actifs du système philosophique. Une passion qui calcule et qui sait se plier à des sacrifices pour

arriver à ses fins, la vengeance, les animait et les intéressait à un bouleversement suprême. Ils avaient subi leur loi du talion sous le sceptre de la monarchie absolue qui ne leur rendit que ce qu'ils avaient fait aux États Généraux. Pour humilier cette monarchie qui les avait maintes fois morigénés, ils réclamèrent, en désespoir de cause pour eux-mêmes, les États Généraux, qui, transformés en Assemblée Nationale, et bientôt en Convention, détruisirent à la fois le trône et les parlements. Il en est des assemblées politiques comme des individus : qu'elles se mettent au service d'une révolution, celle-ci les broie dans ses rouages. Le vent de l'opinion était tourné au rétablissement des États Généraux : c'était un engouement universel. Dans le travail des révolutions, toujours les esprits se trouvent entraînés par un courant irrésistible; et les gouvernements, comme pris de vertige, sentent la raison leur échapper. Aux maux légers on applique les remèdes violents. C'est ainsi qu'on convoque les États Généraux pour parvenir à combler un déficit que le moindre banquier d'aujourd'hui se chargerait de faire disparaître.

La France s'agitait alors sur plusieurs points. La Bretagne, comme quelques-autres provinces, était le théâtre de violentes controverses et de vifs démêlés. Le jeune Chateaubriand, sans doute encore incertain de sa vocation, venait de recevoir la tonsure des mains de l'évêque de Saint-Malo, précaution exigée de lui par sa mère, pour l'obtention ultérieure d'un bénéfice dans l'ordre de Malte. Convoqué lors des États de Bretagne, il s'était rendu à Rennes, ainsi qu'une foule de gentilshommes, comme lui trop jeunes encore pour avoir voix délibérative. On le voit dans quelques assemblées préliminaires assister à des scènes de confusion, où se révèle déjà la disposition de son caractère, c'est-à-dire une froideur antipathique opposée à l'enthousiasme de la foule. Le jeune officier entre dans la vie politique par le spectacle des collisions et des duels qui accompagnent la tenue des États de Rennes. Il y signale son intrépidité contre les flots d'une populace armée, dans une furieuse sortie

exécutée par les gentilshommes bretons, bloqués dans la salle des séances.

Mais ces troubles allaient être bientôt oubliés sous l'effroyable tempête qui suivit. Paris en laissait déjà voir d'éclatants symptômes dans l'ouverture des États Généraux, dans le doublement du tiers état et le vote par tête, dans le serment du jeu de paume, dans la séance royale du 23 juin, dans la réunion du clergé et de la noblesse au tiers état.

IX.

C'est après ces premiers mouvements, vers la fin de 1789, que le jeune Chateaubriand arrive à Paris, cratère encore tout fumant de ses premières éruptions. L'homme de l'avenir commence à se mêler aux grands phénomènes du monde moral et politique, comme il s'identifiera bientôt aux scènes les plus sublimes de la nature. Il ne s'explique pas la puissance que déjà il exerce ; il n'est pas jusqu'au plus laid des hommes de cette époque qui ne lui donne, comme la plus belle des reines, des marques de sympathie ; et la main de Mirabeau, appliquée comme une griffe de lion sur son épaule, lui laissa longtemps une impression étrange, comme le sourire qu'il reçut de Marie-Antoinette demeura toujours gravé dans sa mémoire.

Dès cette époque il lui devient impossible de demeurer au milieu de la société ainsi faite. Il voit avec amertume et dégoût les rapports humiliants de la cour et du peuple : d'une part, les présents de la royauté à la liberté ; de l'autre, la comédie des bénédictions et des illuminations ; toutes les grâces de l'innocence mêlées aux parades et aux infamies d'une populace en guenilles ; les bonds et les gentillesses d'un peuple-tigre jouant avec la couronne, sa proie. Bientôt toutes les rues de Paris ont frémi, semblables aux échos du désert : c'est le rugissement de l'émeute. Le tocsin a sonné. Soixante mille citoyens s'organisent, s'arment,

s'équipent en gardes nationaux; et le 14 juillet, le futur écrivain assiste comme spectateur à la prise de la Bastille, en son langage, grand fait d'armes du sans-culottisme et son premier triomphe. Meurtres, orgies, ruines..... il voit là le tombeau de la vieille France et le berceau de la nouvelle..... C'est le sanglant jubilé par où s'ouvre l'émancipation du peuple... Un autre écroulement ne tarda pas à suivre; et la monarchie tombait, à l'instar de la Bastille, dans la séance de l'Assemblée Nationale du 4 août.

Ici son impartiale critique signale dans l'histoire une omission importante : c'est que ce furent des gentilshommes qui portèrent, dans cette circonstance, les plus grands coups à l'antique constitution de l'État :

« La noblesse, dit-il, s'est donné le tort de ne mériter que » trop de titres à la reconnaissance de ses ennemis. Aussi » n'en recueille-t-elle que l'ingratitude.... Et pourtant quels » ont été les protecteurs de la jeune France à son berceau » plus zélés et plus désintéressés qu'un vicomte de Noailles, » un duc d'Aiguillon, un Matthieu de Montmorency, et tant » d'autres gentilshommes qui en ont plus fait pour la liberté » que tous les coryphées et les égipans conjurés contre le » trône et la vie du fils de saint Louis ? »

X.

L'Assemblée Nationale poursuit son œuvre; elle décrète la spoliation, abolit l'ancienne magistrature, crée les *assignats*. On proteste par exil volontaire ; le torrent de l'émigration emporte à la fois princes, courtisans, officiers, haut clergé et une partie de la noblesse. Le chevalier de Chateaubriand résiste à ce mouvement. Un instinct secret le pousse vers les émotions violentes ; il se mêle au tourbillon du chaos politique; il contemple, il écoute, il suit de-près tous les phénomènes du volcan : vacarme, orage incessant de l'As-

semblée Nationale sous l'influence de Robespierre et de Mirabeau, pêle-mêle de tous les rangs, de tous les éléments, de toutes les conditions ; salles de spectacles devenues places publiques ; parures de femmes, danses, joies bruyantes ; toutes les nouvelles illustrations de France, toutes les libertés des nouvelles mœurs se mêlant, s'amalgamant, se gorgeant tour à tour dans les promenades des boulevards ou des Tuileries, dans les galas et les soirées, en attendant le règne promis de la paix et du bonheur sous l'égide de la liberté. Au-dessus de toutes ces fêtes domine l'appareil du supplice. La volupté, sœur bâtarde de l'amour, est comme lui plus forte que la mort ; il y a là aussi les ris et les éclats du plaisir : ce sont les ébats de tous les condamnés. La famille royale, au milieu de cercles éblouissants, a aussi ses pompes et ses réjouissances, dans l'imprévoyance des larmes du lendemain. Ajoutez à tout cela une pluie de brochures, de journaux, de satires, de poëmes et de chansons, les rodomontades, les orgies, les prostitutions et les scandales des forts de la Constituante, de plusieurs princes indignes de leur nom, d'une partie de la haute noblesse, et de quelques rares membres du haut clergé.

Le jeune observateur, au surplus, voit avec plus de dédain encore que de crainte les acteurs du drame qui s'avance. Il fait justice des hommes et des choses de toute la hauteur de son mépris : c'est la Révolution encore jeune s'aidant des services de quelques roués du règne précédent, reste des égouts de la cour de Louis XV, nains rachitiques qui n'ont rien à faire avec de pareils événements. Mais bientôt, en grandissant, elle ne tarde pas à se défaire de cette sale défroque : le crime lui-même a parfois en dégoût le déshonneur et l'infamie... Ils ont offert leurs vices ; ils doivent donner leurs têtes. O divine justice! après les lits moelleux de la volupté et les délices des banquets, la bascule et le couperet !... Le sang impur de la du Barry ne manqua pas à ces premières libations de la Liberté ! . . . .

XI.

La Révolution avait débuté en appliquant sa main de fer sur le bien du clergé et sur la noblesse déclarée abolie. Un évêque apostat se trouve à sa disposition pour desservir son autel, et elle inaugure son nouveau culte par la sacrilége parodie de Talleyrand. C'est en 1790 que le jeune Chateaubriand, ne voulant ni émigrer ni continuer sa carrière militaire, rentre dans la vie indépendante. Dès lors son caractère politique se dessine : nulle passion, nul enthousiasme ; s'en tenant à des idées générales de liberté et de dignité humaines, il se fait le juge impartial des partis ; politique toujours mal venue et qui troublait ses rapports avec plusieurs membres de sa famille, et les puissances de la littérature du temps. Au surplus, ses idées gravitaient vers un autre centre ; sa vie, comme il le dit lui-même, était dans des régions plus hautes.

L'imagination dirige quelquefois son vol vers un but vulgaire, pour en atteindre un autre bien plus élevé qu'elle ne soupçonnait pas. Le but du ci-devant officier était de se rendre aux États-Unis pour, de là, s'en aller à la découverte du passage au nord-ouest de l'Amérique : fausse visée que son heureuse nature se chargera de rectifier. Le génie reste souvent des années caché sous son horizon, avant de l'inonder de sa lumière. Il se préparait alors, dans l'obscurité et le silence, deux grandes célébrités, l'une pour le monde politique, l'autre pour le monde littéraire : l'une qui devait un jour effrayer la terre du bruit de ses armes et des tonnerres de sa gloire, l'autre qui devait l'émerveiller par les éclairs de sa plume et la majesté de ses œuvres : d'un côté Napoléon, de l'autre Chateaubriand.

Cette âme neuve, que le plaisir n'avait pas encore émoussée, demeurait toujours sous le charme de ses illusions. Une arrière-pensée demeurée dans le vague préoccupait cet autre

Colomb dans son projet de découverte. Ce roi futur de la pensée avait à subir une transfiguration. Comme il a son Calvaire, le génie a aussi son Thabor : Chateaubriand devait trouver celui-ci dans les forêts vierges du nouveau monde.

Aussi bien, c'était un navrant spectacle que la France. La Révolution marchait vite dans sa haine contre toute aristocratie, contre l'autel et contre le trône. Les doctrines et les actes allaient en sens inverse de toute conscience honnête. Il n'y avait place dans un tel chaos, ni pour le talent, ni pour l'honneur. Chateaubriand n'hésite plus ; c'est le moment d'exécuter son projet. Il laisse son frère et ses sœurs à Paris, et se rend en Bretagne au mois de janvier 1791. Il était alors dans sa vingt-quatrième année. Après deux mois de séjour à Saint-Malo, il embrasse sa mère, et s'embarque au coucher du soleil, pour le nouveau monde. Mirabeau venait de mourir. La Providence, dans les décrets de sa justice, brisait un instrument de salut d'ailleurs indigne de son choix.

Douloureuse est l'heure où l'on quitte une mère tout en larmes, et où l'on voit fuir la terre de ses plus doux souvenirs ! Tous les objets les plus chers se retracent en un moment à sa pensée. Sa poitrine laisse échapper quelques sanglots mal étouffés ; il quitte la France et sa famille. Bientôt sa ville natale l'éclaire de ses phares parmi les rochers et les ténèbres, comme pour l'assurer de ses sollicitudes.

Malgré son émotion profonde, l'intrépide Breton, libre enfin, se sent plus à l'aise que jamais ; il se voit porté à travers l'infini vers l'inconnu. Comme César, il s'écrie : *Jacta alea est* ! et il s'abandonne aux flots de l'Océan et de ses propres incertitudes. Mais qu'il ne compte pas sur le repos ; c'est en vain qu'il se dérobe au théâtre sanglant des révolutions ; il a beau chercher l'abri du silence sous un autre soleil, les années de discordes qui vont écraser tant de générations tomberont avec bruit sur sa tête ; il aura sa large part dans le renouvellement de la société... Et il lui faudra subir sa gloire !...

En attendant, il doit suivre le cours de sa destinée.

Emporté au gré de ses désirs et des vagues, il descend à sa cabine, et il s'endort bercé par l'espérance, autant que par la lame qui caresse les flancs du navire. L'air fraîchit, les voiles s'enflent, et le lendemain matin, debout sur le tillac, il ne voyait plus la France.

Franchissons ici par la pensée l'espace de trente ans. Voyez-vous cette Excellence débarquant à Douvres, aux salves des canons du fort, comme ambassadeur du roi de France près Sa Majesté Britannique ? Quel accueil dans toutes les villes qu'il traverse ! quels honneurs ! avec quelle royale magnificence il fait son entrée dans la cité de Londres ! Quelle pluie de titres lui tombe, alors qu'il traverse des salons tapissés d'or et de soie ! Cette Seigneurie, cette Excellence, ce représentant du royaume de saint Louis ce n'est encore aujourd'hui que le jeune François-René de Chateaubriand, embarqué simple officier pour l'Amérique.

XII.

Reprenons avec lui la traversée de l'Océan... Les rêves de Combourg se réalisaient. Au sortir de la Manche, il se trouva comme saisi et entraîné par l'immensité. Quelles impressions dans cette grande âme devant la face de l'abîme ! Sublimes admirations du génie à l'aspect des jeux du Tout-Puissant ! Et moi, se disait-il, que suis-je ? un néant, ou plutôt une frêle créature enveloppée par l'azur du dôme céleste sur une mer sans rivage. Cette âme de feu se perdait dans les puissances du Seigneur. Le beau, dans toutes ses infinies splendeurs, voilà désormais son rêve, le centre, le but de ses aspirations et de ses pensées.

Sans nous arrêter aux détails, étudions ici ce caractère dans quelques-uns de ses traits les plus saillants. Le matin a surtout pour lui un charme irrésistible ; souvent il grimpe dans la hune du mât, et durant les diverses stations, il monte aux mornes, il gravit les caps. Une force magnétique tourne

alors son cœur vers la France, d'où il contemple le soleil qui se lève.

L'esprit de l'homme ne se confine pas où il est, il va toujours plus loin. Ainsi, de la pointe septentrionale de Terre-Neuve qui touche à la latitude du cap Charles Ier du Labrador, notre jeune navigateur s'élance par la pensée quelques degrés plus haut dans les régions polaires, où il admire, sur la foi des voyageurs, les phénomènes du soleil. Cet astre, ainsi qu'ils le racontent, en arrivant le soir à son coucher, semble rester un moment immobile à l'occident, puis il remonte dans le ciel au lieu de descendre à l'horizon : moment solennel et mystérieux où toute la scène brille éclairée comme à la fois par les derniers feux du jour expirant et les premières clartés du jour renaissant.

Ne serait-ce pas une image fidèle de la mort du juste dont les jours aussi ne semblent s'éteindre que pour se ranimer aux feux d'une aurore éternelle ? Les harmonies de la religion ajoutent surtout au sublime de la nature. Une des scènes les plus intéressantes de ce voyage transatlantique, c'est la prière du soir à bord du vaisseau, au coucher du soleil, non loin des côtes du Maryland et de la Virginie. Quelle description pourrait égaler le tableau que Chateaubriand en a tracé lui-même dans le *Génie du christianisme?*

Rien de plus favorable aux créations de la poésie que ces latitudes tempérées de l'autre hémisphère. Sous ce ciel limpide, dans le souffle de l'air embaumé par la senteur des végétaux, parmi les enchantements des jours et des nuits, des aurores et des crépuscules, cette âme ardente n'était que plus vivement dominée par sa passion toujours croissante; la sylphide des bois de Combourg allait devenir l'Atala des forêts américaines. On voit que Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et lord Byron sont déjà dépassés de bien haut. Quels transports mystérieux ! comme son cœur dut battre à l'aspect de cette nature nouvelle à laquelle il venait livrer son génie vierge comme elle, à la vue des prodiges d'une civilisation née d'hier, au souvenir de la

vieille France protectrice de cette jeune Amérique qui, en échange d'éminents services, lui avait communiqué ses idées d'indépendance, à la pensée enfin de sa propre destinée lancée à l'aventure dans l'inconnu de l'avenir! Quel mélange d'émotions sympathiques, d'admirations, de souvenirs, d'incertitudes!

Le débarquement ne tarda pas à s'opérer ; ce fut à Baltimore, jolie ville dont les mœurs et la société ne diffèrent guère des mœurs et de la société de notre Europe. Il part pour Philadelphie, où il reçoit une audience de Washington, le créateur et le dictateur des nouveaux États : deux grandes puissances... l'une dans tout son éclat, l'autre encore dans toute son obscurité. « Mon nom, dit le jeune visiteur, n'est » peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire... » Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ; » je m'en suis senti échauffé tout le reste de ma vie. » Le regard d'un grand homme ne s'arrête jamais sur le front du génie sans y laisser un reflet.

Le jeune voyageur pouvait se croire né pour les grandes explorations maritimes. Il y avait aussi du Cook et du Lapeyrouse dans cette tête de vingt-trois ans. Imagination toute de feu, courage au-dessus de tout péril, il ne tenait compte d'aucune difficulté ; c'était de ces caractères de trempe supérieure pour qui le mot impossible n'est pas français. A cette époque restait encore indécise la question de savoir si l'Amérique septentrionale s'étendait sous le pôle en rejoignant le Groënland; déjà la mer polaire avait été entrevue. La côte de l'océan Pacifique ne fut bien reconnue depuis que par les dernières découvertes de Vancouver. Mackensie, parti du fort de Chipewan le 3 juin 1789, venait d'ouvrir une voie nouvelle en descendant du lac des Montagnes à la mer du pôle par le fleuve auquel il a donné son nom; mais cette direction dérangeait le plan du jeune explorateur, qui était d'intersecter la côte nord-ouest au-dessus du golfe de la Californie, de suivre toujours en vue de la mer le profil du continent pour reconnaître le détroit de Béring, d'aller doubler le dernier

cap septentrional, puis de descendre à l'est le long des rivages de la mer polaire, et de rentrer dans les États-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada.

Il y avait assurément témérité à concevoir un pareil plan, toute entreprise de cette nature ne pouvant réussir que par le concours du gouvernement ou des compagnies. C'est là ce qui explique pourquoi tous les essais de ce genre ont presque toujours avorté chez les voyageurs français. Mais l'insuccès ne diminue en rien le mérite de la tentative, surtout quand des vues généreuses et patriotiques doublent l'honneur de ce courageux dessein. La France politique y perdit sous le rapport commercial, mais la France littéraire y gagna la muse créatrice d'un monde nouveau.

XIII.

Cependant, notre voyageur poursuit sa course incertaine. Il s'était embarqué à New-York ; il arrive à Albany; là un habitant de cette ville, qui trafiquait de pelleteries avec les tribus indiennes, lui donne sur son expédition de salutaires mais décourageants conseils. Il part néanmoins pour visiter la partie septentrionale de l'Amérique, ayant acheté deux chevaux, et pris à son service un Hollandais sachant plusieurs dialectes indiens.

Nous n'exposerons pas les longs détails de cette vie aventureuse, la visite au sachem des Onondages, race iroquoise, intrépide et éminemment hospitalière, la jouissance de l'indépendance poussée jusqu'à l'ivresse dans ces forêts que la hache n'avait pas profanées, la vie de coureur de bois avec les Indiens dont il suit les chasses et revêt le costume. Nous constaterons seulement les insomnies de ce brûlant génie, et toujours le même amour de solitude. Durant ses courses vagabondes, tandis que ses guides se livrent au repos, sa suprême jouissance est d'aller s'asseoir à l'écart pour contempler les magnificences et entendre les murmures de

la nuit. Quelle féerie ! Son imagination s'enchante aux clartés de l'astre solitaire, dont son œil suit la course entre les nues et les chaînes des montagnes. Quelles harmonies et quels contrastes ! Ce sont de légers bruits où son oreille croit entendre les soupirs du silence, tandis qu'au loin le Niagara, avec un sourd mugissement, parle aux solitudes par la voix des grandes eaux expirant à travers les forêts. Loin de nous la prétention de reproduire ici les impressions de cette fière intelligence : elle seule pouvait les sentir et les écrire. Nul voyageur ne fut jamais plus sensible aux grandes beautés de la nature ; celui-ci est à la fois peintre, poëte et musicien. Toutes les sources de l'inspiration lui sont ouvertes. A l'idéal qu'il a sous les yeux, il joint celui de ses souvenirs ; l'histoire enchantée de la Grèce mythologique le suit partout, sa mémoire lui fournit les plus heureuses applications, et sous le firmament des latitudes américaines, on sent déjà quelque souffle embaumé du doux ciel d'Eudore et de Cymodocée.

Cette mémoire homérique, dans sa peinture de la vie sauvage, s'élève déjà presque à la hauteur du poëte méonien ; et il y a dans ses descriptions une sorte d'éloquence, où Rousseau et lord Byron eux-mêmes s'avoueraient vaincus. L'inimitable artiste aime surtout à s'arrêter aux usages qui intéressent le cœur. Les vaines sollicitudes des mères indiennes pour leurs nouveau-nés, alors qu'ils ne sont plus, sont de ces tableaux que lui seul pouvait reproduire avec tout le charme et toute la grâce de leur simplicité. Le talent du peintre ne reste pas au-dessous des plus grandes scènes de la nature. Quoi de plus imposant que son tableau de la cataracte du désert ? Le sublime de l'horreur dont il reproduit ici le type est encore admirablement relevé par la majesté de ses souvenirs. En face des eaux du fleuve, les austères pensées de l'Écriture viennent s'offrir à son esprit, et le penseur complète le poëte. Alors la philosophie catholique anime ses tableaux d'un souffle surnaturel ; on sent que le *Génie du christianisme* n'est pas loin !...

Toutefois ces récits du désert ont leur côté affligeant pour l'homme qui aime ses semblables ; dans la relation du jeune voyageur, c'est un spectacle triste que la dépopulation et la dégradation morale des tribus sauvages de l'Amérique du Nord. On voit cependant encore chez ces peuplades quelques traces de christianisme, qui sont comme les vestiges épars des missions du Canada. Effet durable d'une double influence : le nom français et la croix du chrétien sont restés en vénération dans les forêts américaines. Le protestantisme n'est parvenu à faire de ces peuples que les bâtards infortunés de la nature civilisée et de la nature sauvage. Joignons ici, comme appendice à la barbarie américaine, une autre barbarie cruelle : celle de l'égoïsme anglais. La cupidité mercantile a ensanglanté tout ce pays, et la destruction a passé aussi par là ; plus rien des premières constitutions politiques dont Charlevoix a dit l'histoire. Les langues indiennes même ont disparu, comme chez nous le bas breton, le basque, le gaëlique meurent, de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs. Poëtes, philosophes, historiens, orateurs, enorgueillissez-vous donc après cela de vos chefs-d'œuvre!... ils sont néant comme tout le reste; le sort quelquefois pousse même la dérision jusqu'à faire expirer les derniers accents des langues humaines dans le ramage d'un corbeau ou dans la voix d'un perroquet. Aussi combien ces détails de l'auteur des *Mémoires* sont remplis d'un saisissant et magnifique intérêt! C'est surtout au point de vue du penseur moraliste qu'il embrasse l'histoire des tribus américaines, et il est facile d'apercevoir ici le germe qui produira un jour les *Études historiques*.

XIV.

Si Chateaubriand est l'historien philosophe des tribus sauvages, comme il le sera bientôt des sociétés civilisées anciennes et modernes, c'est aussi le grand peintre des

vastes solitudes, des flots ignorés et des grèves désertes. Il suffit de rappeler la description des lacs du Canada, sans histoire dans l'ancien monde, et de ces rivages sans habitants qui regardent des mers sans vaisseaux.

Mais quel contraste! Descendons avec lui le cours de l'Ohio. Quels pompeux paysages, et quelle profusion de couleurs de toute nuance ! L'harmonieux écrivain trouve encore ici dans le riche fond de ses souvenirs des rapports inattendus, des symboles tour à tour gracieux ou sévères empruntés au souffle des tempêtes ou au parfum des fleurs.

Chateaubriand en Amérique, c'est lui-même un grand fleuve, mais un fleuve à sa source. Patience! il traversera l'Océan, bien différent des fleuves de la fabuleuse antiquité, et il visitera dans son cours de vastes contrées et d'autres mondes plus enchantés, pour revenir se perdre et dormir sur les grèves du même Océan. Mais que de trésors il aura déposés sur ses rives!

La poésie est comme le printemps, son souffle a la vertu du zéphyr. C'est dans la Louisiane et la Floride que cette riche imagination déploie, pour ainsi dire, toute son efflorescence. Là est le beau idéal de la vie sauvage, tel que les poëtes ne se l'étaient jamais figuré. Lacs charmants aux édens fantastiques, peuplades aux formes élégantes, passions de la nature, avec toute la naïveté de l'innocence, costume pittoresque et plein de grâce, tout ce que la création peut réunir d'enchantements au service de l'amour, la rencontre des deux Floridiennes et sa respectueuse timidité, sauvegarde de sa vertu, que de séductions! quels épisodes dans cette existence déjà si agitée!

Il y a dans cette vie tout ce qui peut exciter une douloureuse sympathie en même temps qu'une enthousiaste admiration. Existence aux vœux toujours trompés, aux espérances avortées, aux vagues et vains souvenirs, organisation hétérogène, scepticisme absolu hormis en religion, âme trop élevée pour descendre jusqu'aux grandeurs et à la gloire, vie toute de lassitude et d'ennui, prodigue de soi et toujours

prête aux sacrifices, telle est souvent la nature, telle est souvent la destinée du génie.... ce fut celle de Chateaubriand.

XV.

Le miroir de l'honneur est un talisman bien puissant sur certaines âmes : elles n'ont qu'à s'y regarder pour être bientôt rappelées au devoir. C'est ce qu'éprouva cet autre Renaud hébergé sous l'âtre d'une meunière, dans des bois inconnus, au passage des Montagnes-Bleues, en des défrichements européens.

Le hasard voulut qu'un journal anglais annonçant l'évasion et l'arrestation de Louis XVI lui tombât sous la main. Dès lors son parti fut pris de retourner en France. Ici se marque la première péripétie de cette longue et honorable carrière. Un germe imperceptible renferme quelquefois de grands événements. Quelle influence aura dans le monde littéraire et politique, cette simple feuille emportée par le vent dans les solitudes de l'Amérique? C'est ce que n'ignore nul des lecteurs contemporains. Tel homme marqué au front par la Providence en fait plus avec sa plume que tel conquérant avec son épée.

O puissance des années! Quel chemin a fait l'Amérique depuis le jour où ce voyageur immortel et inconnu quittait ses rivages pour revenir au foyer paternel! New-York est comme le cœur de cette nouvelle puissance; c'est de là que la vie circule par un réseau sans fin de routes sans nombre. L'accroissement de cette population dans l'espace d'un demi-siècle semble tenir du prodige (1). Tout fleurit aujourd'hui dans le désert, tout s'anime et travaille dans ce déversoir du grand fleuve humain. Il y a partout surabondance de séve et de vigueur. La vie circule à pleins bords par une immense

(1) On demandait à un vieillard, il y a quelques années, de quel pays il était. « Je suis de New-York, dit-il ; c'est un village de l'Amérique, d'environ 900 » âmes. » — Il y en a aujourd'hui NEUF CENT MILLE.

navigation intérieure qui suffirait seule à la prospérité des États-Unis. Mais il y a plus : cette puissance a aujourd'hui une renommée universelle, et le pavillon américain flotte sur toutes les mers au souffle de la liberté. Plus de trente cités y offrent à un degré surprenant les richesses et les jouissances du luxe et de la civilisation.

Il y a là prospérité... mais y a-t-il sécurité ? Cette existence politique, d'après les appréciations de sages publicistes, et de Chateaubriand lui-même, paraîtrait soumise à des chances peu rassurantes. Il pourrait y avoir là bien des germes de discorde, cachés sous des prétentions ambitieuses. Comment se tenir dans de sages limites? Comment maintenir un équilibre assez juste pour sauvegarder l'Union contre toute tentative de révolte et contre toute tentation de despotisme? Tant de démocraties aujourd'hui agglomérées ou disséminées dans le nouveau monde ne donneraient-elles pas lieu de craindre des rivalités, des guerres peut-être, d'où pourrait surgir la domination du sabre? Quels ferments d'inimitiés dans la division des intérêts! Quel spectre de servitude se dresse en face de cette fièvre d'émancipation !

Un danger non moins redoutable d'autre part, c'est le trop plein des richesses et des populations, résultat d'une trop longue paix. On ne saurait donner assez de soin au tempérament des États : ils ont le leur comme les individus. Or, ce qui convient à la *complexion* d'une société libre, *c'est un état de paix modéré par la guerre*, *et un état de guerre attrempé de paix*. L'olivier ne doit croître qu'à côté du laurier.

Quant aux considérations sur l'intérêt mercantile devenu le vice national, sur la difficulté de créer une patrie parmi des États composés d'éléments incompatibles, sur les tendances plus ou moins marquées d'une aristocratie chrysogone vers des distinctions et des titres, enfin sur l'énorme inégalité de fortune à côté de cette grande impulsion égalitaire capable d'alarmer tous les possesseurs industriels ou fonciers, nous renvoyons aux *Mémoires*, pour rentrer immédiatement dans le plan de notre étude.

XVI.

Parti de Philadelphie le 10 décembre 1791, M. de Chateaubriand débarqua au Havre, le 2 janvier 1792, après une traversée constamment orageuse, et un demi-naufrage dans les eaux de la Manche. Il était parti seul pour l'Amérique, il revenait en compagnie de deux sauvages qui allaient exciter l'admiration de toute l'Europe : *Chactas* et *Atala.*

Un sentiment d'horreur le saisit à l'aspect des progrès de la révolution. Partout sur son passage il ne voit que traces d'incendie, que deuil et désolation. La France lui semblait devenue un bagne, la langue, un ignoble argot; le nom du roi lui-même n'était plus alors qu'un vil sobriquet.

Déjà les frères du roi, un prince de la famille royale, et plusieurs personnages éminents avaient été mis en accusation, sur la nouvelle du traité de Pilnitz, signé le 27 août 1791 par les souverains de l'Europe, coalisés pour le rétablissement de Louis XVI..... Un décret du 9 novembre précédent avait frappé les autres émigrés. C'était dans leurs rangs qu'il venait prendre sa place, moins par zèle pour une cause respectable, mais compromise par tant d'imprudences, que par sympathie pour le malheur. Partout on le verra se déclarer pour la faiblesse contre l'iniquité de la victoire.

Du Havre il se rendit à Saint-Malo, où il reçut de sa mère et de sa famille un accueil tendre, mais triste, à cause de l'inopportunité de son retour. Là il épousa Mlle Lavigne, petite-fille d'un chevalier de Saint-Louis, moins par inclination que par complaisance pour ses sœurs, qui voyaient dans ce mariage l'indépendance de sa fortune. Cet homme réunissait les deux extrêmes, laisser-aller incroyable, et fermeté inflexible de caractère, selon qu'il vivait de la vie publique ou de la vie privée. C'est ce qui explique l'existence inquiète et toujours agitée de Mme de Chateaubriand, dont l'attachement pour lui, ainsi qu'il se plaisait à le dire, fut toujours aussi touchant que profond et sincère.

XVII

Ce fut vers ce temps — 20 avril 1792 — que l'Assemblée législative déclara la guerre au dernier empereur d'Allemagne, dont la destinée était d'être vaincu sur tous les champs de bataille. Le 10 du même mois, Pie VI béatifiait Benoît Labre. Voilà deux mondes : c'est la remarque de notre profond penseur. Ici se place l'époque de la dernière émigration. Chateaubriand suit le flot qui l'enlève à sa famille ; il passe à Paris, où il ne reste que le temps de visiter les gens de lettres qu'il avait connus. L'amitié des hautes intelligences est aussi un lien de famille.

La scène française en était aux représentations multipliées de *Charles IX*. Talma débutait. Mais l'idylle surtout florissait au théâtre. Tel était l'esprit du temps. Il lui fallait aromatiser l'odeur du sang d'un parfum bucolique. Nul n'a peint cette époque en moins de mots ni avec plus d'énergie que l'auteur des *Mémoires*. La France de 92 et les commencements de la Terreur sont de ces tableaux qui rappellent la manière de Tacite. Ici deuil et joie à la fois ; c'est le vieux monde s'effaçant devant un monde nouveau, qui commence à poindre, précédé d'un despotisme de sang ; c'est le sceptre populaire laissant déjà voir son œuvre de nivellement, tandis que la royauté caduque cède la place à une jeune tyrannie plébéienne, féconde et remplie d'espérances, mais bien autrement formidable que le despotisme qu'elle veut abattre ; car, selon la réflexion de Chateaubriand lui-même, le peuple souverain étant partout, quand il devient tyran, le tyran est partout ; c'est la présence universelle d'un universel Tibère.

Cependant Marseille envoyait sur Paris ses coupe-jarrets auxiliaires. Le 10 août et les massacres de septembre n'étaient pas loin !...

Avant d'entamer le récit de son émigration, le scrupuleux

écrivain, pour ne pas laisser de lacune dans l'histoire d'un âge où il aura bientôt sa grande part, reprend l'exposé des événements, interrompu par son voyage en Amérique. Cette vue rétrospective nous montre successivement la fuite de Louis XVI, 21 juin 1791, hâtant le progrès de la Révolution, l'installation de l'Assemblée législative au 1er octobre suivant, les troubles qui ensanglantèrent les départements, l'exaspération portée à son comble par le *veto* du roi apposé au décret contre les émigrés, l'invention et l'inauguration de la *Mécanique sépulcrale providentielle* pour les jugements de la Terreur, Lafayette brûlé en effigie, les fédérés, les deux tribunes concurrentes des jacobins et des cordeliers, Chaumette, Fouché, Danton avec ses *trois furies mâles*, Camille Desmoulins, Marat et Fabre d'Eglantine, les orgies de sang, les danses nues des trépassés, le tribunal de Fouquier-Tinville et la puissance de Robespierre. La nature de ce travail commandant une grande sobriété de détails, nous courons rapidement sur les faits.

Le départ de Paris pour l'émigration éprouva des retards ; la fortune de Mme de Chateaubriand se trouvait dans des conditions difficiles. L'argent manqua ; il fallut en emprunter. Un notaire procura 10,000 francs. Par suite d'une rencontre fatale, M. de Chateaubriand les joue et les perd, sauf 1,500 francs. Le jeu est comme certaines substances enivrantes, il y a des organisations qui n'y résistent pas. « *Si cette passion m'eût atteint* — c'est lui-même qui parle, — » *elle m'eût renversé la cervelle.* »

M. de Chateaubriand et son frère, partis de Paris le 15 juillet, arrivent à Lille, et quelques jours après à Bruxelles, quartier général de la haute émigration. Là les hommes à la mode passaient le temps dans la société des femmes les plus élégantes de Paris ; on préludait aux combats par l'enivrement des plaisirs. Tous ces preux d'espèce nouvelle n'excitent que les dégoûts du gentilhomme breton. Il lui tarde de joindre ses pairs, des émigrés comme lui à 600 livres de rente. Quel dévouement !..... et quel désintéressement !.....

En cas de succès, pour qui les profits de la victoire?... rôle stupide aux yeux du monde, mais d'autant plus noble aux yeux de l'honneur.

XVIII.

Ici les *Mémoires* nous montrent le jeune émigré laissant son frère à Bruxelles auprès du baron de Montboissier, dont il devint l'aide de camp, et partant seul pour Trèves, où est l'armée des princes.

Engagé, non sans beaucoup de difficultés, dans la compagnie de M. de Goyon-Miniac, le voilà sous la tente et privé de tout, ayant pour arme un de ces lourds fusils de manufacture allemande dont le chien ne s'abattait pas. De Trèves on se dirige sur Thionville, à travers la pluie et la boue, par étapes de cinq à six lieues par jour; et pour charmer les ennuis et les fatigues de la marche, on chante les chansons des vieux manoirs. Il faut se reporter au récit de l'écrivain lui-même: il n'est pas de drame plus émouvant que celui de l'émigration.

Quelle mise en scène que celle de cette armée composée d'éléments divers qui se rapprochent et s'agglomèrent entre eux en raison de la parenté, de l'alliance et de la sympathie! Quel prestige encore autour du spectre de la vieille monarchie, de cette ombre du vieux monde qui passe! Que d'épisodes capables d'exciter à la pitié les cœurs même des plus fougueux démocrates! Tendresse paternelle et piété filiale, dénûment de l'infortune, trépas de jeunes blessés morts en défendant les fils de saint Louis..... il y a là des scènes d'antique chevalerie, des tableaux d'héroïsme chrétien poussé jusqu'au sublime. Toute cette troupe de pauvres gentilshommes prodiguant ainsi leur fortune et leur vie, tandis que leurs femmes et leurs mères sont jetées dans les cachots, ce sont là les vrais défenseurs de la royauté, ce sont, en face du monde nouveau, les vrais martyrs de l'honneur.

L'honneur !..... il veut quelquefois de rudes sacrifices. « Passer en armes la frontière de mon pays, dit Chateau- » briand, me fit un effet que je ne puis rendre.» Au souvenir de la révolution de 1688, il ne se berce d'aucune illusion, son œil voit déjà la portée des faits ; et, par une répugnance que tout noble cœur sait expliquer, son bras demeure comme paralysé, lorsque tous les autres sont prêts à l'action.

Ici les faits se pressent avec les images et les scènes touchantes : c'est la présence de l'armée devant Thionville (1), vaine tentative de siége, attaques et combats peu décisifs suivis d'un dernier assaut où il est blessé à la cuisse d'un éclat d'obus ; c'est le départ pour Verdun, tombé (2) quelques jours après Longwy (3) au pouvoir des alliés. A l'aspect des fortifications de Vauban où l'aigle de Prusse repose parmi des roses déjà fanées, frêles trophées d'une victoire d'un moment, le cœur du jeune soldat s'attendrit, comme s'il pressentait la destinée des vierges qui les ont cueillies, elles qu'un fer barbare va bientôt moissonner.... *quas ferus ensis messuit, ceu turbo nascentes rosas.* C'est enfin le licenciement de l'armée dans les murs de Verdun. Avant de se séparer, tous allèrent saluer leur père et leur capitaine. C'était un spectacle attendrissant que celui du deuil qui se manifestait de part et d'autre : « Le vieux Condé en cheveux blancs, le » patriarche de la gloire, donnait sa bénédiction à ses enfants, » pleurait sur sa tribu dispersée, et il voyait tomber les tentes » de son camp avec la douleur d'un homme qui voit s'écrouler » les toits paternels (4). »

XIX.

Quoi de plus triste sous le pinceau du peintre que les détails du retour : l'armée éparse et en désarroi avec son

(1) Le 1er septembre 1792.
(2) 2 septembre.
(3) Longwy s'était rendu le 28 août.
(4) *Vie du duc de Berry.*

attirail de guerre, tous ses soldats gisant morts ou mourants dans la boue des chemins défoncés par les pluies; lui-même dans ce pêle-mêle se soutenant à peine sur sa cuisse enflée, et se trouvant bientôt saisi d'une petite vérole confluente qui rentre et sort alternativement, selon les impressions de l'air. C'est dans ces conditions que Chateaubriand commence un voyage à pied de deux cents lieues, n'ayant pour le faire que 18 francs d'emprunt.

Il marche huit jours dans les Ardennes, en butte à bien des misères auxquelles se mêle parfois quelque épisode devenu intéressant sous le prisme de ses pensées. Les souvenirs poétiques, les jeux d'une imagination féerique lui allègent de beaucoup la fatigue, sous l'influence d'un stoïcisme inaltérable. Mais il s'arrête, enfin vaincu sous le poids de son sac. Son état, d'ailleurs, avait empiré considérablement; la petite vérole rentrait et l'étouffait. Qu'il y a d'enchantement dans la jeunesse du génie, même au milieu des angoisses de la souffrance! Alors tout ce qu'il a le plus aimé se retrace à sa pensée, mais sous des images vagues et confuses ; ce ne sont plus des souvenirs, mais seulement comme des formes aériennes des objets les plus chéris. Ainsi pour cette âme vaincue par la maladie, ce sont encore les impressions des doux sourires, les accents des voix connues; ce sont les enchantements de la nature et ses gracieuses harmonies, mais sous des teintes plus pâles et comme à demi effacées. Les muses lui semblent venir entourer son tombeau pour l'endormir et pour le bercer de leurs plus gracieux rêves ; mais après la nuit il entrevoit des jours plus purs et de plus beaux horizons. Le jour cependant commence à baisser, lorsque, respirant à peine, brisé de fatigue et d'oppression, il s'étend sur le dos à terre, dans un fossé, la tête soutenue sur le sac d'Atala, sa béquille à ses côtés, les yeux attachés sur le soleil dont les regards lui semblent s'éteindre avec les siens. « Je saluai, » dit-il, de toute la douceur de ma pensée, l'astre qui avait » éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles; » et je m'évanouis dans un sentiment de religion. Le dernier

» bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le siffle-
» ment d'un bouvreuil. »

Après une défaillance de deux heures, il est recueilli par les fourgons du prince de Ligne qui viennent à passer, et conduit jusqu'à Bruxelles; là il retrouve son frère, le vicomte de Chateaubriand. Celui-ci l'embarque à Ostende pour Jersey, où il revient à la santé, grâce aux soins de son oncle maternel (1) réfugié avec sa famille dans cette île hospitalière.

Bientôt la nouvelle de la mort de Louis XVI le détermine à passer en Angleterre pour y prendre du service régulier; et avec trente louis envoyés de Saint-Malo, il part sur le paquebot de Southampton. Le 21 mai 1793, nous le retrouvons à Londres, où ses espérances ne tardent pas à s'évanouir ; il est obligé de renoncer à l'épée, dont on lui interdit l'usage à cause de sa santé redevenue mauvaise. La toux était fréquente et souvent elle était accompagnée de crachements de sang. Les divers médecins que ses amis le forcent de consulter ne lui laissent espérer que quelques mois de vie, peut-être une ou deux années, selon les ménagements. Mais cet arrêt ne déconcerte pas ses projets d'avenir. Il y avait dans cet esprit, à cette époque, l'irascibilité que le malheur produit trop souvent dans les âmes même les plus généreuses. D'autre part il voyait dans le monde moral le triomphe du crime et l'oppression du juste, en des proportions inouïes, et sa religion en était bouleversée.

C'est sous une telle influence qu'il conçoit son *Essai sur les révolutions comparées*, sujet dont la nature lui semble plus appropriée aux intérêts du jour. Mais comment songer à l'impression d'un manuscrit sans prôneurs ? Et d'ailleurs pendant la composition de ce manuscrit, il faut se nourrir, il faut soutenir ce peu de jours que les Hippocrates lui donnent à passer sur la terre. Ses ressources, déjà bien diminuées, vont être épuisées. Alors son courage se ranime ;

(1) M. de Bédée.

il entrevoit une lueur d'espérance, il a trouvé un journaliste qui lui promet d'emboucher la trompette, et il loue une chambre chez un imprimeur. Là il travaille le jour à des traductions d'anglais et de latin, pour gagner sa nourriture, et la nuit, à l'Essai historique, au bout duquel il voit un avenir doré. Kensington et Westminster sont ses passe-temps accoutumés : d'un côté, multitude bruyante; de l'autre, foule silencieuse des morts. Il y a comme une force magnétique dans les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Une fois il contemple, au jour tombé, l'intérieur de la basilique, et il s'oublie dans l'admiration du royal édifice. La nuit l'y surprend ; et, quand il veut sortir de ce labyrinthe de tombeaux, les portes se trouvent fermées. Il lui faut chercher un lieu de repos. Cédant à une sorte d'attrait sympathique, il choisit son gîte près du mausolée de lord Chatam, dans le pli d'un linceul de marbre, vis-à-vis d'une Mort, armée de sa faux. C'est de cette loge qu'il regarde le spectacle des réalités et des vanités du monde. Là son esprit entend d'austères enseignements. Les jeux, les tournois et les fêtes, toutes les illustres victimes de l'infortune, toutes les heureuses beautés d'autrefois, toutes les magnificences de l'histoire viennent tour à tour s'étaler et s'évanouir sur ce théâtre funèbre ; et les mystères de la mort ou plutôt de la vie laissent entrevoir à sa pensée des clartés à la fois terribles et consolantes.

Le génie a un sixième sens, et tout ce qu'il voit se transforme comme sous un prisme magique. Ces vestiges des grandeurs et des félicités passées, c'est l'immobilité éternelle d'un monde arrêté dans le passage du temps, avec ses gloires désormais sans mouvement. Tout cela est venu s'engloutir dans l'auguste édifice, et s'est comme élaboré sous la main lente du temps : on dirait un temple monolithe de siècles pétrifiés.

Le lendemain il s'égayait avec ses amis du récit de son aventure... La tristesse néanmoins lui gagne le cœur ; ses fonds s'épuisent, les traductions ne viennent plus. Une longue

diète jointe au travail échauffe sa poitrine malade. Au bout de quelques jours, il en est réduit à sucer des morceaux de linge qu'il trempe dans l'eau, à mâcher de l'herbe et du papier. La grandeur de sa destinée se mesurait d'avance à la grandeur de sa misère; le futur ministre et ambassadeur du roi de France se vit plusieurs fois menacé de mourir de faim !

XX.

Ce fut dans ce moment de détresse que M. de Bédée lui fit parvenir quarante écus; la position gênée de l'oncle bienfaiteur ajoutait singulièrement au prix du bienfait. Dès lors il quitta son logement d'une guinée par mois, ses amis lui ayant trouvé une chambre mieux appropriée à sa fortune décroissante. Ils l'installèrent dans un grenier dont la lucarne donnait sur un cimetière. Malheur en ce temps-là à tout Français entaché de fidélité ! La misère et le jeûne étaient son moindre châtiment. Les quarante écus ne durèrent pas longtemps, vu la cherté des vivres; et il n'avait aucun secours à attendre désormais de sa famille, exposée au double fléau de la chouannerie et de la terreur. Jamais sa position n'avait été plus désespérée. Mais c'est quand tout espoir semble perdu, que la Providence apparaît. Une société d'antiquaires de Beccles, voulant écrire l'histoire du comté de Suffolk, demande, par la voix des journaux, le concours de quelques savants capables de déchiffrer des manuscrits français du XIIe siècle. Sur la recommandation d'un libraire de Londres, le pauvre émigré est accueilli.

Nouvelles vicissitudes : il revenait à la santé, grâce aux courses qu'il faisait à cheval, et il commençait à retrouver la vie dans la société des dames, charmées de rencontrer un Français pour parler français, quand de funèbres nouvelles vinrent bientôt l'atterrer. Les feuilles publiques annoncèrent la mort de M. de Malesherbes, de sa fille et de sa petite-fille,

avec son mari, M. le comte de Chateaubriand, immolés ensemble sur le même échafaud. La dignité grandit sous la persécution. Il rejaillissait sur le nom de Chateaubriand quelque chose de la gloire du nom de Malesherbes. Mais au prix de combien de larmes cette gloire était-elle achetée! D'autres nouvelles non moins poignantes achevèrent bientôt de l'accabler. Sa vieille et incomparable mère était enfermée dans les geôles de Paris, résignée à subir d'un moment à l'autre le sort du fils qu'elle avait tant aimé. Sa femme et sa sœur Lucile attendaient aussi leur sentence dans les cachots de Rennes, prêtes à expier le crime de son émigration. Le 9 thermidor sauva leurs jours.

XXI.

Ici se place un des épisodes les plus touchants de cette vie toujours probe. Nous nous contentons de l'indiquer, et de rappeler le nom de M. Ives, ministre de Bunguy, petite ville à 16 kilomètres de Beccles : miss Charlotte Ives et François de Chateaubriand, deux noms dignes de sympathie et de respect, dont l'un rappellera toujours la grâce et la beauté de l'innocence; l'autre, toute la vertu et toute la chasteté de l'honneur.

Le jeune Chateaubriand cependant revint à Londres, où il se retrouva dans la même position qu'auparavant, toujours aux prises avec la misère. Aussi ne cessait-il de travailler à son *Essai sur les révolutions*: c'était son unique ressource, le futur pain de sa vie. L'*Essai* parut à Londres en 1797, date importante dans cette existence si diversement agitée. On voit une destinée qui commence à se faire jour. Elle ne fait encore que chercher son niveau, et elle suit un lit qui lui fera traverser des régions exposées à bien des tempêtes.

On peut comparer le livre de l'*Essai* à un miroir où se reflètent comme en miniature toutes les aptitudes de cette rare intelligence. L'esprit de méthode et d'unité se révèle déjà

dans cette composition. L'idée en est hardie, mais pleine d'inexpérience et de témérité ; c'est dans cette sorte d'encyclopédie qu'il prétend ensphérer toutes les révolutions en les réunissant par un lien commun. Les révolutions, il est vrai, se ressemblent par le fond des principes politiques qu'elles veulent abolir ou faire triompher ; mais dans leurs rapports, il y a bientôt des limites qu'il ne faut pas dépasser. La comparaison entre les révolutions anciennes et la révolution française peut se soutenir dans les commencements, mais elle devient impraticable en se continuant, surtout quand il s'agit des hommes et des ouvrages littéraires. Là est le défaut capital de ce livre. Vouloir tout plier à une idée, c'est s'exposer à une foule d'impossibilités. Cet ouvrage a bien des taches, avouons-le. L'élément philosophique en est presque partout condamnable ; les appréciations y sont gâtées en général par un esprit presque irréligieux. On y reconnaît un écrivain tout imbu encore des doctrines de son siècle. Il n'est irréprochable que sur un point : l'homme politique y apparaît avec ses principes tels qu'il a pu les conserver toute sa vie ; l'homme religieux seul a dû changer. Aussi a-t-il lui-même vertement relevé ses écarts en religion et en morale dans ce livre qu'il aurait voulu pouvoir détruire. De plus, la modestie qui sied surtout au premier début d'un jeune écrivain est ici complétement oubliée; mais la noblesse du caractère y reste intacte; et, si l'*Essai* décèle presque tous les travers d'une jeune tête systématique et tranchante, il ne s'y voit du moins aucune bassesse de cœur ; si l'on regrette de n'en pouvoir louer l'auteur, du moins on ne saurait le mésestimer. Après tout, c'est là un livre de bonne foi ; ce n'est pas l'œuvre d'un esprit perverti, mais l'erreur d'un cœur sincère qu'il faut plaindre. N'y a-t-il pas d'ailleurs des circonstances fatales dans la vie, où il semble que l'homme, quel qu'il puisse être, n'a pas toujours puissance entière et libre sur sa volonté ? Les erreurs et les préjugés de cet ouvrage ne paraissent-ils pas trouver leur excuse dans la position où se trouvait son auteur quand il le composa ? Quel homme peut se flatter de n'être jamais malheureux ? Le malheur n'est certes

pas une excuse de l'erreur, mais il a ses faiblesses qu'il faut quelquefois savoir lui pardonner.

L'*Essai* ne fut pas alors complétement publié. Il n'en parut qu'un seul volume. Ce fut comme le premier éclair d'une renommée qui allait bientôt tenir en émoi tout le monde savant et éclairé de la société nouvelle. Quoique cet ouvrage n'eut qu'un succès éphémère, le nom de l'auteur, cité avec éloge dans les Revues anglaises et jusque dans Paris, lui valut, à Londres, l'attention de la haute émigration. Dès lors il put sortir du réduit de sa misère et arriver de logement en logement jusqu'au quartier des félicités exilées, parmi les évêques et les familles de cour.

XXII.

La Providence sembla alors lui aplanir les voies ; c'est vers ce temps qu'il vit arriver à Londres un nouveau réquisitionnaire de l'exil, qui fut depuis son guide et son ami, M. de Fontanes, frère aîné de Chénier dans la royale famille des muses : de Fontanes et Chénier, les deux défenseurs classiques de la branche aînée.

Mais quel jour n'est mêlé d'ombre, et quelle joie n'est trempée de larmes ici-bas? Ce premier rayon de sérénité devait bientôt s'éteindre dans le nuage d'un deuil doublement douloureux. Le 1er juillet 1798 il reçut ces deux nouvelles accablantes : il venait de perdre sa mère, et son livre sur l'*Essai* avait affligé l'heure suprême d'une si chère vie. Remué jusqu'au fond des entrailles, il pleura ; il n'avait plus que des larmes pour dernière expression de sa tendresse filiale. Il les versa devant Dieu, lui demandant pardon d'avoir empoisonné les vieux jours de sa mère. Il eût voulu pouvoir anéantir ce qu'il appelait l'instrument de son crime, et il jeta au feu avec horreur les exemplaires de l'*Essai*. L'idée d'une expiation se présenta à son esprit, et le *Génie du christianisme* fut conçu d'inspiration. Avec un noble cœur, tout est rép

rable et toute réparation peut devenir la plus belle couronne du pécheur. Heureuse faute ! doit-on dire alors.

Toutefois l'*Essai*, au point de vue de la foi, méritait moins encore le blâme que la pitié. Ce travail accusait un mal moral, mais qui n'était pas sans espérance, et à travers les demi-ténèbres d'un scepticisme involontaire, perçait parfois un reflet de la lumière catholique. De l'*Essai* au *Génie du christianisme*, la distance n'était pas immense La douleur suffit pour ramener le jour dans cette âme un moment égarée : Dieu a donné aux larmes le don merveilleux de faire naître, de retremper et de ressusciter la foi.

Chateaubriand n'est plus l'homme du doute ou des ténèbres. Il n'en est plus à cette sagesse retardataire et découragée qui déclare la vérité introuvable (1). Le jour s'est fait dans son intelligence : il voit avec effroi l'abîme d'erreurs où la raison aveugle se perd inévitablement. S'il se réjouit comme chrétien, il se réjouit aussi comme Français de son retour à la lumière. Quelque chose manquerait, ce lui semble, à son patriotisme, s'il ne fût revenu à la foi, éternel héritage de cette France qui est toujours restée la fille aînée de l'Église (2) ; et de même que ses principes de justice et de conscience l'ont décidé à redevenir chrétien, de même ses principes d'honneur et de dévouement lui inspirent le rôle de champion du christianisme.

Mais par quelles armes nouvelles le défendre contre ses ennemis nouveaux ? Ce ne sont plus des Césars ni des proconsuls de l'empire romain, ce ne sont plus les ruses ni les erreurs du schisme et de l'hérésie qu'il s'agit de confondre, de déjouer et de détruire ; les Tertullien, les Justin, les Origène, les Cyprien, les Augustin et les Jérôme ont vaincu tour à tour dans maints combats les ennemis de la foi, ils en ont défendu la

(1) *In profundo demersa veritas.* (DÉMOCRITE.)

(2) *Quiconque en France n'est pas catholique*, dit quelque part le comte de Maistre, *n'est que la moitié d'un Français.*

pureté et la sincérité, ils l'ont vengée de la calomnie, ils ont brisé les armes du sophisme, et plus tard, en blessant à mort le protestantisme, Bossuet l'a sauvée à jamais de l'hérésie. Aujourd'hui, contre un autre système d'attaque, il faut un autre système de défense. La ligue contre le christianisme n'en est pas moins redoutable : d'un côté, c'est la science qui s'est levée contre lui avec tous ses flambeaux et toutes ses puissances ; l'impiété a gagné les masses, la scène française s'en est fait l'auxiliaire, et les femmes, *qui peuvent tout pour le mal comme pour le bien*, lui ont prêté leur prestige et leur influence. D'autre part, une force bien plus meurtrière vient aussi en aide à la science, c'est le ridicule inventé par les beaux esprits du dernier siècle, c'est le rire sorti des lèvres de Voltaire. Ici la vérité se trouve en face d'un nouvel adversaire sur une nouvelle arène. Depuis Julien, elle n'eut jamais à se défendre contre un tel ennemi. Un instant il paraît vainqueur : c'est le triomphe du génie par l'abus des plus beaux de ses dons ; c'est la mise en vogue du blasphème par le charme de l'esprit. Quelle contagion que celle du rire de ce bouffon sacrilége ! Tout son siècle en est atteint. L'athlète chrétien a juré de détrôner l'impiété ; mais sa pensée hésite sur le choix de ses armes. Sera-ce avec celles de la métaphysique, de la théologie, qu'il ira se mesurer à la taille du géant? De généreux défenseurs non moins vaillants que lui, les Guénée, les Bonald, les de Maistre ont dépensé des trésors de science, de raisonnement et de talent. Pas de démêlé avec les sophistes, variété de fous impatients de tout raisonnement sérieux. L'oblique n'est pas susceptible de la lumière du vrai, et la vérité ne s'incline que vers la bonne foi..... Et d'ailleurs, ce ne sont pas les séducteurs qui ont droit à la pitié, mais les victimes ; ce ne sont pas les sophistes qu'il faut réconcilier à la religion, mais le monde qu'ils égarent.

XXIII.

A ces réflexions qui préparaient son œuvre, vient se joindre la question des moyens de l'exécuter. Dans le discrédit où il est tombé, le christianisme n'est plus, dit-on partout, que l'ennemi de la civilisation, l'auxiliaire de la barbarie d'où il est sorti, et dont il porte dans ses dogmes, dans ses cérémonies et dans ses actes le triple caractère d'absurdité, de ridicule et de cruauté... Comment donc le relever dans l'opinion, sinon en le montrant comme essentiellement civilisateur dans toute l'extension du mot, c'est-à-dire comme souverain bienfaiteur de l'humanité dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, comme divin dans ses dogmes, sa morale et son culte, enfin comme le plus sublime inspirateur du génie dans tous les arts, de manière que tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur soient appelés à concourir au triomphe d'une religion contre laquelle on les avait armés ?...

Que d'aperçus capables d'enhardir l'écrivain, que de raisons propres à le soutenir dans cette périlleuse et noble tâche ! Il nous semble l'entendre se dire à lui-même avant de se lancer dans la carrière : « La science prétend éclipser la religion.
» La religion ! elle est née de la vérité : la fille du jour ne craint
» pas la lumière. Montrons-la donc dans tous ses charmes et
» dans toute sa puissance. A la voir si ravissante et cons-
» tamment victorieuse des critiques et des hostilités de la
» raison, il deviendra impossible de ne pas l'aimer, et de n'y
» pas croire. En montrer la beauté, ce sera déjà en faire sen-
» tir la vérité. Que l'esthétique du christianisme soit notre
» unique objet, plutôt que la discussion : le vulgaire des lec-
» teurs raisonne moins qu'il ne sent. Toute voie d'ailleurs
» est bonne qui mène à Dieu, et le simple charme de l'ad-
» miration en fait quelquefois plus pour la conversion des
» peuples, que les hautes abstractions du raisonnement. »

L'aigle a regardé le soleil; il a pris sa visée, et il s'est envolé vers des régions nouvelles. Quelles merveilles, quels mystères, quelles splendeurs, en bas, en haut, autour de lui! Quels vastes horizons pour le peintre inimitable! Il est ici posé à des hauteurs que l'esprit de l'homme, par ses propres forces, n'a pu encore atteindre. Lui seul peut dire la profondeur des aperçus, les sources sans nombre de richesses et de beautés qui s'ouvrent et se déploient à ses regards; lui seul peut reproduire la sublimité, l'éclat, l'harmonie, les charmes inconnus qui réclament ses pinceaux. Voilà maintenant le travail achevé: c'est l'immense tableau du christianisme tracé d'après un idéal divin. Poésie, belles-lettres, éloquence, histoire, philosophie, tous les arts viennent déposer aux pieds de la religion leurs lauriers et leurs palmes, et lui faire hommage de leurs inspirations et de leurs chefs-d'œuvre.

Quelles royautés! quelles sublimes intelligences! quel personnel de gloire dans la splendeur des perspectives! Le catholicisme n'a jamais paru avec cette majesté, cette influence, cette fécondité, cette puissance de création. Voyez comme il saisit l'âme et la subjugue par le caractère auguste de son culte! comme il instruit, étonne, émerveille par les travaux de l'esprit, par le dévouement, l'héroïsme et les prodiges de son sacerdoce! Rien ne fait défaut à cette magnifique apologie; l'écrivain appelle au service de la cause qu'il défend tous les souvenirs et toutes les espérances, tous les mystères et tous les enchantements. L'enfance et la vieillesse, le monastère de la montagne et l'ermitage de la Thébaïde, la charité, sœur de l'infortune, et la prière, compagne de la solitude, le Céphise et le Siloé, le Pinde et l'Horeb, les ruines d'au delà et celles d'en deçà de la Croix, inépuisable et merveilleuse archéologie, la majesté des basiliques et le silence des tombeaux, lui présentent tour à tour leurs sourires et leurs larmes, leurs gémissements et leurs consolations, la diversité de leurs voix et de leurs accents, la puissance de leurs inspirations et la gravité de leurs enseignements.

Voilà le plus rapide aperçu que nous puissions donner

de cet immense travail. Quelle entreprise ! Quelle hardiesse ! Se faire l'avocat du Créateur au tribunal de la créature, n'y aurait-il pas là une sacrilége outrecuidance? L'auteur lui-même n'a pu se défendre de cette crainte légitime. Mais Dieu s'est prononcé, et il a béni l'ouvrage par tous les innombrables bienfaits qui en ont été et en sont encore les fruits merveilleux. Jamais un écrivain laïque, excepté Dante, n'avait donné au monde un livre marqué d'un pareil sceau. Tout est là, et l'on croit parfois y retrouver le souffle et la langue du prophète ; on croit y sentir cette puissance supérieure qui fend le roc du désert, et qui en fait jaillir des sources d'eaux vives.

XXIV.

On s'explique aisément le succès d'un tel livre, ouvrage neuf, écrit avec une foi antique. Le vœu de Pascal était rempli : la religion était lumineusement démontrée supérieure et non contraire à la raison ; il y avait là de quoi en inspirer le respect et l'amour, et la vérité en était péremptoirement prouvée.

Honneur aux écrivains réparateurs des principes sur lesquels repose l'ordre social ! L'apparition du *Génie du christianisme* ne pouvait manquer d'obtenir en France presque toutes les sympathies, après les funestes résultats des livres impies de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot; de même qu'en Angleterre on avait accueilli les livres du docteur Clarke (1) avec enthousiasme, aux souvenirs de la guerre civile et des ravages produits par les doctrines de Hobbes, de Collins et de Tolend. Mais dans toute la littérature contemporaine, où la plus haute religion c'était l'art de se passer de religion, l'effet ne fut pas le même, et l'alerte fut grande dans le camp philosophique. De fait, il s'agissait d'une sérieuse attaque. Le chef-d'œuvre eut d'ailleurs à subir de ri-

(1) *Sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme.*

sibles antipathies ; on vit à cette époque le génie en jupon tirer de la façon la plus grotesque l'horoscope du sublime auteur de l'ouvrage *tombé*. Les plus dignes illustrations du savoir et de l'éloquence se méprirent elles-mêmes sur l'avenir du nouveau livre.

L'auteur pouvait-il attendre autre chose que le dédain? Quelle témérité ! Quelle incroyable audace (1) ! Qu'était-ce que ce pygmée, sorti à peine de sa poussière, qui venait se dresser contre le géant du XVIIIe siècle et contre toutes les puissances de l'empire voltairien? — Pour renverser le nouveau Goliath, il faudrait un autre David, disaient les honnêtes gens du monde lettré. — Détruire l'influence de Voltaire et faire absoudre le christianisme, rêve, absurdité ! criaient les rois du préjugé. Le *Génie du christianisme*... mais c'est le grain de sable opposé à la colère de l'Océan! disaient les beaux esprits de la Révolution. Aussi, la caricature, le sarcasme et le persiflage, rien ne fut épargné pour infliger à l'auteur l'expiation d'un beau livre et d'une bonne œuvre. L'ouvrage, cependant, était bien né viable ; car ni les hauts cris d'une pitié hypocrite, ni les dépréciations d'une critique bienveillante mais peu éclairée, ni les anathèmes mal déguisés de l'amitié jalouse, ni le haro universel de tout le camp voltairien, ni les attaques habilement concertées de l'Académie française entière, n'ont pu le faire mourir, ni même l'arrêter au passage :

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

C'est que le *Génie du christianisme* était un signe d'espérance; il apparaissait comme un astre consolateur à la société des fidèles. La philosophie du siècle avait fait son œuvre, la religion aussi avait la sienne à faire : que d'infortunes à

(1) A cette époque, Chateaubriand fut un *téméraire*, un *audacieux seulement:* aujourd'hui c'est un *hypocrite*, selon l'académicien M. Sainte-Beuve, qui vient de s'efforcer de faire prévaloir ce jugement bien imprévu dans un ouvrage en *deux volumes*. (Voir à la fin de cette étude notre mot sur ce livre nouveau et révoltant, dont la lecture n'a pas peu contribué à aiguiser notre courage, et à nous faire consigner ici, sur le grand écrivain catholique, nos impressions et nos souvenirs.)

soulager, que de blessures à guérir, que de larmes à essuyer! Les pleurs et les souffrances morales n'ont leur remède que dans les secours surnaturels de la religion ; elle seule a des consolations et des compensations pour tous les naufrages : ses autels devenaient le refuge des naufragés de 93. A cette heure solennelle, la foi commençait à se réveiller et l'Église entrevoyait des jours meilleurs ; un mouvement venait d'être imprimé de haut au principe religieux : heureuse coïncidence pour la rapide fortune de ces pages magiques. Le chef de l'État, intéressé à se gagner les sympathies de l'opinion religieuse, pour mieux lutter contre l'opinion contraire, hostile à ses desseins, voyait dans ce livre un merveilleux auxiliaire à ses vues politiques.

XXV.

Les grandes imaginations sont douées d'une puissance magnétique : *René* a eu, comme *Atala*, son influence dans la littérature moderne; mais cet épisode a produit des effets regrettables; la lecture en a été mal comprise et trop souvent funeste. Rien n'est devenu plus commun que les douleurs exceptionnelles d'un délire à part : il est imprudent de laisser voir certaines maladies à certaines organisations faibles qui ne tardent pas à les contracter. Cette production a communiqué la folie à maint adolescent *livré au vague de ses passions*, et l'on n'a vu que trop d'infortunés recourir au suicide pour se décerner les honneurs du génie.

A part quelques détails faciles à supprimer, le *Génie du christianisme* a une supériorité de mérite qu'on ne saurait contester. Il y a de plus dans ce livre une sorte de vertu divine, il a régénéré l'esprit de l'homme, de même que l'Évangile a transformé le monde. Il a donné à la littérature ses nouvelles magnificences. Ce livre a ouvert à tous les talents les sources les plus sublimes. Il leur a imprimé une direction inconnue ; et, par l'infinité de ses aperçus ingénieux sur l'influence du

christianisme dans le domaine des arts, principalement de la poésie, de l'éloquence et de la tragédie, il a fait naître une critique nouvelle. Aussi la mémoire de son auteur sera-t-elle à jamais précieuse dans la postérité. Car avant lui, nul n'avait saisi ni révélé la physiologie de l'art sous l'influence du culte chrétien.

A cette régénération, considérée au point de vue noologique, il faut joindre une régénération morale non moins importante opérée dans la société par cette œuvre de création nouvelle. En effet, quelle révolution inattendue! quelle force de réaction! Le XVIII[e] siècle n'a plus qu'à rougir de honte devant le bon sens des peuples. Tout son échafaudage d'athéisme et de matérialisme croule maintenant devant l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Tous les préjugés antireligieux se dissipent au jour de la vérité. Les intelligences ont secoué leur sommeil de mort : *on ne se croit plus obligé de rester momie du néant entourée de bandelettes philosophiques.* Libre est désormais l'examen de tout système, si absurde qu'on le trouve, *fût-il même chrétien*. A la suite de cette émancipation religieuse, il est incroyable combien de chrétiens, *à priori* enfants du libre examen, entrèrent dans l'Église rebâtie par le nouvel Esdras, à la suite des autres fidèles rappelés par la voix de leur pasteur.

Enfin vient une troisième réforme, celle du langage. Toujours les rois de la pensée sont, ou les créateurs ou les régénérateurs des langues : tels furent Homère et Virgile, Dante et Chateaubriand. La langue déchue et appauvrie de nos plus excellents maîtres n'avait rien eu à espérer du XVIII[e] siècle, pas même du pittoresque Jean-Jacques ni du monotone Bernardin de Saint-Pierre. A l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs* appartenait de la ressusciter et de la perfectionner; et il en fit la plus belle des langues contemporaines, en ajoutant à la majesté de la langue royale du grand siècle la grâce antique et l'éblouissante poésie du nouveau monde. Honneur ainsi à notre langue moderne! Elle est bien en nos temps le plus parfait idéal du

langage humain ; elle réunit les plus splendides éléments, et elle a pour père Bossuet et Chateaubriand, avec la muse d'Homère et le génie vierge de Méchascebé.

XXVI.

Le *Génie du christianisme* ne tarda donc pas à faire sentir sa vertu civilisatrice. Il ouvrit à la pensée des horizons inconnus jusqu'alors. Il initia le monde lettré à des études longtemps négligées, et la lecture des Pères devint une mine féconde ouverte à tous les amis de la science. La sérénité plaît davantage après la tempête, le jour après la nuit (1). On aimait, après les barbaries de 93, à revoir le spectacle de la civilisation naissante, ère mémorable de l'humanité, *où le ciel communique avec la terre au travers d'âmes placées dans des hommes de génie.*

La pauvreté, le silence et la solitude, tel est toujours le triple élément primitif de tout ce qui se produit de grand et de fort, dans le monde. Rappelons-nous les premiers progrès de cette société chrétienne qui se forme à côté de l'ancienne. *Elle est pauvre, à l'écart, solitaire, ne se mêlant des affaires de la vie que quand on a besoin de ses leçons ou de ses secours.* Quel personnel est celui de ce monde nouveau, prêt à remplacer le monde croulant du paganisme, depuis les premiers évêques jusqu'aux derniers ermites ! Ce sont les ouvriers de la Providence ; ils organisent la vie à côté de la destruction, la paix à côté de la guerre, la civilisation à côté de la barbarie. Ils intimident à la fois les tyrans de Rome et les chefs barbares ; ils arrêtent les armées par la puissance d'un seul signe et d'un seul mot : tout ensemble faibles agneaux et lions invincibles, ou plutôt anges gardiens et consolateurs à la fois, ils sont posés entre deux univers, d'un côté pour consoler les derniers moments d'une société expirante, de l'autre,

(1) . . . . . . Redeunt spectacula mane. (VIRGILE.)

pour soutenir les premiers pas d'une société au berceau.

Il y a aussi dans l'homme dont nous écrivons la vie quelque chose de la force du Dieu dont il s'est fait le soldat, et quelques-uns de ses écrits ont valu plus d'une fois des armées. Le *Génie du christianisme*, n'est-ce pas, en effet, la ligue des vérités contre les myriades d'erreurs obscurcissant le monde intellectuel? Le jour dut l'emporter sur la nuit ; et les ténèbres furent bientôt dissipées. Il est dit qu'après la découverte de Christophe Colomb, le nouveau monde ne tarda pas à voir ses mines d'or exploitées par d'habiles conquérants. On vit de même ici l'ordre moral et l'ordre politique devenir l'objet de savantes et hautes investigations, d'après les indications données et les routes tracées par le *découvreur* d'un monde autrement vaste. Quoi qu'il en soit, nous ne le dissimulons pas, cet ouvrage a ses défauts, comme le soleil a ses taches. Il y a même de profondes lacunes, dans l'ensemble de ce travail. Nous citerons, par exemple, la partie des arts, celle du merveilleux chrétien, celle même de la critique littéraire; mais ces défauts ont été réparés plus ou moins dans quelques autres de ses écrits, et surtout dans les *Études historiques.*

Du reste ce livre eut encore une valeur accidentelle à laquelle il dut son succès : il est venu juste à son moment. Et puis, le génie mêlé au mouvement de son époque est assuré de vivre dans la mémoire. Cette immortalité, Chateaubriand ne l'ambitionnait plus alors, comme au commencement de son œuvre ; mais, dans la ferveur qui suit une bonne action, il demandait seulement à Dieu sa miséricorde pour le moment suprême, et au pieux lecteur de son livre. un souvenir dans ses prières.

Pour lui, ce travail n'était pas impossible ; il en possédait les matériaux rassemblés de longue main. Il avait lu avec l'œil du doute les écrits des Pères ; il avait examiné, pour les combattre, les titres du christianisme ; mais, loyal adversaire de la vérité, il avait aussi mérité la gloire d'en être heureusement subjugué.

Grâce aux études de l'*Essai*, au volumineux manuscrit des *Natchez*, et aux authentiques de *Camden*, il possédait tous les éléments nécessaires pour le chef-d'œuvre qu'il méditait : histoire proprement dite, description de la nature, tableau des mœurs et des institutions du moyen âge.

Arduum opus ! quel travail et quels efforts, pour fondre dans un même ensemble harmonieux des éléments parfois aussi disparates.... *Atala* et *René* avec les autres parties de ce pieux monument ! Mais un immense désir de la gloire le soutenait dans ce périlleux ouvrage ; et ce désir était sanctifié par la tendresse filiale ; il aurait voulu remplir tout l'univers du bruit de sa renommée..... pour consoler sa mère. *O pietas* ! *o pulchra fides* !

Il y a eu de tout temps des chefs-d'œuvre enfantés par le repentir, et des erreurs magnifiquement réparées. Le *Génie du christianisme* fut une sorte de monument expiatoire :

« J'y travaillai, dit-il, avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère. »

Le jeune et noble écrivain dut se sentir vivement soutenu dans ses espérances : les lectures des premières ébauches au milieu d'un cercle choisi obtinrent des suffrages unanimes. On en était émerveillé. Le catholicisme était présenté sous son côté inconnu. Un grand progrès était fait, non dans le christianisme, mais dans la manière de le voir et de le sentir. La religion jusque-là n'avait opposé à ses adversaires que la toute-puissance de ses dogmes, elle n'avait pas encore été dévoilée avec la toute-puissance et la poésie de ses charmes. Le peintre inimitable les présentait dans toute leur grâce et leur beauté divine. L'esprit humain avait laissé inexplorées des régions restées jusqu'alors inconnues dans le monde de la vérité catholique ; le nouveau Colomb rapportait à ses frères les merveilles de ses découvertes.

Quand on étudie les différents aspects du christianisme, ses phases successives à travers les âges, combien majestueuse apparaît la grande personnification de l'humanité chrétienne ! Elle a, comme l'homme dont elle est l'expression

générale, — mais au degré suprême, — intelligence, cœur, imagination ; et par conséquent, le génie dans toute l'étendue de ce mot divin. Le plein exercice de toutes ces facultés, telle est la perfection de la vie intellectuelle et morale, et à cette perfection il faut tendre sans cesse et progressivement; car l'accroissement ou le progrès ne s'opère que lentement, et de même que l'homme ne grandit qu'avec les années, l'humanité ne grandit qu'avec les siècles. Peut-être le nôtre doit-il être considéré comme ayant atteint un plus vaste développement. Soit par ses grandes découvertes, soit par l'élan donné à toutes les aptitudes, soit par les horizons nouveaux dévoilés au génie dans l'univers chrétien, l'avenir ne semble-t-il pas lancé sur la voie d'explorations inconnues et infinies? Pour cette prodigieuse mission, il fallait un homme capable de devancer son siècle, un génie inspiré qui appartînt à la fois à l'avenir et au passé, un homme intermédiaire dans le monde religieux et politique, un conquérant enfin dans toute la puissance du mot; grâce au ciel, cet homme s'est rencontré..... ce fut l'auteur du *Génie du christianisme.*

XXVII.

L'orage révolutionnaire était apaisé : l'horizon politique s'éclaircissait, et l'exil songeait à la patrie. Après les crimes de la nation, la verge du châtiment ; après les excès de la liberté, le fouet du despotisme. L'antique monarchie de Clovis et de Louis XIV avait été sapée jusqu'à la base. L'ordre se rétablissait sur des ruines. La haute émigration s'en allait après l'orage ramasser les débris de sa fortune. La fidélité était mortellement atteinte dans ses deux parties vitales ; elle périssait par la tête, tandis que son cœur battait encore dans la poitrine *de quelques gentilshommes de province à demi nus.* Tous revenaient dans la patrie. M. de Chateaubriand ne savait quel chemin choisir : un double attrait l'attirait vers Paris.

L'amitié l'y appelait pour achever l'impression de son livre. Mais quand le cœur a été flétri par le malheur, l'espérance souvent n'y germe plus. Le sol natal ne lui serait plus qu'une terre de solitude et d'indigence, *regio egestatis*. La France gisait comme froide et morte après le passage de la révolution ; la terrible Gorgone l'avait pétrifiée : « La patrie était devenue pour moi, dit-il, un sein » de pierre, une mamelle sans lait. » Plus de mère, plus de frère ni de sœur ; la tendresse, la joie et l'amour n'étaient plus là pour lui faire accueil, il n'y trouverait plus même la trace de son nom.

Il lui fallut, pour partir, une impulsion étrangère. Ce fut Mme d'Aguesseau qui le persuada. Il quitta l'Angleterre en 1800, n'ayant pour tout bagage que des regrets et des songes. Cette existence déjà si troublée et si sombre va nous apparaître dans une nouvelle sphère. Ce n'est plus le jeune homme inconnu, mais l'écrivain déjà célèbre ; ce n'est plus l'homme privé, mais l'homme public qui va poser devant nous. En quittant sa solitude tranquille pour la scène bruyante du monde, en quittant l'obscurité pour la gloire, aura-t-il gagné au change ? En exposant au grand jour sa vie rêveuse, à la lumière le sanctuaire de ses ombres, aura-t-il secoué la puissance qui le dompte ? Naura-t-il pas aggravé le malheur de sa supériorité ? Le lecteur a déjà résolu la question. C'est qu'on n'entre que par les souffrances dans les gloires de l'esprit. Le germe de *René* va se développer désormais, et des amertumes d'une autre sorte se mêleront à nos récits.

M. de Chateaubriand passa de Douvres à Calais, à l'aide d'un faux passeport, sous le nom du Suisse *Lassagne*.

Il revenait en des jours de printemps, plein de jeunesse et d'espérance, mais le cœur navré, à mesure qu'il revoyait le sol de la patrie : est-ce bien là ce beau pays de France tel qu'il le porte en son cœur depuis huit ans d'exil ? Calais ne lui offrirait que l'aspect d'un pays pauvre, d'une civilisation grotesque, si ce n'était la visite des gendarmes et des douaniers.

Quel triste voyage sur cette route déserte par un soleil si beau ! Serait-ce donc là la terre de la liberté ?

« On n'y aperçoit presque point d'hommes. Des femmes » noircies et halées, les pieds nus, la tête découverte ou » entourée d'un mouchoir, labourent les champs ; on les » prendrait pour des esclaves (1). »

O désenchantement des révolutions ! Sous le prisme de Virgile ou d'Homère, il eût admiré l'indépendance et la virilité de cette terre où les femmes maniaient le hoyau, tandis que les hommes maniaient le mousquet. Un autre soin le préoccupe et lui serre le cœur. L'aspect des villages lui révèle comme le passage encore récent d'un sinistre universel. Partout la misère et la démolition, parfois le travail des villageois dans des décombres, ou les jeux de quelques enfants dans des ruines. De distance en distance apparaissent les traces, toujours les mêmes, de la violence, de la profanation des églises, de la violation des tombeaux. Quelquefois des caractères sinistres non encore effacés se lisent sur des murs où une main de fer les a gravés. Les approches de la capitale semblent faire contraste un instant avec cette désolation ; entre Ecouen et Paris, les ormeaux n'avaient point été abattus. Ces belles avenues le charment un moment, mais ce n'est que pour mieux faire ressortir le tableau le plus navrant de la destruction. Voilà la basilique de Saint-Denis... quelle image de dévastation sacrilége ! Par ses fenêtres brisées, par ses combles découverts, les siècles se sont

(1) Ces contrées, dont la vue attrista si fort le cœur de Chateaubriand, sont aujourd'hui bien changées. Le Nord et le Pas-de-Calais sont devenus les plus riches départements de la France. A un sol fécond par lui-même, les habitants ont appliqué, des premiers, tous les progrès de l'agriculture ; et, tandis que le sol, luxuriant de végétation, donne à l'extérieur les produits les plus variés, l'industrie, en même temps, en déchire les flancs et en parcourt les profondeurs, pour y trouver des trésors houillers et métallurgiques qui doublent la fortune publique. S'il fait un temps propice, la charrue et la herse remplissent leur rôle pour ensemencer et cultiver ; s'il fait mauvais, toutes les routes, bien entretenues, sont sillonnées par les charrettes des mêmes cultivateurs, transportant les produits de la houille et du minerai. De la sorte, pas de moments de perdus dans aucune saison ; tout est bénéfice pour ces industrieux habitants, et l'aisance a ainsi pénétré jusque dans les hameaux. Ajoutons que la gravité des mœurs et les habitudes de propreté, qui sont l'heureux apanage des contrées du Nord, jointes à cette aisance résultant du travail et d'un sol doublement riche, font du Pas-de-Calais et du Nord le pays le plus favorisé.

enfuis épouvantés ; la pluie à présent pénètre dans ses nefs verdies, et il n'y a plus que le vide dans ses tombeaux. Mais le temps a ses secrets ; quelles tragédies, hélas ! quelles péripéties viendront encore s'achever sous les ombres et les mystères de ces cryptes !

A son arrivée à Paris, M. de Chateaubriand est recueilli successivement chez son ami M. de Fontanes et chez M. Joubert, qui lui donne aussi un abri provisoire.

Quelques jours après, il loue un entre-sol, rue de Lille, du côté de la rue des Saints-Pères.

Il avait reçu à la police, sous le nom de *Lassagne*, en échange de son passeport étranger, une permission de séjour qui lui fut renouvelée de mois en mois.

Dès lors M. de Chateaubriand mène une vie de solitude et de travail, entremêlée de reconnaissances sur le sol encore fumant du volcan révolutionnaire.

Arrivent de nouvelles générations : l'époque républicaine était passée. Toute révolution a ses caractères grandioses et monstrueux, en raison de la supériorité des forces intellectuelles et morales dont elle fait abus. Voilà pourquoi la république de 93 est un phénomène introuvable dans toute l'histoire. Quelles anomalies ! le désordre moral assez puissant encore pour enfanter l'ordre physique, le gouvernement de la multitude produisant l'unité, l'échafaud substitué à la loi et obéi au nom de l'humanité !.....

XXVIII.

Cette révolution en était à sa seconde phase : c'était le moment voisin d'une autre transformation sociale, celle de l'Empire. Il y avait là un curieux spectacle, celui du travestissement convenu au moyen duquel une foule de gens prenaient un personnage étranger comme par mesure de sûreté. Chacun dissimulait sa nationalité ; l'un était réputé Italien ou Espagnol, l'autre Prussien ou Hollandais. M. de Chateaubriand

était Suisse. Même dissimulation des titres de famille et de propriété. On ne pouvait rentrer qu'avec un masque, aurait dit Rabelais, dans ses *Lares patries.*

C'était partout une sorte de sauve-qui-peut. On recueillait les restes de sa famille. Chacun cherchait à ressaisir quelque partie de son héritage. On eût dit une foule d'infortunés occupés à ramasser les débris de quelque grand naufrage. C'était, comme jadis, le retour de la captivité... *In convertendo captivitatem Sion...*

Dieu rentrait dans ses temples, et l'espérance dans les cœurs. Le futur défenseur du christianisme n'eut pas alors un rôle insignifiant : « J'eus, dit-il, le bonheur de sonner » la trompette à la porte d'une église. » On entendait comme un bruit de grandes armées ; devant les vieilles générations républicaines qui se retiraient, une race nouvelle s'avançait : c'étaient les générations impériales. Les dernières clartés de la république pâlissaient devant les feux du soleil nouveau. Dans le débrouillement du chaos politique, les éléments même les plus incompatibles semblaient se rapprocher. La république n'en était plus qu'aux naïfs regrets de la canaille et des septembriseurs, réduits à cacher leur confusion. Quand la roture s'est fait riche, elle veut se faire noble. Les habiles coupe-jarrets de la dernière civilisation se faisaient habitants du faubourg Saint-Germain. N'étant encore qu'à demi barons et à demi comtes dans leur crysalide mal dépouillée, tous ces cornacs transformés du peuple naguère démuselé, ne parlaient qu'en grasseyant des horreurs de 93, de la nécessité de châtier les malotrus, et de réprimer les excès de la populace.

Il y a des héros de toute trempe ; il n'est pas rare de rencontrer de ces Fabricius à moyenne vertu qui finissent par se vendre à prix d'or, et ceux-là, il est toujours facile de les lancer contre les limiers les plus dangereux de leur espèce. « Bonaparte plaçant les Brutus et les Scevola à » sa police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir » de titres, à les forcer de trahir leurs opinions et de désho-

» norer leurs crimes. » C'était de tous ces détritus d'une république gigantesque que naissait et croissait déjà une autre race de géants destinés à la conquête de l'Europe. La force des choses avait son libre jeu : *deridet deus suos derisores :* « De jour en jour s'accomplissait la métamorphose des » républicains en impérialistes, et de la tyrannie de tous dans » l'absolutisme d'un seul. »

M. de Chateaubriand, de retour en France, n'en était pas plus libre dans ses goûts ni dans son travail de prédilection pour le *Génie du christianisme.* Mais souvent il suffit d'un caprice pour se donner un lustre de renommée. Invité par M. de Fontanes à écrire dans le *Mercure de France*, il s'avise d'y insérer une lettre de sa façon à Mme de Staël. Ce piquant à-propos le fit sortir de son obscurité, mieux que n'avaient pu faire ses deux gros volumes sur les *Révolutions.* C'est à ce premier succès qu'est due la publication d'*Atala.* Un auteur qui a pu rencontrer dans un ami sincère un critique judicieux a trouvé un double trésor. Chateaubriand trouva ce critique et cet ami dans M. de Fontanes, qui lui fit retoucher plusieurs passages de cette histoire, notamment tout le discours du père Aubry auprès du lit de mort d'Atala, lequel discours est resté tel qu'il est aujourd'hui. C'est de la publication de cet ouvrage que date la célébrité de son auteur. Tout est changé désormais dans cette existence illustre ; ce n'est plus la vie dans l'obscurité, mais la vie au grand jour. Le génie est parvenu à briser sa prison : « Je cessai, dit-il, de vivre » de moi-même, et ma carrière publique commença. »

XXIX.

Atala fut aux esprits, pour ainsi dire, ce que le lever d'un beau jour est à l'œil fatigué des ténèbres. Après une longue nuit passée dans les orages politiques, l'apparition du météore émerveilla le monde. Les anciens du savoir entrèrent en émoi, sinon en admiration, devant la vierge des forêts américaines

Il n'arrive pas un grand phénomène, qu'aussitôt la science et l'analyse n'accourent le visiter. Les savants et les académiciens dissertèrent doctement sur cet aérolithe tombé d'un autre monde. Nul problème n'eut plus de retentissement; nulle œuvre du talent ne suscita plus de contradictions; nulle ne trouva plus de répugnances ni plus de sympathies : c'était la muse de l'avenir. Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit avec enthousiasme.

L'éclat d'un succès longtemps cherché produit quelquefois d'étranges effets dans certaines têtes : témoin la célébrité d'*Atala*. Notre auteur lui-même en était tout étonné et comme tombé des nues; il se laissa aller d'abord aux jouissances de l'amour-propre, mais ce fut pour lui comme un vin capiteux : la tête lui tourna. Un instant il céda à toutes les séductions de la gloire, il l'aima avec toute la candeur et toute la maladresse de son inexpérience. Ici toutefois se reproduit encore l'effet de cette nature concentrée et toujours sauvage. Il y a une poltronnerie salutaire qui devient souvent la sauvegarde de la vertu, quand la vertu n'en a pas d'autre. Pris d'orgueil, il demeura humble par timidité naturelle; étourdi et comme hébété de gloire, il eût voulu pouvoir arracher la couronne attachée à son front. Etrange anomalie dans ce caractère fait de contrastes : il voulait bien jouir de sa renommée, mais en jouir *obscurément*. Dans l'antiquité, on l'eût pris pour un de ces dieux fatigués de l'Olympe, qui aimaient à descendre parfois sur la terre pour jouir incognito de leur divinité parmi les hommes. Au surplus, la gloire n'admit jamais à sa cour ni plus maussade ni plus singulier adorateur. Tout d'abord il n'en fut pas plus riche : « Quand sa supériorité dînait à trente sous au pays latin, » elle avalait de travers, gênée par les regards dont elle était » l'objet. » Effet de béatitude d'un cœur encore candide : dans la contemplation de soi *in petto*, il en serait venu bientôt à ne savoir plus ce qu'il était, tant la gloire, cette sylphide enchanteresse, lui avait troublé les sens; mais grâce à la bonne trempe de sa raison, il sortit sain et sauf de cette épreuve

Cependant des tentations plus dangereuses ne tardèrent pas à l'assiéger : car la profondeur et la fécondité de l'esprit sont comme deux vertus enchanteresses qui parviennent à dominer tout ce qui sent et tout ce qui aime; ce sont deux magiciennes qui se voient bientôt entourées des caresses du mystère et de la sympathie ; deux reines à qui viennent parfois s'offrir des empires et des conquêtes, où elles ternissent trop souvent l'éclat de leur couronne. Chateaubriand ne fut pas celui-là ; ses yeux purent être surpris par des séductions inattendues, mais sa vertu demeura toujours ferme et son cœur toujours pur. Cet homme d'ailleurs ne pouvait être entraîné à mal faire : la haute portée de ses vues et l'énergie chrétienne de son âme brisaient le mal contre le bien avec une souveraine puissance.

Par ses amis, M. de Chateaubriand eut bientôt accès dans la famille du premier consul, où, pour la première fois, il commença à subir la contrainte de l'étiquette. Cependant l'astre enfin connu commençait à se dégager des nuages qui voilaient son éclat, et le monde en parlait avec admiration. On le nommait déjà, et lui-même, sans plus de mystère, oubliait qu'il se devait appeler Lassagne, et il se nommait tout haut Chateaubriand. Les semblables aiment à se rapprocher, dit le proverbe ; il se trouva bientôt lié avec toutes les célébrités du temps.

Par un attrait singulier qui semblait comme un présage de sa destinée, il aima toujours à se laisser aller au double charme de l'adversité et de la vertu. La personne qui tint le plus de place dans son existence, à son retour de l'émigration, fut Mme la comtesse de Beaumont, âme riche de souffrance, de courage et de malheur, vertu secondée par l'infortune, cœur qu'on eût dit avoir vécu parmi les anges. M. de Chateaubriand se rendait chaque soir chez elle, avec MM. Joubert, de Fontanes, de Bonald et Chênedollé, ces âmes que nous pouvons appeler incomparables, selon l'expression du poëte :

Animæ quales neque candidiores
Terra tulit.....

appartenant à des rangs divers et à diverses destinées, esprits toujours aimables, toujours brillants jusque dans leur plus simple négligé, lequel ne venait pas d'indigence, mais de choix; derniers reflets de l'esprit français, dernière société de l'ancien temps, bien différente de la nouvelle, qui n'a plus cette exquise urbanité d'autrefois, mais une sorte de cynisme mal déguisé sous un vernis de politesse.

XXX.

A cette époque, le *Génie du christianisme* s'achevait. Un très-haut et puissant personnage en désira voir quelques épreuves; l'auteur les lui communiqua, et le prince mit aux marges des notes assez communes. Les grands sont quelquefois les roturiers de l'intelligence.

Chercher à se réjouir et à jouir ici-bas, éternelle illusion des hommes! Dans cette vie qui s'inaugure par des larmes, tout aboutit aux pleurs et finit par le deuil. La mort se plaît à briser nos plus doux liens : M. de Chateaubriand vit bientôt s'effacer et disparaître cette société d'amis si chers. Nul n'a fait de plus touchants retours sur l'instabilité de nos bonheurs et de nos joies en ce monde. Nul ne sait revenir d'une manière plus pathétique sur les jours des félicités perdues. Quelle éloquence de regrets! quels accents de tristesse! quelle amertume des réalités actuelles devant les enchantements du passé! Nos peines s'aggravent toujours à la pensée d'un bonheur qui n'est plus, de même que la douceur des joies présentes s'accroît du souvenir des larmes d'autrefois.

Les souvenirs du cœur ne meurent pas; l'âme en respire toujours avec délices les parfums : ce sont toutes les harmonies de ce qui semble le bonheur dans le lointain des années, douce illusion dont le prisme nous dore à tous le couchant de la vie. Les tendresses de l'amitié au sein de la patrie, après

toutes les rigueurs de l'exil, les récits animés de ses voyages. les grandioses descriptions des déserts du nouveau monde, pendant les soirées d'été, dans le cœur-à-cœur et le tête-à-tête d'une société d'amis ; d'un autre côté les inventions ingénieuses, les inspirations touchantes d'un cœur de femme qui se cherche une place dans une amitié de son choix, tout cet idéal venait parfois charmer encore les jours de sa vieillesse, et l'aspect de sa fin prochaine arrachait au grand homme un cri involontaire sur le phénomène des vanités de la vie.

A quelque temps de là, apparut, à cette société, comme une douloureuse vision, une de ces âmes en peine *qui sont d'une espèce différente des autres âmes, et qui mêlent en passant leur malheur inconnu aux vulgaires souffrances de l'espèce humaine :* c'était Mme la comtesse de Caud, Lucile, sœur de Chateaubriand. Elle était venue avec Mme la comtesse de Marigni, sa sœur aînée, et Mme de Chateaubriand, sa belle-sœur, retrouver M. de Chateaubriand chez Mme de Beaumont. Le malheur a quelque chose de sacré ; il y a toujours de nobles sympathies pour les blessures du cœur: *Sunt lacrymæ rerum...* M. Joubert et Mme de Beaumont se prirent d'un attachement passionné et d'une pitié tendre pour Mme de Caud. Quelles sont touchantes, les amitiés unies par l'infortune ! Lucile et Mme de Beaumont... deux fleurs de même nature qui se penchent l'une vers l'autre avant de se faner et de mourir !

Toutes les fatalités semblaient s'être réunies pour frapper Lucile, la première confidente et la première amie de son frère. Une jeune inclination mal étouffée, les peines d'un veuvage subit, la mort de Mme de Farcy, sœur qu'elle aimait tendrement, tous les malheurs de sa famille et l'exil si long d'un frère qu'elle chérissait, avaient assombri ce caractère naturellement mélancolique. Incapable de supporter ses maux plus longtemps, ce spectre plaintif était venu s'asseoir un moment sur une pierre sous les ombrages de Savigny. Là, s'il eût été possible, elle eût oublié ses douleurs : elle était entourée de tant de bienveillance et de dévouement ! Mais ce cœur malade, désormais insensible aux douceurs de la société,

ne vivait plus que de silence et de solitude. Le malheur déifie ; ce front décoloré avait quelque chose d'auguste, il y avait là comme le sceau d'un mystère divin. La vision de douleur ne tarda pas à s'évanouir ; cette femme grevée de la vie, suivant l'expression de la tendresse fraternelle, semblait être venue chercher l'autre femme abattue qu'elle devait emporter.

XXXI.

Quelque ami de la solitude qu'il puisse être, l'homme ne résiste pas toujours aux entraînements d'une célébrité naissante. La vie de Chateaubriand, à cette époque, 1802-1803, se répand plus que jamais dans le monde ; on dirait qu'elle n'est plus qu'une course aux châteaux. On rétablissait alors ces manoirs dont quelques-uns étaient restés intacts. La sécurité renaissait à l'ombre d'un gouvernement réparateur. Nous ne suivrons pas Chateaubriand dans la société de tant de nobles châtelaines : Mmes de la Briche, de Vintimille et de Fezensac, sont des personnages qui ne nous intéressent plus guère. D'autres pourraient être ici nommés à des titres différents : la duchesse de Châtillon, amitié fort peu délicate ; la comtesse de Clermont-Tonnerre, à qui la Harpe dut sa conversion ; M. de Saint-Lambert et Mme d'Houdetot, dernier et bien digne échantillon d'un siècle fort peu digne. Mais nous accompagnerons d'un juste hommage la mémoire d'une femme dont le nom réveille encore de touchants souvenirs, Mme la marquise de Custine, qui avait la beauté des reines dans les traits, comme elle en avait le sang dans les veines, courage viril, mais frêle beauté bientôt moissonnée dans sa fleur. Le temps n'affaiblit pas l'impression de pareils contrastes. Quoi de plus capable d'appeler les larmes que la force d'âme dans un corps débile, que la beauté et la grâce souriante aux prises avec la mort, qu'un léger cercueil déposé un matin dans une terre qu'elle n'avait possédée qu'un moment, comme sa vie !

Nous aurons souvent occasion de signaler le désintéressement de M. de Chateaubriand. L'ardeur du gain n'eut jamais de prise sur cette âme noble et délicate. Une contrefaçon du *Génie du christianisme* l'appelle dans le midi de la France. Arrivé à Avignon, il découvre le contrefacteur, et il s'arrange avec lui presque pour rien... Le génie ne ravale pas ses œuvres au niveau de l'or... et ses éclairs le trahissent en toutes les occasions. Dans ce voyage et dans les impressions qu'il en éprouva, on pressent le pèlerin de Grèce et de Judée : mille souvenirs chevaleresques, politiques et religieux viennent s'y grouper en leur lieu par des rapprochements inattendus dont lui seul a le secret. Il visite, au retour, les plus importantes villes de France, par la Provence, le Languedoc, la Gascogne et la Guyenne, et il finit par la Vendée et la Bretagne, deux sœurs d'héroïque et pieuse mémoire. L'aspect du pays natal a toujours je ne sais quel attrait mystérieux : « Le cœur me palpita, dit-il, lorsque, après avoir traversé la » Loire à Nantes, j'entrai en Bretagne. Je passai le long des » murs de ce collége de Rennes qui vit les dernières années » de mon enfance. » Après avoir donné quelques heures à sa famille, M. de Chateaubriand repartit pour Paris, où, en arrivant, il assista aux funérailles d'un homme célèbre dans le monde littéraire. C'était un jour d'hiver et d'un froid rigoureux — 13 février 1803 ; — *la scène était lugubre ;* quelques paroles d'éloge tombaient avec des tourbillons de neige sur un cercueil, déposé un instant au bord de sa fosse pour laisser arriver à l'oreille du mort les derniers regrets de l'amitié. L'ami, c'était M. de Fontanes; le défunt, c'était la Harpe, qui expiait, dans l'humiliation de la tombe, l'orgueil de sa vie, chrétiennement terminée.

Les mortels ont beau s'agiter — fourmilière impuissante — le monde les emporte en sa course de géant. Il y a toutefois, dans l'histoire de l'humanité, de ces moments solennels où Dieu lui-même appelle par leur nom les élus de la Providence ; et ces grands chefs des nations n'apparaissent que de loin en loin dans le cours des siècles : on n'en compte

que quelques-uns depuis l'ancien Cyrus, restaurateur de la nation juive, jusqu'au Cyrus moderne, libérateur, lui, d'un peuple chrétien. Il y avait du mystère dans cet esprit dont la pensée s'élevait si haut en présence du désert et des merveilles de l'Orient ; il y avait du divin dans ce caractère dont la fierté dédaignait si noblement les idéologues contempteurs du christianisme. Napoléon et Chateaubriand !... Ces deux coryphées de la terre se rencontrèrent un jour au plus haut sommet de la race humaine, là où la puissance de leur vol les avait portés tous deux : l'un, déjà fort de tout l'ascendant du pouvoir, adresse à l'autre de ces mots qui présagent des miracles ; l'autre se tient dans le silence du respect, mais son œil soutient les éclairs d'un regard profond qui vient de découvrir un égal.

A quelque temps de là, il y avait grand bruit à Rome dans le monde diplomatique. Un étrange propos se répétait parmi tous les diplomates : « Il est perdu ! il est perdu ! » redisaient les caudataires et les attachés, sans positivement connaître celui dont la mésaventure leur faisait cette joie ; or, celui-là c'était un M. de Chateaubriand, attaché depuis peu à l'ambassade du cardinal Fesch. Faute inouïe, impardonnable ! sans penser à l'étiquette ni aux bienséances de sa position, il avait cru devoir faire visite aux notabilités de Rome ; et, courtisan du malheur comme il le fut toujours, il s'était oublié jusqu'à aller offrir l'hommage de son respect au roi abdicataire de Sardaigne. On écrivit de Rome à Paris *ces énormes sottises*. « Heureusement, dit-il, j'avais affaire à Bonaparte ; ce qui devait me noyer me sauva. »

Il partait pour aller passer un mois à Naples, sur la proposition bienveillante du cardinal-ambassadeur, lorsqu'il reçut la nouvelle que le premier consul l'avait nommé ministre dans le Valais. Il y a de ces natures à part qui ne peuvent se mêler à personne, et qui ne sont bien que sur un premier plan ; Chateaubriand était de cette race. Napoléon le comprit... Déjà il connaissait les hommes et savait le poste qui convenait à chacun. A défaut de place vacante, il en créait, et

les distribuait conformes au goût et au caractère de ses élus. M. de Chateaubriand fut placé dans les Alpes; il lui donna une république catholique avec un monde de torrents ; il y avait là encore de quoi plaire à des instincts sublimes : le Rhône à ses pieds, les armées françaises, autre fleuve plus imposant, et le hardi passage du Simplon; ajoutez mille gracieusetés du consul et la perspective certaine de la première grande ambassade disponible. Il y a telle puissance dont le propre est de n'être jamais vaincue : *Mersus profundo, pulchrior evenit.* Cette première victoire, à laquelle M. de Chateaubriand était loin de penser, confondit ses ennemis et les réduisit au silence. Il y a, d'ordinaire, sympathie entre les hommes à grande destinée ; la région de ces hautes intelligences est au-dessus des vulgaires agitations de l'intrigue.

A son retour de Naples, il se rendit à Paris, où Mme de Chateaubriand vint le rejoindre pour l'accompagner dans le Valais. Alors une crise était prochaine dans la vie politique du premier consul; on sent ici que l'histoire court vers un abîme.

XXXII.

Le génie est comme le feu , il tend vers sa région élevée. Pareil au géant des cieux, Bonaparte montait vers son zénith... il touchait à l'Empire. Un cadavre, hélas ! allait lui servir de marchepied !

C'était le 18 mars 1804. M. de Chateaubriand venait de prendre congé du premier consul, et il déclarait à ses amis qu'il lui avait remarqué une grande altération dans les traits et quelque chose de sinistre dans le regard.

Le jeune diplomate avait hâte de s'enfuir aux montagnes. Les habitants de la ville de Sion l'attendaient avec une impatience égale à la joie que leur avait causée la nouvelle de sa nomination, comme ministre de France près de leur république.

Trois jours après, une vieille gloire de la France disparaissait avec le dernier fils du grand Condé, dans un fossé de Vincennes, non loin du chêne où saint Louis venait s'asseoir pour rendre la justice à ses sujets... le duc d'Enghien venait d'être fusillé!

Une pensée généreuse avait préoccupé l'esprit de Bonaparte avant qu'il songeât à l'Empire; mais il y avait dans son conseil un homme dont la présence était une malédiction pour la France et pour lui, et qui ne craignait rien tant que le retour de la légitimité. Il est avéré et constant, au témoignage de M. de Chateaubriand dans ses *Mémoires*, que Talleyrand, l'histrion sacrilége du Champ de Mars, inspira et prépara le meurtre en inquiétant le premier consul avec insistance, qu'il le détermina et lui indiqua les moyens d'exécution; et on a pu dire avec raison que le ministre instigateur qui avait décidé son maître à la fatale arrestation avait applaudi à la consommation de la sentence. Quelle justice et quelle sagesse peut se dire à l'abri de perfides séductions? Quoi qu'il en soit, le prisonnier de Sainte-Hélène a pu apaiser la justice de Dieu et les mânes de sa victime; il a noyé le crime dans l'immensité de son repentir, et, tombé devant son siècle jusqu'au niveau de l'homicide, il s'est relevé à la hauteur du chrétien devant l'éternité...

A la nouvelle de la mort de Louis-Antoine-Henri de Bourbon, Chateaubriand donna sa démission, aux huées de ses ennemis et à la stupéfaction de ses amis. Cette démonstration blessa au cœur le premier consul, mais il ne céda pas à la colère. Ici la vie que nous écrivons subit un changement complet; avant d'en poursuivre le cours, tournons un instant les yeux sur les chances possibles attachées à cette destinée, si la mort du duc d'Enghien n'en eût changé la direction. Il abdiquait d'abord son sceptre dans l'empire des lettres, mais en compensation il trouvait richesse et puissance dans la carrière politique. Il y avait dommage pour lui, il y aurait eu gain pour la France; sa pauvreté, ses combats, son indépendance, tout ce qui a fait l'honneur de sa vie, il le perdait:

mais uni à l'Empereur, il rendait au pays des services incomparables; au moyen de quelques idées de liberté jetées ou maintenues dans la tête du grand homme, la gravitation changeait pour le monde politique, et la voie était fermée aux révolutions. Il y a une bonne et mauvaise part des événements-principes, qui seuls peuvent changer tout le système du monde.

Revenu à la vie privée, M. de Chateaubriand se retire dans un modeste hôtel, rue de Miroménil, dont le parc, longtemps négligé, sera désormais la solitude de ses pensées, mais non de son repos, car il y devient à lui-même son tourment. Une double force à laquelle il lui est impossible de se soustraire l'emporte en des régions nouvelles. Vainement voudrait-il maîtriser son imagination et ses sentiments; heureux quand il peut se rattacher à d'utiles fantômes pour peupler et charmer sa retraite. Il y a le syllogisme du génie; car le génie a sa logique à part; ce qu'il affirme, il le prouve à sa manière, et le sublime est à ses ordres. Un chef-d'œuvre en appelle un autre; il faut que le *Génie du christianisme* soit désormais prouvé par quelque tableau saisissant, où des personnages chrétiens puissent se mêler à des personnages mythologiques..... le poëme des *Martyrs* est conçu.

XXXIII.

Nous ne suivrons pas le poëte-créateur dans ses courses à Vichy, en Auvergne, au mont Blanc; ce ne sont là que les premières évolutions de l'aigle prêt à prendre son vol vers des royaumes aériens. Au grand peintre, les grands horizons. Nul spectacle au monde n'intéresse autant celui-ci que les paysages des montagnes. Déjà un instinct mystérieux le pousse vers l'Orient: la Grèce et la Palestine, voilà le but de ses aspirations. Il faut d'ailleurs, pour le succès de ses nouvelles études, qu'il aille visiter les doubles cimes des plus hauts

événements de l'histoire : le Parnasse et le Sinaï, le Pinde et le Carmel, le Taygète et le Calvaire. C'est là qu'il trouvera le souffle de l'inspiration. Quand l'esprit couve une grande pensée, il n'a plus de repos qu'il n'ait touché la région de ses rêves. « Quelque influence secrète me pousse, dit-il, aux ré» gions de l'aurore. » Nul que lui ne pourrait dire ces mouvements intimes du Dieu qui passe sur l'abîme et qui le féconde : c'est que, grâce à l'innocence des mœurs, au plein déploiement des facultés, il y a en lui exubérance de poésie, comme surabondance de vie. Il éprouve quelque chose de l'extase des saints : il a de ces *ascensions* de cœur dont parle le prophète, mais il ne fait qu'entrevoir au travers d'une atmosphère d'amour des mystères ineffables, prélude de ses chants.

On l'a dit : la tendresse du cœur s'allie souvent avec la fermeté du caractère. Nul n'a plus regretté ses amis que Chateaubriand. Quel désert comparable, en effet, à l'état d'une âme que le deuil a désolée? Il y a des larmes dans la voix de cet homme, quand, revenant à son instinct voyageur, il part, au mois de juillet 1806, pour les ruines d'Athènes et de Jérusalem.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait suivi pas à pas le dernier croisé de Solime dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, le plus magnifique panorama de l'histoire, présenté sous le titre le plus modeste. La critique n'a pas de domaine plus intéressant ; c'est là principalement qu'apparaissent toutes les ressources d'un esprit merveilleusement doué. On y voit tour à tour le peintre, le poëte, l'observateur, l'archéologue, l'historien avec ses plus dignes attributs, le Français toujours et le chrétien partout.

L'*Itinéraire*, outre son mérite comme œuvre de littérature, a de plus une importance digne d'être ici signalée en passant, comme faisant partie intégrante de la vie qui nous occupe. Il n'entre pas dans notre plan de dérouler en détail la majesté, la pompe et la nouveauté des tableaux, des descriptions, des aperçus ; la magie et la diversité des couleurs, depuis les ruines de Sparte et d'Athènes jusqu'aux portiques et

aux jardins embaumés de l'Alhambra, depuis le nom oublié de Léonidas jusqu'à la poussière du dernier Abencerrage. Il suffit au lecteur instruit de résumer ces souvenirs en suivant sur la carte le tour entier de la Méditerranée, et en visitant successivement par la pensée Sparte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, Alexandrie, le Caire, Carthage, Cordoue, Grenade et Madrid.

Tout marche, rien ne demeure ; c'est la loi. Depuis le passage du célèbre touriste, il s'est fait bien des changements dans les populations, comme dans les lieux qu'il a visités. Le genre humain travaille en nos temps plus que jamais : le monde est une évolution perpétuelle.

Une observation que nous avons déjà faite, et que nous aurons encore occasion de faire, c'est que Chateaubriand est partout l'homme des transitions. A Constantinople, en Syrie, en Égypte, il nous apparaît entre le vieil Orient qui s'efface et le nouvel Orient qui se forme. Quel mystère et quel problème! La Providence, dans sa bonté, nous épargnera-t-elle les conséquences naturelles de nos fautes? Laquelle des deux, de la civilisation ou de la barbarie, absorbera l'autre? Ne tranchons pas si vite la question. Tout ce qui se travaille et s'organise dans le Levant ne rassure pas l'homme sage qui observe et qui pense. Le branle donné au monde par la science, ce n'est pas là la véritable civilisation. Toutes nos découvertes au profit du commerce et de maintes fortunes cosmopolites, ne donnent aucune garantie de sécurité; et l'histoire de la civilisation à venir pourrait bien redevenir l'histoire de la barbarie ancienne, avec des proportions nouvelles, moins les Charles Martel, les Jean Sobieski..... France et Pologne. Avec nos façons de faire, encore quelque vingt ans, et l'Orient aura perdu tout son prestige. Écoutez les rumeurs des montagnes... il s'y répète des cris et des formules de commandement qui n'y présagent que des bouleversements et des désastres.

Avec le coup d'œil et le regard du génie, toute l'antiquité peut se lire dans toutes ses ruines en moins d'un an.

XXXIV.

Chateaubriand revint à Paris au commencement de juin 1807, après une excursion de onze mois, rapportant sous son toit ce qu'il appelle sa poignée de glanes. Mais il eut bientôt à subir de nouvelles épreuves par la suppression du *Mercure*, dont il était devenu propriétaire, et par l'ordre donné de son arrestation, à l'occasion d'une énergique provocation contre Napoléon et ses flatteurs. L'arrestation n'eut pas lieu, la guerre s'étant rallumée en Europe. Napoléon eut à s'occuper du monde, et l'imprudent écrivain fut oublié. Il ne se tint pas pour rassuré, non qu'il craignît pour sa personne, mais il s'alarmait pour Mme de Chateaubriand, noble femme dont le courage se montrait égal aux angoisses qui la torturaient, et qu'elle n'exprimait pas. Ce fut pour se renfermer dans l'obscurité — parti dicté par la prudence — qu'il acheta, aux environs de Paris, dans la Vallée-aux-Loups, une modeste villa qu'il décora selon ses goûts, avec un morceau de terre y attenant, lequel devait être son parc dans l'avenir..... illusion bientôt envolée comme tant d'autres.

C'est là qu'il commença ses *Mémoires*, et acheva la composition des *Martyrs*, son ouvrage le plus consciencieux, celui qui lui coûta le plus de veilles et de travaux. Fidèle au précepte de Boileau, il ne prenait conseil que d'amis éclairés. Il avait même tenu compte des sévères critiques qui tournaient en ridicule le grandiose et le gigantesque de ses premières œuvres, et, se renfermant dans la mesure de l'harmonie — car la raison consiste à garder en toute chose les justes proportions — il n'admettait plus que les formes d'un style correct et pur. Son nom ne tarda pas à éveiller de nouveau l'attention du public ; ce fut au printemps de 1809 que parurent les *Martyrs*.

Cet ouvrage est au *Génie du christianisme* ce que l'exemple

est au précepte; l'un vient à l'appui de l'autre et en est la démonstration péremptoire.

Rien de plus digne de l'attention des esprits sérieux, comme des sympathies de la jeunesse studieuse, que la majesté frappante de ce poétique monument. Il offre dans ses principaux personnages les types d'une époque mémorable et de toute une période de l'histoire. Eudore — il est de nobles fronts dont l'aspect n'éveille que de nobles idées — Eudore et Cymodocée... deux noms dont la signification même est éloquente : l'un destiné à représenter le christianisme avec l'excellence de ses dons, l'autre à figurer la beauté antique, cette déesse née de l'écume des flots, dont le nom de Cymodocée rappelle l'origine mythologique. Le triomphe de la religion chrétienne dans la cause soutenue par Chateaubriand, c'est-à-dire dans la question de savoir lequel, du polythéisme ou du christianisme, élève le plus l'intelligence et le caractère de l'homme, tel est le but du poëme ; il ne converge dans tous ses éléments que vers cette unité. Rien ne manque ici à la gloire du christianisme. Dans Eudore, qui descend de Philopœmen, le dernier des Grecs — le poëte doit donner à ses héros une illustre origine —l'Évangile fait la conquête du *sang des grands hommes dont Plutarque nous a transmis l'histoire.* Dans Cymodocée, fille de Démodocus, dernier descendant d'Homère, le culte chrétien *triomphe des grâces, des beaux-arts et des divinités de la Grèce.* Homère et Philopœmen, deux autres noms qui résument toute l'antiquité, c'est toute la Grèce avec les enchantements de sa poésie, avec ses prodiges de force et de courage... mais tout cela s'efface et s'évanouit à la lumière du christianisme, aux splendeurs d'une poésie incomparable, devant l'héroïsme d'un courage inouï, sous les coups du malheur et le fer des bourreaux · sublime contraste !

XXXV.

Nous verrons plus d'une fois, dans la vie littéraire et dans la vie active de M. de Chateaubriand, comme le sceau d'une puissance intermédiaire : nous insistons sur cette observation. Cette voix semble née pour chanter, comme cette force pour agir aux situations et aux époques de transition. Au moment où la scène s'ouvre, la société, n'étant plus païenne, n'est pas encore chrétienne ; c'est le moment de la persécution excitée par Dioclétien. Il n'est pas d'époque plus dramatique. Le christianisme grandit au milieu des païens. Les deux religions se rencontrent, elles se parlent, selon la différence de leurs croyances, de leurs mœurs et de leur caractère. L'histoire vient ainsi merveilleusement en aide à l'idée du poëme.

L'action se noue à l'état du christianisme, tel que le récit le fait connaître à cette époque, et elle se développe dans toute l'étendue du chef-d'œuvre épique, pour aboutir par la catastrophe au massacre général des chrétiens ; sujet dont nul autre, hormis le Dante, dans son épopée, n'égale la fécondité et la magnificence, car il ouvre au savant, comme à l'artiste, tous les trésors de l'antiquité sacrée et de l'antiquité profane.

Merveilleux panorama qui nous présente à la fois les beautés d'Homère et les sublimités de la Bible, les dernières clartés d'un monde vieillissant, et les splendeurs naissantes *d'un monde rajeuni par le christianisme !* Point de sujet plus heureux que celui où les deux cultes viennent se déployer à l'envi avec toute leur puissance et leur éclat, où le riant se montre à côté du sévère, le gracieux et le léger à côté du grave et du dramatique, où la vérité chrétienne le dispute même de simplicité, de grâce et de charme, dans ses tableaux et ses descriptions, aux souvenirs de la mythologie, à la mélodie du style homérique, à l'harmonie des noms, au prestige des lieux ! Où le langage humain déploya-t-il jamais plus de pompe et plus de majesté dans la description du ciel chrétien ?

Que l'antiquité se taise ; Homère et Virgile sont dépassés de l'infini, et ce chef-d'œuvre est d'autant plus saisissant qu'il tient étroitement à l'action. Heureux celui dont le sang est d'un haut prix devant Dieu! Ce sang un jour sera versé pour la justice. Eudore est désigné, dans la pensée de l'Eternel, comme la victime expiatrice des crimes de ce temps. L'Eglise s'en afflige, mais elle espère ; toute grande expiation est l'avant-courrière de grâces signalées! Ainsi l'idolâtrie pâlit bientôt devant le catholicisme, ce soleil indéfectible, cette source intarissable d'enchantements et de consolations. Les deux religions ne se touchent par aucun point. Que peuvent avoir de commun les dieux du mensonge avec le sublime de la sainteté, avec le pathétique du sacrifice chrétien, le banquet funèbre, le mariage d'Eudore et de Cymodocée au milieu de l'amphithéâtre? Entre Jupiter et Jésus-Christ, la question est vite tranchée par tout ce qui souffre et pleure!... D'un côté, le malheur est sans consolation : c'est la haine et l'imprécation; de l'autre, c'est l'amour et l'espérance. Démodocus, perdant Cymodocée, se livre à tous les délires du désespoir; Eudore meurt avec Cymodocée; avec elle pour lui s'envolent fortune, jeunesse, renommée, tout ce qui fait le charme de la vie; mais au milieu des tourments il n'a que des paroles de pardon et de sacrifice : c'est la mort d'un héros... c'est l'héroïsme d'un martyr.

Ainsi se constate, en face du christianisme, l'infériorité de la muse païenne. Celle-ci est bien la voix qui chante et convie au plaisir, mais ce n'est pas la voix qui console et qui pleure. Le christianisme n'est pas étranger aux saintes joies de l'âme, mais il est avant tout tendrement secourable à toutes les peines du cœur. Des deux muses, l'une a la légèreté de l'enfance ; l'autre, la gravité de l'âge mûr. Cette dernière, sous le voile du deuil, n'en a pas moins de beauté ni de puissance ; eh! qui ne connaît l'éloquence des larmes? Il est si rare d'ailleurs d'avoir à se réjouir ici-bas : nos yeux pleurent plus souvent que nos lèvres ne sourient!...

La critique n'a rien à désirer de plus; tout s'harmonise dans

ctte féconde et émouvante inspiration; le récit n'en est pas moins merveilleux que l'action. C'est la plus intéressante variété de détails, une sorte de féerie continuelle. Le poëte, par cette magie qui lui est propre, évoque tour à tour les temps, les lieux et les personnages. D'un côté, c'est la vieille Gaule et le berceau de nos ancêtres; de l'autre, c'est la Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte avec leurs diverses civilisations; c'est l'histoire de l'Empire dans ses perspectives les plus étendues, à ses points de vue les plus élevés. Le paganisme en est à ses derniers combats, il frappe en désespéré ses derniers coups sur l'Église toujours croissante. Dioclétien, Galérius, Hiéroclès, apparaissent tour à tour sous leurs traits véritables. Sur un point moins rapproché, un heureux anachronisme a placé le contraste d'illustres personnages, colonnes de l'Église, tels que Jérôme et Augustin, dont les noms viennent là pour réveiller de grands souvenirs.

Rien ne vaut que par l'harmonie : c'est ce qui fait que ce récit sera toujours un modèle du genre, plutôt que celui de l'*Odyssée*, de l'*Énéide* ou même du *Télémaque*, récit plus ou moins étranger à la catastrophe.

Mais ne perdons pas de vue l'objet principal du poëme. Ce qui y prouve le plus l'excellence du christianisme, c'est son influence sur la raison et sur le langage de l'homme, mise en opposition avec l'influence du polythéisme sous le même rapport. Ce dernier culte est sans dignité, il ramène l'intelligence et la raison à la frivolité de l'enfance. La muse antique n'est elle-même qu'une vierge folâtre et menteuse qui ne sait rien prendre au sérieux, et qui rit au milieu même des pompes austères de la mort. La poésie chrétienne est une vierge aux pensées sévères, aux méditations graves. Le poëte chrétien est un penseur sublime. La muse d'Homère, c'est la bonhomie du génie avec sa verbeuse prolixité; la muse de Chateaubriand, c'est la simplicité unie à la grandeur. La sagesse païenne a souvent dans son langage deux défauts opposés, elle est diffuse et sentencieuse. La religion angélise l'homme et divinise son langage. Le polythéisme avoue ne pas savoir

unir l'amour à la majesté dans ses tableaux : *Non benè conveniunt... majestas et amor.* (OVIDE, *Métamorphoses.*) Le christianisme, mieux inspiré, y sait unir à la fois la majesté et la grâce de l'amour. Nous n'en citerons qu'un : est-il un tableau plus touchant que celui de la prière du soir avec toutes ses harmonies dans la famille chrétienne, aux jours de la primitive Église (1) ?

Terminons en observant le double phénomène qui se produit dans l'immensité de ce chef-d'œuvre ; car il y a deux mondes dans ce panorama de l'infini : l'humain et le divin. Le littérateur chrétien se trouve ici comme sous l'action d'un double charme : l'éloquence humaine et l'éloquence divine. L'on entend ainsi deux voix dans ce style mêlé des deux éléments, l'une remplissant toute la terre, l'autre s'élevant douce et pure jusqu'au ciel ; c'est en même temps le rugissement du lion dans l'étendue du désert, et le soupir de la colombe dans le creux du rocher, tant il y a de mystère dans la constitution morale de cette existence à part ! De là cette tête magnifiquement expressive où rayonne on ne sait quel reflet de gloire humaine, en contraste plutôt qu'en désaccord peut-être avec la majesté pensive de la foi (2).

(1) Un poëte bien connu l'a si bien senti qu'il s'est plu à le reproduire dans tous ses détails. La haute littérature aujourd'hui s'honore d'être chrétienne, heureuse révolution due à Chateaubriand. Il y a plus : la poésie est toute chrétienne, même dans les poëtes qui ne le sont plus, témoin l'auteur du *Child-Harold* et l'auteur des *Contemplations*, tous deux dépravés par le scepticisme : l'un qui cherche dans les voyages le remède au dégoût de la société, ignorant que pour guérir ces sortes de maux il faut changer de vie et non de lieu (*); l'autre, non moins grand poëte, élève de Chateaubriand, à qui il a dérobé le secret de l'harmonie, mais dont il s'est fait l'antipode à tous les points de vue ; le premier, après son suicide moral, se voyant avec une folle intrépidité dévoré par le néant qu'il rêve ; le second, esprit fait de contrastes effrayants, mais cœur inondé de larmes... et qui ne reviendra au Dieu du chrétien catholique que lorsque ses yeux pourront les pleurer... Rien de plus triste que les choses du cœur... rien de plus mystérieux.

(*) Τρόπον οὐ τ' ὄπον δεῖ ἀπαλλάσσειν. — (DÉMOSTHÈNES.)

Non locum sed animam muta. — (SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.)

(2) En présence de M. de Chateaubriand, dont la figure de gentilhomme était si noblement accentuée et si gracieusement vénérable, dans ses dernières années, nous aimions à nous le représenter faisant dans son enfance d'espiègle agaceries aux vieilles femmes ; ou, plus tard, couvert de peaux de bêtes avec

XXXVI

Le vrai poëte est presque aussi vénérable que le prêtre. Chateaubriand recueillera longtemps les respects de la pos-

les sauvages; ou succombant sous le mousquet dans ses longues étapes avec les émigrés; ou bien, à Londres, réduit à sucer un linge mouillé pour tromper sa faim; ou bien aussi entrant triomphalement dans la même capitale comme ambassadeur du roi de France, et, comme tel, comblé de titres et d'honneurs.

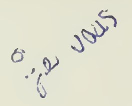
Il n'est qu'une situation que nous aimions peu à nous rappeler, c'est le jour où la populace (par respect pour Chateaubriand, l'histoire dit : *la brave jeunesse*) de 1830 le porta en triomphe à la Chambre des pairs. Chateaubriand était là jugé et préconisé pour ce qu'il n'était pas. Dans ces divers souvenirs, nous avions présente toute son existence, et nous ressentions comme une première sollicitation de raconter cette belle vie du grand homme, regrettant de n'en pas avoir le talent.

Plus tard, ce désir nous devint plus réalisable, par l'effet du contact que nous eûmes avec tous les honorables personnages qui avaient connu, aimé et justement apprécié le noble gentilhomme.

Au nombre des graves motifs qui nous excitaient à retracer cette vie remarquable et à rendre nos impressions personnelles sur les œuvres immortelles de Chateaubriand, nous ne voudrions pas présenter avec plus d'importance qu'elle n'en a la raison qui va suivre :

Nous étions possesseur de l'*encrier* du grand écrivain ; nous avions eu cette bonne fortune dans la circonstance qu'il est peut-être intéressant de raconter.

C'était au commencement de 1848 ; une dame de la Bretagne, très-enthousiaste de son illustre compatriote, nous voyant prendre le titre d'aumônier de M. de Chateaubriand dans des publications que nous faisions, relatives à la musique religieuse, nous écrivit pour nous prier de lui procurer quelque relique du grand homme. Elle le fit, avec ce cœur que montre tout bon Breton, et avec tant d'insistance qu'elle nous décida à satisfaire à son désir. Ce désir fut transmis par nous à l'homme de confiance qui, depuis vingt ans, donnait ses soins à M. de Chateaubriand, et il fut arrêté par lui qu'on enverrait à la dame bretonne l'*écritoire* du célèbre écrivain. Cette résolution nous attrista et nous inspira le regret qu'une étrangère à la maison et à la famille dût posséder une telle relique ; avouons-le, nous fûmes *jaloux*, mais au point de le laisser voir par un gros soupir. « Monsieur l'abbé, nous dit l'homme de confiance, je vous comprends. Si nous n'avions pas écrit à la dame qu'elle aurait l'écritoire, rien ne serait facile comme de la donner à vous-même ; mais il est une transaction possible : envoyez l'*écritoire* et gardez l'*encrier.* » (Cette écritoire était un de ces vases ronds en porcelaine, comme on en voit partout, ayant au milieu un petit godet mobile : c'est l'encrier.) On peut juger de notre joie à cette idée ; cependant, nous fûmes triste et saisi comme d'une sorte de honte en recevant cette intéressante relique. Si *noblesse oblige*, pensions-nous, un *pareil encrier oblige bien autrement*, et nous allions presque y renoncer par cette boutade ou de modestie ou d'orgueil. Néanmoins, nous reçûmes et nous conservons comme le plus précieux souvenir cet objet, encore tout barbouillé de l'encre dernière et desséchée où Chateaubriand trempa sa dernière plume.



térité. Il ferme la marche de ces chantres sublimes qui, depuis les deux Apollinaire, sont venus successivement révéler au monde les richesses et les beautés de la poésie du christianisme. Grand maître aussi de l'épopée chrétienne, il prend sa place entre Dante et Milton.

Malheur au talent comme à la vertu, à certaines époques! On ne peut se figurer les huées qui accueillirent le poëme des *Martyrs* à son apparition. Jamais il ne se vit chez nous pareil chef-d'œuvre ni pareil acharnement. Nous ne redirons pas les diatribes, les épigrammes et les sarcasmes dirigés contre l'ouvrage par tous les amours-propres blessés, par toutes les envies et toutes les vanités du temps. La violence de l'attaque fut telle que Chateaubriand fut un moment déconcerté ; il ne savait plus lui-même quoi penser de son travail, tant sa conviction d'auteur se trouvait ébranlée. L'amitié cependant le consolait en lui montrant des jours meilleurs; et M. de Fontanes, qui lui avait adressé des stances pleines de charme et de goût, le rassurait en lui prédisant la révocation plus ou moins prochaine de la sentence injuste de l'opinion.

Ce moment de sa vie fut dur et amer; un deuil douloureux vint bientôt se joindre à tant de tribulations. Cet homme semblait avoir accaparé pour sa famille, comme pour lui-même, les plus nobles adversités! On eût dit que sa mauvaise fortune poursuivait aussi les siens, également coupables de fidélité envers de royales infortunes. Quoi de plus touchant que la fidélité malheureuse? Donnons une larme, en passant, à la mémoire du jeune Armand de Chateaubriand, son cousin, chargé de la correspondance des princes, et naufragé sur les côtes de Normandie, arrêté, amené à Paris, traduit devant une commission militaire, et fusillé dans la plaine de Grenelle, le jour du vendredi saint (1). « Le crucifié », s'écrie le survivant, « m'apparaît au bout de tous mes

(1) Chacun sait que Napoléon regretta la promptitude de cette exécution, qu'il n'eût pas sanctionnée, s'il l'eût connue à temps.

malheurs ! » Il semble que Dieu aime à se rappeler partout au souvenir de cet homme.

L'année suivante offre un contraste remarquable entre les deux grandes célébrités du monde à cette époque : le vainqueur de Wagram se mariait, dans tout le faste de sa gloire, avec la fille des Césars ; l'auteur des *Martyrs* rédigeait dans son obscurité l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. L'ouvrage parut au commencement de 1811. Moins éclatante que les *Martyrs*, cette composition ne troubla pas le sommeil des capacités inférieures. Chateaubriand ne se méprenait pas d'ailleurs sur l'importance du livre, ni sur son ordre de mérite, bien qu'il fût le chef-d'œuvre du genre ; mais ce n'était que son *farrago*... il eut un succès complet.

XXXVII.

On sentait le prix de cet homme ; aussi ses amis cherchaient-ils à l'abriter contre les inimitiés du chef de l'État et les tracasseries de la police ; dans ce but, ils le pressaient d'entrer à l'Institut, sanctuaire inviolable des lettres et de la science. Un fauteuil était vacant ; Marie-Joseph Chénier venait de mourir. Chateaubriand paya d'abord de généreux refus ce zèle de la bienveillance ; il lui répugnait d'occuper une place, fût-elle en dehors du pouvoir. Il redoutait tout ce qui pouvait, même de loin, faire obstacle à l'indépendance de sa parole. Enfin, l'héritage de Chénier était un péril où il ne devait pas compromettre une existence qui n'était pas à lui. Aux raisons on opposa les raisons, on multiplia les instances ; de guerre lasse, il céda. Après les visites d'usage, l'élection eut lieu, et il passa au scrutin, à une forte majorité. Ce fut le commencement de nouvelles tribulations ; son discours lui offrit des difficultés infinies. Comment, d'un côté, satisfaire à l'honneur et aux devoirs de ses convictions, et, de l'autre, échapper aux susceptibilités en éveil ? C'était impossible. Il fallait pourtant choisir. Or, quand la vérité com-

mande à un homme de cœur de parler quand même...... il parle.... Après la communication préalable de son discours.... Chateaubriand ne fut pas admis à se faire entendre à l'Académie !...

Y a-t-il au monde une puissance comparable à la probité d'un talent hors ligne? Bonaparte était loin de s'y méprendre, et le nom de Chateaubriand l'inquiétait et l'intéressait tour à tour. Un instant, la colère fit place chez lui à l'admiration ; et en dépit de ses flatteurs, il voulut élever à côté de la sienne cette gloire à part, à laquelle il rendait justice ; témoin la surintendance de toutes les bibliothèques de France, qu'il songea à lui donner, appointée comme une ambassade de première classe, en compensation du prix décennal refusé par l'Institut au *Génie du christianisme.* Mais il s'agissait d'étouffer un remords et d'arrêter le bruit d'une renommée inquiétante. L'inflexible honnête homme reçut l'ordre secret de s'éloigner de Paris, et il se rendit à Dieppe, qui lui était assigné comme lieu d'exil. Les deux années qui suivent — de 1812 à 1814 — furent deux années de recherches sur la France, et de travaux relatifs à la rédaction des *Mémoires.*

XXXVIII.

Ici finit la seconde période de cette existence, déjà illustre par ses œuvres. La philosophie religieuse, la poésie, l'histoire entourent ce front sacré d'une triple couronne. Trois chefs-d'œuvre signalent ce second âge du Nestor chrétien.

Sa vie politique active va s'ouvrir dans un nouvel horizon ; elle commence à la Restauration. Ne lui augurons pas une meilleure fortune : elle ne sera pas moins orageuse que sa vie littéraire, laquelle ne fut pas moins troublée que sa vie de voyageur et de soldat. Tout grand rénovateur de l'humanité expie chèrement l'honneur de sa mission. Qu'il se console, la sienne fut dignement remplie. Il a su imprimer à l'esprit humain une direction sublime : il a révolutionné le

monde par le rajeunissement de la pensée et par la nouveauté du langage.

Où en sommes-nous cependant?... et qui pourrait le dire? Quel est l'avenir de l'art et du génie? Est-ce le progrès? est-ce la décadence? Laquelle des deux doit l'emporter sur l'autre, de l'espérance ou de la crainte? Une opinion plus décidée, mais plus chagrine délimite mieux la question : y a-t-il progrès possible au milieu de la décrépitude et de l'entêtement, de la caducité des langues et des vanités humaines? Les langues peuvent-elles descendre et tomber en sens inverse du mouvement ascensionnel des civilisations? A la critique de résoudre le problème; revenons à l'histoire.

Quoi de plus intéressant que la jeunesse au milieu du cortége de ses espérances? Elle part sur les flots de la vie pour les séduisantes conquêtes du bonheur. Tout s'émeut à cette scène touchante, ce sont les vœux, les désirs et les songes priant, riant et chantant aux rayons et au souffle du dieu du jour. Qu'elle est belle alors, sur sa trirème élégante, où l'accompagnent les larmes et les souhaits de la tendresse et de l'amour! Hélas! trop courtes joies! à peine a-t-elle passé les îles enchantées de ses parages, que l'illusion s'évanouit. Les flots et les vents en courroux ont dissipé tous les projets. Jeté sur un rivage éloigné, l'homme vieillit et il pleure ses espérances perdues; heureux encore si, rendu à la patrie, il trouve un cœur ami pour le consoler de la servitude des années, et pour recevoir son dernier soupir, quand il expirera percé des flèches du temps!... Chateaubriand, plus que personne, a éprouvé toutes ces vicissitudes.

Après avoir suivi jusqu'ici les diverses fortunes de cette vie agitée, nous entrerons dans la carrière de l'homme politique; mais il nous semble indispensable, pour compléter notre travail, de jeter auparavant un coup d'œil rétrospectif sur les faits contemporains d'un autre ordre qui n'ont pas moins changé aussi la face du monde. Ces faits sont dominés par deux hommes : Napoléon et Chateaubriand : deux pôles d'un nouvel univers.

XXXIX.

L'heure de la justice vient pour les rois comme pour les autres hommes. Alors la tête leur tourne, et l'esprit de vertige domine dans leurs conseils. Bientôt leurs calculs sont trompés : les choses vont au rebours de leurs prévisions et de leurs espérances, et ces fières idoles du passé disparaissent tout à coup sous des ruines. Qu'on se rappelle les rêves d'ambition des souverains de l'Europe, lors de la guerre de la Révolution ! Ils n'y voyaient qu'une révolte et une occasion d'agrandir leurs États au préjudice de la France ; on en sait le dénoûment. Les royautés ne voyaient que la France en marche pour les combattre; mais, derrière, un siècle nouveau marchait sur elles.

Bonaparte semblait appelé d'en haut pour détruire, comme Chateaubriand pour réparer. L'homme de guerre grandissait pour la ruine des dynasties. Maître et distributeur des couronnes et des sceptres, il s'était fait la part du lion ; comme un autre Charlemagne, il avait la haute main sur toute l'Europe, soit à titre d'empereur, soit à titre de médiateur. En passant, il avait jeté bas la Prusse, et cet homme qui ne possédait pas de marine, avait déclaré l'Angleterre en état de blocus. La Seine commandait au Tibre, et les États de l'Église faisaient partie de l'Empire. Amères railleries du sort! les rois prisonniers occupaient dans Paris un entre-sol ou un second étage, d'où ils donnaient audience à des cardinaux demi-prisonniers qui venaient compatir à ces hautes infortunes. L'Autriche avait échappé... mais à quel prix !...

Montrons, dans un exposé rapide, tous ces miracles et les qualités de l'esprit qui les enfanta. Nous ne pouvons mieux faire que de prendre pour guide Chateaubriand lui-même. On sait avec quelle puissance de pensée et quelle fermeté de style il a écrit l'histoire de cette période si pleine d'événements. Les grands hommes seuls ont qualité pour

raconter la vie et apprécier les actes de leurs égaux. Entrons donc avec lui dans la gloire des temps modernes, et suivons sur ses pas l'immense fortune de Bonaparte. La course du héros n'est pas longue ; il a passé si vite, que ses jours n'occupent qu'une courte période du temps renfermé dans cette étude.

XL.

Il résulte des recherches du célèbre écrivain, et des documents recueillis par lui sur la famille des Bonaparte, que les diverses généalogies publiées de cette maison sont pour le moins fort douteuses, et que tout ce qu'on peut dire avec vérité sur l'origine de Napoléon, c'est qu'il était d'une des plus anciennes et des plus hautes familles d'Ajaccio. Pourquoi cette maladresse de suppositions ? Ne fut-il pas personnellement toute sa noblesse, et en se faisant lui-même ce qu'il fut, ne s'est-il pas élevé au-dessus de tous les titres ?

Il naquit à Ajaccio le 5 février 1768, d'autres disent le 15 août 1769. Sa première éducation au milieu de la Corse, cette école primaire des révolutions, dont Rousseau pronostiqua, dans une de ses lubies, la célébrité future ; ses premières études au collége d'Autun et à l'École de Brienne, d'où il passa à l'École militaire de Paris en 1785; sa carrière littéraire de 1784 à 1793 (des essais littéraires en divers genres où se mêlent des pages d'imagination qui prouvent qu'il était poëte aussi, comme le furent César et Frédéric); sa promotion au grade de lieutenant en second d'artillerie au régiment de la Fère, à sa sortie de l'École militaire de Paris; ses rapports avec Pascal Paoli, célèbre général corse tout dévoué aux libertés de son pays ; quelques pamphlets politiques où se laissent déjà deviner ses dispositions à l'égard du peuple et de la révolution, telle se trace sous le pinceau du peintre l'avant-scène de la vie du grand homme.

Maintenant déroulons le tableau de l'habile artiste, l'un de ses chefs-d'œuvre.

C'est par le siége de Toulon que s'ouvre la carrière de Bonaparte. Il y commande comme chef d'artillerie, et dans cette fatale circonstance il donne la première preuve de ce coup d'œil juste qui décide le succès. Sa destinée commence à poindre. Déjà sa supériorité éblouit; elle lui fait des ennemis. Engagé dans les mouvements militaires de notre armée des Alpes et chargé d'instructions secrètes, afin de recueillir des renseignements sur l'intention du gouvernement génois, il encourt les soupçons de trois députés terroristes qui, au nom de la République française, une, indivisible et démocratique, déclarent le général Bonaparte, commandant de l'artillerie d'Italie, mis en état d'arrestation et traduit devant le Comité de salut public à Paris. Quand le danger presse, il faut l'affronter; sa hardiesse, sa confiance, sa logique et son éloquence de soldat, le tout assaisonné d'un certain mépris de la vie, lui valurent une sentence d'acquittement. Mais il a beau se roidir, il doit passer par les persécutions auxquelles sont condamnées les natures supérieures avant d'entrer en plein dans leurs destinées.

Cette période de deux ans — 1794-1797 — commence à partir de sa radiation de la liste des officiers généraux, lorsqu'il eut décliné l'honneur d'aller combattre en Vendée comme général de brigade d'infanterie, et elle finit à l'époque de son mariage avec la comtesse de Beauharnais. Elle comprend la mort de Robespierre, l'abolition du tribunal révolutionnaire, la mise en arrestation de Barrère, Billaud de Varennes, Collot-d'Herbois, et le jugement de Carrier, Fouquier-Tinville et Joseph Lebon. Le 1er prairial — 20 mai 1795 — la porte de la Convention est forcée, Féraud assassiné et sa tête déposée sur le bureau du président. Honneur à jamais à l'impassibilité stoïque de Boissy-d'Anglas! C'était le moment où notre renom croissait au dehors; nos triomphes sur les étrangers étouffent la clameur de l'opinion contre les conventionnels. Imposante même au milieu de ses excès, la France, horrible à l'intérieur, excite à l'extérieur l'admiration. Malgré la catastrophe des premiers coupables, elle est cependant impuis-

sante à se dégager des entraves qui continuent de la presser; mais son libérateur n'est pas loin.

Les passions montent encore dans leur effervescence : c'est l'époque des émeutes. La liberté de la presse, momentanément rendue, suscite les rassemblements des sections. On touche au renouvellement de la Convention. Les assemblées primaires sont convoquées: comités, clubs, sections, chaos effroyable. Les sections font venir de Rouen le général Danican pour le mettre à leur tête; à Danican la Convention oppose Barras, chef de la force armée et de l'intérieur. Mme de Beauharnais, recherchée par Bonaparte, ayant des rapports d'amitié avec Barras, celui-ci se l'adjoint pour commandant en second. Le monde, en attente, semble pris d'une secrète agitation ; les événements allaient faire éclore un grand homme; cet homme commence par mettre son cachet sur la France en foudroyant les sections. Quatre mois après, Bonaparte épouse la dame de Beauharnais — 19 ventôse an IV — 9 mars — qui lui apporte en dot le commandement de l'armée d'Italie auquel il fut promu par Barras, bien que Carnot eût revendiqué, depuis, l'honneur de cette nomination.

Ici le héros se montre; Bonaparte a grandi. Le voilà démaillotté du patronage des médiocrités qui lui étaient nécessaires. Il est devenu lui-même une nécessité, et il a pour lui la force du destin : qu'il marche où son étoile va le conduire.

XLI.

C'est le 20 mars 1796 que Bonaparte, âgé de vingt-huit ans, ouvre cette première guerre continentale avec une armée qu'il trouve sans souliers, sans pain, sans discipline. Le génie supplée à tout; rien de fabuleux comme cette campagne, c'est comme un tourbillon de succès. Toute l'Italie n'est bientôt plus qu'une fournaise où nos futurs grognards vivent dans le feu, comme des salamandres. Quels orages, quels vol-

cans pourraient servir ici de point de comparaison ? On n'a pas le temps de se reconnaître, l'éclair et le coup partent à la fois.

L'Autriche, vaincue, voit ses plus habiles généraux et ses plus braves soldats tués ou faits prisonniers. L'impétuosité du vainqueur ne s'arrête que sur des ruines. En moins d'un an, quatre armées autrichiennes sont détruites. Tout plie devant la terreur de nos armes, Venise a ouvert ses lagunes et ses palais, la haute Italie est soumise, le Tyrol entamé. Armistices, conventions et traités attestent ces conquêtes : armistice avec le roi de Sardaigne, les ducs de Parme et de Modène, avec le roi de Naples, avec le pape ; convention avec Gênes ; traité de Tolentino après l'invasion d'Ancône, préliminaires de Léoben après le passage du Tagliamento, la chute de Gradisca et la prise de Trente; enfin le traité de Campo-Formio, signé le 17 octobre 1797, qui arrête cette première guerre à trente lieues de Vienne.

Bonaparte paraît un instant au congrès de Rastadt; mais, fatigué des tracasseries du Directoire et de plusieurs de ses généraux jaloux de sa gloire, il se retire à Paris dans sa maison de la rue Chantereine, et deux fois il offre sa démission, que le gouvernement désire, mais n'ose accepter. On a peur de cet homme.

Un jour — le 10 décembre 1797 — une voix de prêtre fait, en présence du Directoire, l'éloge du conquérant de l'Italie. C'est dans la cour du palais du Luxembourg, près d'un autel surmonté de statues symboliques, que se passe cette bouffonne parade. La voix cafarde et adulatrice vantait dans le conquérant un rare détachement de la terre ; elle rassurait la patrie sur une ambition inoffensive que le gouvernement serait heureux de pouvoir arracher un jour au silence d'une retraite studieuse. Cette voix, en pronostiquant la liberté du pays, larmoyait sur la destinée du héros qui ne serait peut-être jamais libre. Le grotesque rencontre juste parfois en tournant à la prophétie. L'évêque d'Autun, affublé d'un chapeau à la Henri IV et d'un sabre au côté, officiait à cet autel, qui en rappelait un autre. Bonaparte, vêtu de son uniforme de guerre,

en monta les degrés. Le prélat recevait le vainqueur d'Arcole et de Lodi. Ajoutez, pour compléter la scène, les cinq directeurs habillés à l'antique, tout bouffis de dignité sous un dais formé des drapeaux conquis, et l'ombre de la Victoire descendant de ces drapeaux sur la France qui faisait halte un moment. Bonaparte en riait au fond; la peur qu'on avait de lui inaugurait son entrée dans la gloire.

Le gouvernement cependant s'inquiète de ces hommages, et il songe à se débarrasser de sa présence. Les hommes de cette taille ne se prennent pas en face. On lui compose une armée pour l'Orient, tout en le nommant général d'une armée dite *de l'Angleterre*. L'heure venue, le Directoire s'empresse d'embarquer le vainqueur pour l'expédition d'Égypte; c'était prêter à sa renommée, déjà si importune, un prestige sacré d'antiquité : l'envie se prend souvent dans ses propres filets.

Napoléon met à la voile dans un appareil imposant, le 19 mai 1798. Sa face brille d'un rayon inaccoutumé. « Je ne » peux voir sans émotion la terre d'Italie, dit-il en aperce- » vant, de la mer sicilienne, le sommet des Apennins; voilà » l'Orient, j'y vais! » O enchantement de la gloire! Il aborde à Malte. La vieille chevalerie est en émoi; on dirait une couvée sous la main de l'oiseleur : il la déniche dans le trou de son rocher. Puis il descend parmi les ruines de la cité d'Alexandre; et, comme pour apaiser les mânes du conquérant civilisateur, il lui donne comme hécatombe expiatoire l'égorgement des mameluks et de toute une population musulmane.

Il marche aux Pyramides : « Soldats, dit-il, du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent! » Le Caire lui ouvre ses portes ; sa flotte saute en l'air à Aboukir, et sa vengeance médite l'anéantissement du commerce anglais dans l'Inde. En attendant il remplit une mission providentielle : assis dans l'intérieur de la grande pyramide de Chéops, et causant avec les muphtis et les imans sur le sarcophage d'un Pharaon, il dépose un germe de civilisation dans la crypte séculaire; sa gloire semble un instant illuminer ce vestibule de la mort. Malgré le désastre d'Aboukir

son armée n'en demeure pas moins invincible ; elle traverse soixante lieues de sables arides et marche sur Gaza, qui ouvre ses portes ; prise de Caïfa ; horreurs de Jaffa. Laissons au lecteur le soin d'apprécier les événements, nous n'avons que le temps de courir sur la surface des faits. Le siége de Saint-Jean-d'Acre est levé après dix-sept assauts inutiles. Bonaparte revient au Caire, où il apprend par des journaux la révolution du 30 prairial et le triste état des affaires d'Italie.

Le 8 octobre 1799, nous le voyons entrer dans la rade de Fréjus, où il devait encore plus tard se montrer à la France par un dernier et terrible retour. Le 16, il est à Paris. La haine de ses nombreux ennemis éclate. Le conseil des Cinq-Cents se lève, et toute la liberté vocifère contre lui. Jamais tant d'inconséquence ne se mêla à tant d'acharnement ; on parle de fusiller le déserteur, l'infracteur des lois sanitaires, le porteur de la peste.... et on le couronne ! Joie et deuil dans Paris ; le 18 brumaire s'accomplit, le gouvernement consulaire naît, la liberté meurt. C'est l'époque des grandes fondations politiques : Washington est au déclin de sa mission, Bonaparte commence la sienne.

XLII.

En regard de l'immensité de ces faits, de l'éclat de tant de succès en France et en Orient, faisons apparaître un instant la misère et l'obscurité de Chateaubriand, encore a Londres à cette époque. Écoutons d'un côté le bruit des pas du conquérant, de l'autre les promenades silencieuses du proscrit. Rapprochons par la pensée ces deux hommes : l'un couronné par la gloire, l'autre injurié par la fortune, tous deux partis du sein de l'armée : l'un pour monter au pinacle du pouvoir, l'autre pour descendre au plus bas de la misère... De ces deux hommes pourtant, le plus oublié n'aurait pas donné

une de ses heures d'exil pour toutes les palmes du vainqueur.

Mais suivons sur la trace de l'historien la course du héros vers d'autres prodiges. Un pouvoir conquis par l'épée ne se conserve que par l'épée, de même que la terreur d'un nom ne se soutient que par la terreur. Napoléon se surpasse en miracles dans la seconde guerre d'Italie. Lancé par la main du Tout-Puissant, il ne peut s'arrêter. Il n'y a pas neuf mois qu'il était au bord du Nil, et il a renversé en France la révolution populaire et il a écrasé en Europe les monarchies absolues. Du Consulat il monte à l'Empire : le 18 mai 1804 il est proclamé empereur à Saint-Cloud, séjour fatal à tant de têtes couronnées.

L'histoire sort des proportions ordinaires; toute l'Europe se déchaîne contre un seul homme, tandis que l'Inde s'ébranle, pour nous enlever notre conquête du Nil. Le nom de Napoléon tient en émoi toutes les nations: *terruit gentes*! Il faut que toute la terre s'occupe de cet homme. Les royaumes et les empires se sont ligués contre lui; c'est là sa force et sa joie, il n'est à l'aise qu'au milieu des foudres et des tempêtes.

Il passe, comme l'éclair, des côtes de l'Océan aux rives du Rhin. Les victoires, les prises de villes se multiplient dans sa course. Il va célébrer par un coup mémorable, avec l'élite de ses généraux, l'anniversaire de son couronnement; et le 2 décembre, à la pointe du jour, parcourant le front de ses régiments, il s'écrie : « Soldats, il faut finir cette cam- » pagne par un coup de tonnerre! » L'enthousiasme ne fut jamais plus grand; c'était le beau jour de sa gloire. Le vainqueur d'Austerlitz accorde fièrement la paix à ses ennemis ; le traité de Presbourg est signé le 26 décembre 1805.

C'est ici le plus rapide tourbillon des événements et des faits de cette vie de guerres et de perpétuels triomphes : fabrique de rois, sceptres passant de tous côtés dans la famille du vainqueur, confédération du Rhin, ruine du saint-empire romain; coalitions sans cesse renouvelées, sans cesse abattues; l'Angleterre mise au ban du monde; blocus con-

tinental, Dantzick, Iéna, Eylau, Tilsitt, guerre d'Espagne, Pie VI à Valence, Pie VII à Fontainebleau, bataille de Wagram, mariage de Napoléon avec Marie-Louise, quel mélange inouï de gloire et de fautes!

C'est l'an fatal de 1812 : toute l'Europe est soumise, excepté un empire resté seul debout en face de l'empire français. Deux hommes accaparent seuls au monde la liberté : Napoléon et Alexandre. Une rivalité de puissance jointe à des motifs secrets anime le premier contre le second. La Providence toutefois semble le sauvegarder, et ce n'est pas faute d'avertissements qu'il s'obstine à la guerre de Russie. Il finit par céder à son mauvais génie, et il commit dans ces derniers temps une nouvelle faute politique irréparable, ce fut l'abandon de la Pologne. Il était à la veille du revers. Mais avant de tomber, il fut donné à son orgueil de monter à l'apogée de la gloire. C'est à Dresde qu'il donne à toute l'Europe la représentation de sa puissance. Sa confédération du Rhin laisse voir alors au monde ce qu'elle est et ce qu'elle vaut ; tous les souverains, grands et petits, rampant à ses pieds, se disputent les plus humbles fonctions du vasselage. Dans ces bassesses de la royauté, l'honneur s'était retiré au cœur d'une seule femme : l'impératrice d'Autriche avait protesté par son absence.

XLIII.

Après avoir attendu quelques jours à Dresde les progrès des colonnes de ses armées, Bonaparte quitte cette ville le 12 mai 1812, descend la Vistule et s'arrête à Dantzick, Kœnisberg et Gumbinnen ; il passe en revue sur son passage ses invincibles troupes, enflamme le courage de ses vieux soldats et de ses jeunes recrues, rappelant aux uns de magiques souvenirs, adressant aux autres de ces mots qui électrisent et qui font les héros. La terre ne vit jamais plus puis-

sant chef d'armée. Qu'il se hâte de frapper son dernier coup : son nom va clore la liste des conquérants (1).

Le 22 juin, à son quartier général de Wilkowiski, il proclame la guerre..., mais son étoile a pâli. Le jour suivant il franchit le Niémen; dès lors, rien que de sinistre ! l'injustice se déclare... voix de la guerre dans les bois et les steppes! Voix sans réponse. Napoléon semble n'être plus à lui-même, une force inconnue l'emporte.

Après le passage du fleuve, il échappe à la vue de ses soldats dans les bruyères d'une forêt, comme pour aller prendre conseil de quelque esprit mystérieux. A son retour, silence dans toute l'armée : on croyait entendre gronder le canon lointain; on écoutait.... ce n'était qu'un orage. A Wilna il éprouve comme l'étourdissement de l'ivresse, et la passion des combats lui donne une sorte de vertige; il répond par l'insulte aux pacifiques propositions du czar, et se jette tête baissée dans la guerre à outrance.

Les bulletins cependant narguaient la Russie et encensaient Napoléon. A Witepsk, il revient un instant à de meilleures résolutions ; mais un faux honneur le retient; il se sent près de Moscou. « Moscou, la ville sainte ! » s'écriait-il souvent, et son œil étincelait, et l'impatience le ressaisissait ; l'ordre du départ est donné.

La déception commence ; Napoléon tressaille de joie sur les hauteurs de Smolensk, à la vue des cent vingt mille hommes de l'armée russe; Belliard se couvre de gloire; une de nos batteries est écrasée par le feu de la citadelle ; Murat fait des prodiges. Seul avec une poignée de

(1) Suivons ici les dates attentivement. Le 10 juin 1812, sur un ordre donné par Napoléon, du fond de la Russie, Pie VII, dépouillé de ses États (lui qui était venu le couronner en France peu de temps auparavant), fut tout-à-coup placé dans une chaise de poste, et prévenu qu'on allait le conduire vers Paris. Quoiqu'il fût tombé malade en route sérieusement, la rapidité du voyage fut telle que le Saint-Père arrivait le 20 juin au palais de Fontainebleau. Là, il resta mourant pendant plusieurs semaines sur un lit de douleur, où le respect et l'affection des catholiques de France vinrent le visiter et le consoler.

En donnant ces ordres, Napoléon écrivait : *Le pape croit-il que ses excommunications feront tomber les armes des mains de mes soldats ?*

braves il ordonne l'assaut, et vainqueur il s'élance à travers le feu et la mitraille, aux applaudissements de toute l'armée, qui des hauteurs contemple ce grand fait d'armes. Le rideau replié, on aperçoit l'armée ennemie sur la route de Moscou; elle se retire, au grand désappointement de Napoléon : son rêve lui échappait encore.

Cependant la terreur le précède ; la Russie s'enfuit vers le pôle ; les seigneurs, désertant leurs châteaux de bois, se sauvent avec leurs familles, leurs serfs et leurs troupeaux. A Smolensk, il songe un moment à s'arrêter, mais il est entraîné. Son ambition est grande comme la terre. « La France, c'est moi ! » disait un puissant monarque. Bonaparte, plus puissant encore, semblait dire : « L'univers, c'est » moi ! » L'ambition, chez les conquérants de première race, c'est l'égoïsme qui se fait dieu.

Ici un attrait nouveau semble s'ajouter à la conquête. Sur cette terre, vierge encore des affronts d'un vainqueur, Bonaparte ne rencontre d'autre gloire que celle de Charles XII ; mais le souvenir du vaincu de Pultawa est loin d'arrêter le guerrier invincible. Impatient de combattre, il arrive à la Moscowa. Debout sur les hauteurs de Borodino, il voit l'armée russe formidablement retranchée dans un appareil des plus redoutables. Dans le camp moscovite, la religion, sous ses insignes sacrés, implore au nom d'un grand peuple la protection du Dieu des armées. Dans le camp français, l'impiété, sous le brillant costume des combats, répond à la prière par la raillerie et le sarcasme (1). Cette nuit Bonaparte ne reposa pas : ce fut une nuit d'angoisses. Tantôt il croyait que l'ennemi se retirait, tantôt il redoutait la lassitude et le dénûment de ses troupes. D'autres pensées traversent son esprit ; à l'approche du combat, il ne parle plus de la

(1) Les vieux guerriers que nous avons eu occasion d'interroger sur la situation morale de l'armée française, lors de la guerre et des désastres de la Russie, sont unanimes pour avouer et attester ces bravades impies ; unanimes aussi, nous le disons avec bonheur, pour les déplorer comme un des plus grands travers de l'époque, qui ne pouvait être propre qu'à provoquer la vengeance divine.

guerre qu'avec pitié et dédain. Un instinct d'humanité se réveillait dans ce lion des batailles. A cinq heures du matin, on vient lui demander l'ordre d'attaque : « Allons, s'écrie-» t-il en sortant, allons ouvrir les portes de Moscow !» Puis, montrant l'orient qui commence à rougir, il dit d'un accent prophétique : « Voilà le soleil d'Austerlitz ! »

C'était le 7 septembre. La bataille s'engage à six heures et demie du matin, et elle ne finit qu'à deux heures après midi, avec une perte de dix mille hommes du côté des Français, et de cinquante mille du côté des Russes. Napoléon demeura immobile durant toute l'action ; l'adversité arrivait, *sa première atteinte le glaça.* Une sorte de vertige le saisit; il passe de la torpeur à l'enthousiasme par la prise de Moscow, et de l'enthousiasme à l'abattement par l'incendie de cette sinistre capitale; puis, revenant soudain vers les idées de conquête, il ajourne au début de la campagne prochaine d'autres attaques sur Saint-Pétersbourg et sur Kiow. En attendant, il ordonne de retourner sur Smolensk par les vieux sentiers de nos malheurs. Au troisième jour de retraite, une explosion fait trembler le sol : c'est Mortier qui, avec cent quatre-vingt-trois milliers de poudre, fait éclater le Kremlin dans les airs ; mais la justice rétributive est là avec le talion qu'elle tient en réserve.

XLIV.

Cependant le froid et les neiges, ces terribles ministres, s'approchent. Le 29 septembre, on se retrouve dans les champs de la Moscowa. Quel tableau !.... la destruction y étale toutes ses pompes ; on dirait la mêlée des morts. Le sol est jonché de débris de toute espèce. La gloire, spectre hideux comme le remords, garde ce reliquaire.

Le 6 novembre, une estafette, la première qu'on eût vue de longtemps, apporte à Napoléon la nouvelle de la conspiration de Mallet... Les droits du grand Empereur s'anéantis-

saient en Russie. Le même jour, le thermomètre touche à dix-huit degrés au-dessous de zéro. Spectacle navrant! une foule d'infortunés ne se traînent que mal vêtus et pieds nus..... ils tombent..... la neige est leur linceul. L'armée ne sait plus où diriger ses pas incertains et chancelants, des feux de bataillons allumés par les divers corps, sont les derniers signaux de ralliement; ces pompes funèbres ont pour candélabres les sapins changés en cristaux immobiles; nos files s'éclaircissent jour à jour dans ces steppes incommensurables : ce ne sont que des landes après des landes, des forêts après des forêts.

Cette route de retraite n'offre que l'image d'un funèbre et gigantesque convoi; les souvenirs de gloire cherchent en vain à lutter contre les horreurs présentes de l'adversité ; *sur ce chemin monté et redescendu, Napoléon pouvait trouver aussi l'image des deux parts de sa vie.*

Le 19 novembre, on avait enfin gagné Smolensk, mais dans quel appareil ! Spectres vivants aux yeux sombres, au visage hâve et décharné, uniformes en lambeaux, shakos défoncés, casques rompus, tout cela sanglant ou neigeux, percé de balles ou haché de coups de sabre; luttes de faméliques et de désespérés, se poussant, se débattant, se ruant pour pénétrer dans les magasins, voilà quel spectacle offrait cette armée, naguère si imposante et si disciplinée. Plusieurs de ces mâles guerriers sont frappés soudain de folie ou d'imbécillité; quelques uns, dont les cheveux se hérissent, tombent morts en blasphémant ou en riant d'un rire hébété. C'était à faire frémir, et à faire pleurer des cœurs de bronze.

Après un séjour forcé de quatre jours, on se remet en marche.... Belle conduite de Napoléon à Krasnoï : Davoust et Ney ne paraissant pas, il *retourne* à leur rencontre avec treize mille hommes ; un bâton à la main, il arrête cent mille Russes, qui demeurent comme fascinés sous son regard. Le grand homme retrouvait un moment son génie. Mais le génie de l'homme est impuissant contre le ciel; on dirait qu'une

force invisible pousse de péril en péril toute cette armée jusqu'au théâtre le plus lamentable de sa destruction.

On approche de la Bérésina; hélas ! l'armée de Moldavie vient de détruire le pont de Borisow. Le gué de Vesélovo est indiqué à Bonaparte ; il y envoie d'Eblé avec les pontonniers et les sapeurs. On les vit, bravant un froid pétrifiant, entrer dans l'eau jusqu'à la poitrine. Deux ponts sont construits sous le feu de l'ennemi, le passage en est obstrué par une multitude innombrable et un matériel immense. Des milliers d'hommes sont écrasés, ou tombent précipités dans les glaces que charrie la Bérésina. Des femmes plongées au milieu des glaçons avec leurs enfants dans les bras, les élèvent à mesure qu'elles enfoncent;..... déjà submergées leurs bras roidis les tiennent encore au-dessus d'elles. Cependant des flots de malheureux roulent sans cesse sur les ponts ; ils se renversent se débattent, avec des vociférations, des gémissements, des imprécations effroyables, dans un ouragan furieux de coups de canons, de boulets et d'obus : quel carnage ! Pour trouver dans l'histoire une pareille catastrophe, il faut remonter jusqu'aux désastres de l'armée de Cambyse.

Le 5 décembre, l'Empereur quitte l'armée pour aller déjouer par sa présence la conspiration de Mallet, et enfanter de nouvelles ressources militaires (1).

Le froid cependant redouble; l'hiver est dans toute sa rigueur. Du côté de l'ennemi, la crainte a fait place à la pitié. Notre armée délaissée par son chef tombe dans le découragement et bientôt dans le désespoir ; sa marche n'offre plus que l'image d'ombres errantes dans des régions de glace ; les Russes ne tirent plus sur ces chétifs débris. Le Niémen reçut les restes de la Bérésina ; on ne vit repasser à Kowno qu'un millier de fantassins réguliers et trente mille invalides couverts de plaies et dans un état pitoyable. Arrivés

(1) Le 19 janvier 1811, Napoléon accourait aussi en toute hâte auprès du Saint-Père, son prisonnier à Fontainebleau, en témoignant le plus impatient désir d'une réconciliation.

enfin sous le toit hospitalier de l'homme, les malheureux expirent près du foyer où ils venaient ranimer leurs membres glacés : leur vie se fond avec la neige dont ils sont enveloppés. L'Empire a perdu son prestige ; Murat, découragé, abandonne les drapeaux ; Schwartzenberg quitte l'armée ; elle passe sous le commandement du prince Eugène. Le général Yorck suit le même exemple, et il se retire en emmenant les Prussiens. La défection européenne commence.

A Paris, même désenchantement, même consternation générale à la nouvelle de l'arrivée de Napoléon. L'Empire est presque à bout de force ; un sénatus-consulte du 12 janvier 1813 met cependant deux cent cinquante mille hommes à la disposition de l'Empereur par une levée en masse d'hommes de dix-huit à trente ans. La France est encore capable de grands prodiges aux jours des grands périls. A cette époque pourtant s'annonce une autre espérance ; est-ce un présage de paix après tant de malheurs ?

Ici le peintre apparaît lui-même dans un coin du tableau ; il semble écouter une voix sortie du fond de l'exil : c'est la voix du frère de Louis XVI.... elle proclame des principes de liberté destinés à devenir la charte de l'aînée des nations chrétiennes.

XLV.

Cependant la police, devenue moins ombrageuse durant cette dernière période, s'était relâchée de ses rigueurs envers l'exilé de Dieppe, et le futur historien, rendu à la liberté, était revenu à Paris se renfermer dans son ermitage de la Vallée-aux-Loups, avec ses manuscrits et ses fleurs (1).

(1) D'un autre côté, on vint offrir à Pie VII, comme condition d'un accommodement, de lui restituer Rome et une partie des États pontificaux. Le noble captif répondit qu'une restitution ne se rachetait pas, et qu'il ne consentirait à négocier que quand il serait libre. *Au surplus*, ajouta-t-il, *on peut assurer l'Empereur que nous ne sommes point son ennemi : la religion ne nous le permettrait pas.* Telles étaient les armes avec lesquelles un prêtre infirme et

Là il prêtait l'oreille aux craquements sourds de l'édifice napoléonien près de s'écrouler. Le génie est parfois superstitieux comme le vulgaire. Le grand homme avait comme entrevu, dans la comète de 1811, la messagère de nos malheurs ; Virgile s'avouerait vaincu : *Elle était belle et triste.... et comme une reine elle traînait sur ses pas son long voile. Qui l'étrangère égarée dans notre univers cherchait-elle? A qui adressait-elle ses pas dans le désert du ciel?*

Le jour du malheur approchait pour Napoléon ; abandonné par ses alliés, il venait d'être vaincu à la journée de Leipzig, cette grande bataille des nations. A la veille de solennelles restitutions, cette haute intelligence, pressée et menacée sur tous les points de l'empire, déployait plus que jamais tout ce qu'elle avait de clairvoyance, d'activité et d'énergie. Cette vie, gâtée par son milieu, est admirable à ses deux extrémités ; elle commence et finit par des prodiges : sa première campagne d'Italie, et sa dernière campagne de France ; d'un côté le grand guerrier, de l'autre le grand homme. Il ne

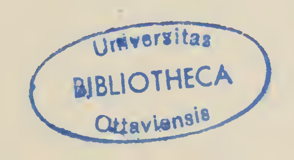
captif devait triompher du plus grand capitaine qu'aient jamais vu les champs de bataille. Cinq jours après, par ordre de l'Empereur, Pie VII reprenait le chemin de Rome, quittant sans orgueil et sans colère le palais de Fontainebleau, qui lui avait servi de prison pendant près de *deux années*, et qui, quelques mois plus tard, allait recevoir l'abdication de César.

Le voyage s'effectuant avec lenteur, le Pontife n'était pas encore parvenu à sa capitale que Napoléon avait perdu la sienne ; et quand Pie VII rentra triomphalement dans sa chère Rome, qu'il ne croyait jamais revoir, il avait eu la gloire de recueillir sur sa route la famille fugitive de son adversaire vaincu, et d'inaugurer son retour dans ses États en accordant à d'illustres proscrits (madame Lœtitia, mère de Napoléon, le cardinal Fesch, son oncle, et Lucien Bonaparte, son frère) l'hospitalité du malheur.

Dans notre dernière paroisse de *Villeblevin*, au diocèse de Sens (Yonne), au sortir de laquelle nous fûmes placé auprès de la personne de M. de Chateaubriand (poste d'honneur qui nous permettait mieux que tout autre de nous occuper de l'objet d'art religieux que nous avions mission de développer), nous eûmes la bonne fortune de connaître, durant plusieurs années, un des serviteurs qui occupèrent un poste auprès de Pie VII, pendant sa captivité à Fontainebleau. Il s'était retiré à Villeblevin avec une pension que lui faisait le Pape pour ses bons et loyaux services. Cet homme nous apprit nombre de particularités des plus intéressantes concernant la captivité de Pie VII dans cette prison, et sur les *procédés* dont il fut l'objet. Ce pieux et fidèle serviteur était lui-même très-digne d'intérêt et d'estime par les circonstances où son dévouement avait été mis à l'épreuve, et par les missions délicates qu'il avait eues à remplir.

fallait rien moins que toute l'Europe pour renverser le géant. La France fut envahie, la capitale menacée; mais l'intrépide capitaine resta debout et fit face à l'orage. On le voit partout à la fois : Saint-Dizier, Brienne, Montmirail, Champ-Aubert, sont presque en même temps témoins de ses derniers et victorieux abois. Sa fierté indignée ne veut aucun armistice ; près de succomber, il menace, et les rois alliés songent un instant à la retraite. Maîtres de Paris, ils tremblaient encore. Cependant, Napoléon n'était pas détrôné, et ses forces triplées par le désespoir pouvaient encore retarder sa chute.

Les monarques, obsédés dans Paris par les intrigues des divers partis, hésitent dans leurs résolutions Les opinions se divisent et se combattent. Ils délibèrent sans rien décider. Le sort du monde est entre leurs mains. Autour d'eux tout s'agite dans le pêle-mêle des passions, des intérêts, des ambitions qui se disputent l'avenir ; mais tout cède bientôt à la puissance du génie. Chateaubriand paraît dans la mêlée; soldat de la liberté, il lance dans l'arène sa célèbre brochure de *Bonaparte et les Bourbons.* Le feu jeté sur la poudre a cet effet prompt et terrible. Jamais secousse plus décisive ni plus vive ne fut donnée aux esprits. On se ressouvint des fils de saint Louis, dont les noms semblaient déjà effacés de la mémoire. La royauté antique, fécondée par des principes nouveaux de liberté, vieil arbre s'appuyant sur le passé, par ses profondes racines, mais portant dans ses jeunes rameaux toute la séve de l'avenir, voilà ce qu'il s'agissait de rendre, avec les Bourbons, à la France, désormais délivrée d'une longue dictature. L'ouvrage eut un succès passionné. Bonaparte lui-même lut et jugea avec impartialité la foudroyante brochure, pardonnant à son noble antagoniste, mais flétrissant de son mépris les âmes serviles qui le trahissaient. Sous ce soufle inspiré du génie, la légitimité se releva victorieuse, et Louis XVIII déclara loyalement à l'écrivain que sa brochure *l'avait mieux servi qu'une armée de cent mille hommes.*


Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Les contraires ne se mêlent pas ; Chateaubriand ne prit aucune part aux conciliabules qui se tenaient dans l'hôtel de M. de Talleyrand, où logeait l'empereur de Russie. L'ancien ministre de Napoléon s'était fait le factotum des royautés constituantes. Il avait formé un gouvernement provisoire composé du général Beurnonville, du sénateur Jaucourt, du duc de Dalberg, de l'abbé de Montesquiou et de Dupont de Nemours. Président, dictateur, il tenait dans sa main tous ces ressorts, qu'il faisait jouer à sa guise. Les salons de l'hôtel de Saint-Florentin devinrent le centre des négociations. Chateaubriand en fut exclu : on eût voulu étouffer cette lumière sous le boisseau. C'était là que se manipulaient les destinées du monde, et c'est dès lors que la Restauration fut entachée de son péché originel. Eut-elle bien, en effet, à s'applaudir de ses premières œuvres dans la personne de l'évêque d'Autun? Fut-elle bien honorée, en passant par de telles mains, et pouvait-elle compter sur une longue vie avec le germe de flétrissure et de mort qu'elle contractait ainsi en naissant?

XLVI.

Le 4 avril 1814, Napoléon est déclaré déchu de ses droits avec tous ses héritiers, et Louis XVIII rappelé au trône de ses pères. Le 12, le comte d'Artois entre à Paris comme lieutenant général du royaume, en attendant l'arrivée de son frère. Trois ou quatre cents hommes à cheval étaient venus au-devant du prince ; de ce nombre était Chateaubriand. On le présenta au frère du roi, qui avait lu sa brochure, et qui, s'il ignorait le dévouement du gentilhomme breton blessé devant Thionville, savait à présent tout ce qu'il devait à la plume de l'écrivain.

Louis XVIII arriva à Compiègne. Chateaubriand s'était hâté de l'y devancer ; il craignait l'effet de l'apparition d'un vieillard caduc sur le peuple, dont l'esprit moqueur ne manquerait pas de saisir certains rapprochements. C'est

pourquoi il publia une relation de l'arrivée à Compiègne, dans laquelle, s'inspirant de la tendresse de son génie, il relève par la majesté du malheur, en l'entourant comme d'un prestige d'antiquité, l'invalide royal qui vient, appuyé sur le bras d'une jeune femme, en même temps qu'il montre la royauté de Charlemagne et de saint Louis exerçant dans la personne de ce vétéran de l'exil, la toute-puissance de sa magie sur les populations. Le sarcasme était vaincu, la malignité réduite au silence.

Compiègne vit en ces jours les deux plus hautes couronnes de la terre : Alexandre et Louis XVIII ; le czar de Russie venait visiter le roi de France : c'était Pierre le Grand saluant avec respect l'antique monarchie de Clovis et le royaume de Louis le Grand. La déclaration du 2 mai résulta de cette entrevue : c'était la liberté sur ses plus larges bases. Cette déclaration, au surplus, était moins l'œuvre de Louis XVIII et de ses conseillers qu'elle n'était l'effet du temps, dont une révolution gigantesque avait hâté les progrès. La forme, en toute transaction, est un point non moins important que le fond. Il y a, dans certains mots mal pesés, des questions irritantes qui compromettent le bien qu'on veut faire. La Charte eût été plus universellement et mieux accueillie, si elle n'avait eu l'inconvénient d'être *octroyée* : cette expression blessa les susceptibilités d'une grande partie de la nation. La Charte n'en était pas moins un bienfait d'une immense portée ; mais, au fond, elle n'eut les sympathies, ni des royalistes ni des libéraux : la révolution n'était pas à son terme. Une autre façon de faire non moins blessante pour la vanité nationale, fut la date adoptée par Louis XVIII de la dix-neuvième année de son règne. Il réduisait ainsi à néant, outre la république, un pouvoir prodigieux qui avait bouleversé et effrayé le monde pendant quinze ans : *grande mortalis œvi spatium*. C'était donner à l'histoire un démenti absurde ; c'était provoquer les plus amers sarcasmes.

Chateaubriand avait été le précurseur de la légitimité ; il en était aussi le héraut. Un *Mémoire au Roi* parut à l'occa-

sion de la première loi sur la censure. Machine usée de la Terreur, génie trouvé insuffisant au calcul des proportions de la guerre napoléonienne, l'auteur — c'était Carnot — y donnait au roi Louis XVIII des leçons et des conseils inopportuns et inconvenants. L'auteur des *Martyrs* répondit au *Mémoire* par des *Réflexions politiques* qui contiennent en substance la *Monarchie selon la Charte*. Elles amortirent le coup du factum républicain. Ce troisième service rendu à la royauté légitime par la plume de l'illustre écrivain fut loin d'être apprécié... Cet homme n'eut presque toujours que d'amers déboires en retour de ses bienfaits. Une femme le protégea, non qu'il eût marqué le moindre désir, ni dit un seul mot pour obtenir la moindre faveur; il y songeait si peu qu'il était sur le point de se retirer en Suisse, quand Louis XVIII le nomma son ambassadeur en Suède, sur les instantes sollicitations de Mme de Duras. La fortune venait trop tard, si tant est qu'il l'eût jamais désirée; ce n'étaient plus des honneurs qu'il fallait à ce cœur désabusé de la terre, mais bien l'intimité d'une âme dévouée et capable de réconforter cette vie fatiguée à l'approche des premières heures du soir.

XLVII.

Cependant Napoléon, confiné dans l'île d'Elbe par les puissances alliées, affectait de se rendre l'exil supportable par d'utiles projets et par une feinte résignation. En France, le gouvernement dormait dans une profonde sécurité; c'était une torpeur inexplicable, en présence des agitations, des rumeurs et de tous les symptômes d'un prochain orage. L'audace du prisonnier égalait seule tant d'incurie. Impatient de sa captivité, il s'évade au sortir d'un bal; tout favorise sa fuite, la nuit et les flots se sont fait ses complices. Le géant, qui peut faire encore trembler les nations, vogue au souffle des vents sur un frêle navire; bientôt la mer le dépose

doucement entre Cannes et Antibes, sur son rivage embaumé d'un parfum de violettes, auprès d'un plan d'oliviers.

On fuit à son aspect. Lui-même est étonné de la liberté de sa marche ; une force inconnue paraît écarter devant lui les obstacles. « Ses ennemis fascinés le cherchent et ne le voient » pas ; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara » se cache dans les rayons du soleil, pour se dérober aux » regards des chasseurs éblouis. » Il s'élance, et quelques soldats entraînés sur son passage cèdent à l'attraction de ses aigles. Nulle force ne tient contre les terreurs de la gloire ; les portes des villes tombent, et les populations demeurent stupéfiées par la peur ou l'admiration. Seul avec tout son prestige, le génie est plus fort que mille armées. « Lorsque Napoléon passa le Niémen à la tête de quatre cent » mille fantassins et de cent mille chevaux, pour faire sauter » le palais des czars à Moscou, il fut moins étonnant que » lorsque, rompant son ban, jetant ses fers au visage des » rois, il vint seul de Cannes à Paris coucher paisiblement » aux Tuileries. »

Au premier bruit de sa marche, la consternation avait été générale dans la population parisienne, dont l'immense majorité était alors sincèrement royaliste. Bientôt ce ne sont plus que des cris de guerre : *fremit arma juventus* (Virg.) : beau dévouement de la jeunesse des Écoles s'offrant au roi et à la patrie, et demandant à marcher,... sublimes paroles par lesquelles Louis XVIII électrise un moment l'assemblée des députés;... conférences tenues chez le président de la chambre, M. Lainé. Chateaubriand y fut appelé : c'était l'heure du péril. Au milieu des propositions diverses, la plupart timides ou incertaines, le noble Breton, avec toute la fierté de sa race, trace en des mots de feu la seule ligne à suivre. Faire face à l'ennemi, c'est le conseil de la raison, c'est le devoir de la nécessité. Nul n'apprécie mieux la situation, nul n'en indique plus dignement le mal et le remède. Digne antagoniste de celui qui faisait trembler les rois, il en a la portée de vue et la précision mathématique. Avec ce

coup d'œil sûr, tel que Napoléon l'avait lui-même en pesant dans ses mains les chances des batailles, il expose, dans un plan où tout est prévu, toutes les positions et toutes les mesures à prendre ; et aux deux bouts d'un sublime dilemme, avec la double autorité de la raison et du génie, il signale un enthousiasme universel : la victoire dans la seule résistance du roi défendant son trône et la royauté ; la victoire encore, dans le sang du vieillard sacrifiant sa vie, et gagnant ainsi la seule bataille qu'il aurait livrée... la gagnant au profit de la liberté du genre humain.

L'exécution d'un pareil plan eût jeté Napoléon dans un étrange embarras ; car ce qui ajoutait à son nom un prestige nouveau — telle est la force magique des événements — eût tourné à sa confusion. Il y avait là une page immortelle à écrire dans l'histoire de nos rois ; tous les bénéfices de la gloire passaient, avec toutes les sympathies, du côté du royal vieillard, ou vainqueur, ou vaincu. La légitimité, en se sauvant elle-même, sauvait aussi la France d'une seconde invasion. Mais les timides conseils prévalurent ; presque toujours ils sont les pires : Louis XVIII reprit le chemin de l'exil, et Bonaparte rentra triomphant dans Paris.

Il serait difficile de se figurer l'effet produit sur M. de Chateaubriand par cette fuite précipitée; cet esprit juste et profond en avait vu et calculé d'un regard toutes les désastreuses conséquences. Emporté dans le tourbillon de cette fuite, il traversa de nouveau la ville de Tournai, où il était venu avec son frère en 1792. Il revit ces champs de la Flandre, témoins de son premier exil, et il se rendit à Bruxelles. Là il ne retrouva plus ses anciens compagnons d'infortune, mais il rencontra le duc de Richelieu dans un hôtel garni, fumant au fond d'une chambre noire, et maugréant contre les princes fugitifs. Louis XVIII était à Gand, où l'avaient conduit MM. de Blacas et de Duras. C'est de là qu'il envoya à Chateaubriand l'ordre de se rendre près de lui. Une petite cour s'était formée d'un certain nombre d'émigrés, mélange de dévouement, de vil intérêt et de basse politique. Le roi créa un conseil.

La monarchie ne se retrouvait plus, pour ainsi dire, qu'à l'état de germe, et comme réduite à son infiniment petit. Les orages politiques produisent, comme la foudre, de singuliers effets : une maison (1) du royaume des Pays-Bas, située dans la ville natale de Charles-Quint, naguère chef-lieu d'une préfecture de Bonaparte, tel était le royaume du petit-fils de Louis XIV. Mais une intelligence supérieure était là qui en faisait l'âme et toute la puissance : Chateaubriand venait d'être nommé ministre de l'intérieur.

Il parut alors dans le *Moniteur* de Gand, récemment fondé, un article qui eut un grand retentissement, grâce à la plume de l'écrivain, comme aux principes qu'il proclamait ; il était signé Chateaubriand. C'était une sorte d'apologétique de la légitimité, où toutes les vérités-principes consacrées par la Charte étaient mises en lumière avec toutes leurs conséquences dans l'intérêt de la liberté. Le ministre *in partibus* regrettait que l'œuvre de régénération eût été si fatalement interrompue ; il rappelait et exposait les sages mesures naguère adoptées pour atteindre ce but, ainsi que toutes les préoccupations libérales de la Restauration. — C'est là qu'il faut se reporter, si l'on veut se faire une juste idée de la valeur politique comme de la franche loyauté de cet homme, dont les services furent presque toujours ou méconnus ou mal récompensés.

XLVIII.

Le moment cependant approchait où une lutte nouvelle allait s'engager entre l'Europe et Napoléon. Il y a ici un

(1) Dans un voyage récemment fait en Belgique, nous avons visité cette maison avec la curiosité qu'on peut se figurer : triste palais rappelant une triste histoire !

Voulant savoir quel souvenir avaient laissé à Gand le passage et le séjour momentané de la Cour de France, un homme du peuple nous répondit : « Oh ! » Monsieur, cette année-là, les *légumes* avaient doublé de prix. » Avec un pareil renseignement, écrivez donc l'histoire !

abîme d'iniquité ; mais quiconque voudra suivre les basses intrigues de Fouché et de Talleyrand trahissant tous deux avec une égale perfidie les intérêts de leur maître respectif, n'aura qu'à se reporter aux *Mémoires*, où les fils de cette trame cachée sont démêlés et mis au jour. Quel jeu d'escamotage !... et quelle déconvenue ! Fouché, redevenu ministre de la police au 20 mars, dépêchait d'un côté un agent à Talleyrand, ambassadeur du roi et représentant de la France au congrès de Vienne, pour engager ce diplomate à négocier auprès de l'empereur Alexandre l'avénement du duc d'Orléans au trône ; d'un autre côté, par ses affidés il agissait à Bâle auprès de M. de Metternich, dans l'intérêt de Napoléon II ; en même temps, il se ménageait furtivement un refuge dans la bonté de M. le comte d'Artois, et des appuis dans son entourage. Mais devant la fermeté de la diplomatie anglaise, l'ambassadeur de Louis XVIII échoue à Vienne dans ses tentatives pour pousser au trône le fils d'Égalité.

N'importe, l'idée n'en sera qu'ajournée, et c'est elle qu'on verra éclore au bout de la comédie de quinze ans. M. de Talleyrand fit donc volte-face, et prévoyant que le coup retentirait, il prit les devants ; il rendit compte à Louis XVIII, dans une dépêche, de l'*étrange* séance du congrès. Balancé par la main qui dispose des événements, il retombait sur ses pieds.

Napoléon cependant marche de force dans la voie qu'il s'est ouverte ; mais son attente est trompée. Le réveil des idées libérales déchaînées depuis sa chute, et encouragées par la Charte, le déconcerte. A la place de la docile obéissance de la veille, il ne voit plus que l'esprit de discussion se dressant devant ses volontés et ses projets. Tout son appui contre l'Europe en armes ne consiste plus que dans les idées de liberté et l'exaltation du sentiment national ; mais elles lui répugnent, et il en a peur. La nécessité l'oblige à toute heure de faire violence à ses instincts et à son caractère. Un changement complet s'était opéré dans l'esprit de la na-

tion (1). Le conquérant d'autrefois ne pouvait plus tenir dans Paris, où il lui fallait se contraindre. Il lui tardait donc de se retrouver à la tête de son armée pour rompre toutes ces entraves. Enfin, après les préparatifs d'une nouvelle campagne, il sort de Paris le 12 juin, pour aller, à la tête de soixante et dix mille hommes, tenter encore une fois le sort des batailles.

Chateaubriand ne quittait pas le roi. Il observait à Gand, dans les loisirs de son ministère, la marche des événements. La guerre avait été décidée en congrès par les souverains de l'Europe, malgré les négociations pacifiques de Napoléon, qui avaient dû échouer devant l'acte d'abdication du 11 avril 1814. Une crise était imminente ; les armées se rassemblaient aux champs de Waterloo, et Louis XVIII, complètement oublié dans la vieille ville de Charles-Quint, attendait, dans la plus tragique situation, qu'il fût rejeté sur le trône ou dans l'exil par le choc de tant de milliers de soldats tout prêts à s'entr'égorger.

Chateaubriand a peint dans ses *Mémoires* sa promenade de poëte sur la grande route de Gand à Bruxelles ; il raconte toutes les circonstances, toutes les impressions et toutes les pensées au milieu desquelles il entendait éclater successivement les détonations de la bataille de Waterloo ; les espérances, les craintes, toutes les perplexités de la monarchie et de la nouvelle émigration, jusqu'à l'heure où l'on apprit cette nouvelle positive : l'armée impériale est en pleine déroute, et les étrangers victorieux marchent sur la France.

La position de Louis XVIII prend un autre aspect. Parti de Gand sur un avis du comte Pozzo di Borgo, il arrive à Cambrai, où il rend ses bonnes grâces à M. de Talleyrand, sur les démarches conciliatrices de M. de Chateaubriand, qui, malgré son antipathie pour l'ancien évêque d'Autun,

(1) Dans son étonnement il disait : « Comme les Bourbons m'ont arrangé » la France en quelques mois ! Il me faudra des années pour la refaire. »
(*Mémoires.*)

croyait son concours momentanément indispensable à la monarchie. La légitimité revient à petites journées de Cambrai à Saint-Denis. Le doigt de Dieu a éteint le tonnerre des batailles.

Napoléon, de retour à Paris, cache sa défaite au palais de l'Élysée. Après s'être séparé de son armée et dépouillé de son prestige, il lui va falloir subir l'ascendant impérieux des deux Chambres, où trônent en souveraines les idées de constitution et de liberté. Pour lui donc, plus de sympathie là où il en attendait. La foule seule dans l'avenue de Marigny crie : Vive l'empereur ! cri touchant échappé des entrailles populaires : « Que me doivent ceux-ci? répondait le vaincu ; je les ai trouvés pauvres, je les ai laissés pauvres ! » Expression touchante d'un regret parti du cœur. L'adversité attendrissait le lion.

Comme la fierté de caractère veut la liberté de sacrifice, Bonaparte abdique pour n'être pas contraint d'abdiquer, ne déposant toutefois la couronne que pour la placer sur la tête de son fils, qu'il déclare empereur des Français sous le nom de Napoléon II; mais il oublie qu'on ne peut pas donner ce qu'on ne possède plus, et que l'adversité n'a que des vœux et non des ordres à formuler. Il n'y avait plus de ressources pour relever cette puissance tombée. Soit affaissement moral après vingt ans de combats et de gloire, soit expiration de sa mission providentielle, il repoussa d'énergiques mesures que lui conseillaient quelques amis restés fidèles, requit deux frégates pour passer aux États-Unis, quitta l'Élysée... et se retira au château de la Malmaison, qui devait voir le couchant de sa gloire, comme il avait vu l'aurore de sa puissance (1).

Il lui fallut une grande force de caractère pour repousser les suggestions du malheur. On voit dans ses paroles une

(1) C'est à la Malmaison qu'il écrivait, le 27 juin, cette sublime lettre : « En » abdiquant, je n'ai point renoncé au plus noble droit de citoyen, au droit de » défendre mon pays Dans ces graves circonstances, j'offre mes services comme » général, me regardant encore comme le premier soldat de la patrie. »

résignation sublime, parce qu'elle est chrétienne : « Ne m'é-
» tant pas donné la vie, je ne me l'ôterai pas. » Son dernier refuge ne tarda pas à lui manquer; il fut forcé de quitter la Malmaison accompagné des généraux Bertrand, Rovigo et Becker. Il ne s'en allait pas, il était chassé avec une brutalité mêlée d'insolence, avec un cynisme d'ingratitude qui révolte dans ceux-là qui lui refusaient leurs services, après avoir accepté ses chaînes d'or et ses bienfaits.

Il céda, et partit pour Rochefort. Deux frégates l'attendaient dans la rade. Vainement il déclare au prince-régent qu'il vient s'asseoir au foyer du peuple britannique, et qu'il se met sous la protection des lois de l'Angleterre; on lui délivre pour toute réponse l'acte qui le confine à Sainte-Hélène : « C'est pis que la cage de Tamerlan! » dit Napoléon. Emporté sur les vagues, il date et signe ainsi sa protestation contre la violation de l'hospitalité : « A bord du *Bellérophon*, à la mer, Napoléon. » Dans la gloire de Napoléon, les grandeurs de l'exil viennent se confondre avec les grandeurs de la puissance. Il y avait du surhumain et du mystérieux dans cette nature. Homme solitaire, il se suffisait. Le malheur ne changeait donc rien au fond de ce caractère : il ne faisait que le rendre au désert de sa vie. Mais une main invisible était sur lui, et il semblait décrété d'en haut que le dominateur déchu n'eût pour dernier domaine que les solitudes de l'Océan. Échappé à cette humiliation lors de sa première chute, il ne l'évita pas à sa seconde; aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré jusqu'à sa mort, captif, et exposé aux regards de toute la terre.

XLIX.

Ici s'ouvre une autre ère sociale. Il ne reste pour monument du monde qui vient de disparaître que l'ombre du grand homme, non pas sous le dôme des Invalides, mais dans « ses fastueux horizons des zones torrides »; et ce fan-

tôme s'élève seul entre deux abîmes... le passé et l'avenir. Je me trompe.... un autre grand homme, fils comme lui de la mer, éclos du rocher comme lui, s'élève aussi pour dominer par une heureuse influence les générations à venir. Celui-ci, c'est le chantre des *Martyrs*, l'auteur incomparable du *Génie du christianisme.*

Reprenons le cours de cette vie tant agitée, mais toujours pure.

On voit à cette époque un grand tumulte d'événements, un travail précipité d'élémens hétérogènes : approche des armées étrangères, fermentation dans Paris, discussions orageuses des Chambres, intrigues de Fouché, président de la commission du gouvernement, prôneur de la légitimité dès l'abdication de l'Empereur; le régicide devient ministre de la monarchie des Bourbons, par l'appui de Wellington et la complicité de Talleyrand.... alliance de la Restauration et de Fouché!!!

Les mouvements se décident, se règlent, se succèdent. Le 6 juillet, les troupes prennent possession des barrières; le 7, la commission du gouvernement déclare sa mission finie, et elle se sépare; le 8, le roi entre dans Paris. Le vicomte de Chateaubriand, près d'être élu député dans le Loiret, est appelé à la pairie qui allait bien mieux à ses mœurs et à ses habitudes. Une place active au ministère Fouché révoltait sa dignité d'homme, de Français et de royaliste. Il est nommé, dès son entrée à la Chambre des pairs, l'un des quatre secrétaires pour la session de 1816. Cette Chambre alors n'était pas ce qu'elle fut depuis, grâce aux adjonctions successives qui la rajeunirent. Elle ne se composait que d'esprits usés et invalides, restes desséchés de la vieille monarchie, de la Révolution et de l'Empire.

La parole de l'éminent orateur pouvait-elle être entendue par ce public de sourds, gens respectables d'ailleurs pour la plupart, mais qui, ce semble, étaient plutôt les cariatides de l'édifice de la Restauration que les intelligences actives destinées à la servir? Cette parole toujours féconde n'était toute-

fois pas perdue pour le pays ; tombée comme dans le vide, dans l'enceinte du Luxembourg, elle retrouvait au dehors les échos qui lui manquaient à la tribune. Cependant elle fut toute-puissante, un jour, sur ces cœurs froids et engourdis : c'est que Dieu met parfois sur les lèvres du génie, comme sur celles du prophète, ces paroles qui ressuscitent les morts. L'illustre pair fit à la Chambre une proposition relative aux puissances barbaresques. Il intéressa la philosophie moderne à l'œuvre de délivrance tentée jadis par saint Louis, et ensevelie avec le pieux monarque sous les ruines de Carthage. La proposition fut accueillie, et la décision de la pairie fut la première intervention politique d'une grande puissance en faveur des Grecs. Tôt ou tard les idées grandes, comme les inventions fécondes, se traduisent par des faits, dans l'ordre politique comme dans l'ordre physique. La noble croisade qui passionna l'Europe en 1824, et qui coûta la vie à lord Byron, avait été prêchée dès 1816 par Chateaubriand.

L.

Suppléer la tribune par la presse, telle sera désormais sa préoccupation. Modèle de grandeur et d'indépendance, il n'aimait que ce qui lui semblait propre à relever la dignité des individus et des gouvernements. C'est pour atteindre ce but qu'il écrivit la *Monarchie selon la Charte*. Ce livre, si justement célèbre, renferme à la fois le dogme et la morale politique sur lesquels doit reposer le gouvernement représentatif en France. Dans ce système, où le roi ne peut mal faire, où l'influence appartient au patriotisme et au talent *appuyés sur une législature éclairée*, la royauté toujours invariable à côté d'institutions perfectibles, immuable au milieu de tous les changements, apparaît encore ainsi avec un caractère divin. Cette monarchie constitutionnelle, cette royauté à l'anglaise appliquée à la France avec les mo-

difications nécessaires, l'éminent publiciste l'expose par une théorie capable de séduire les esprits les plus positifs. Tout s'y correspond avec une harmonie naturelle ; c'est une hiérarchie, une unité politique et sociale où la vérité monte et descend d'un degré à l'autre, où le jeu régulier des institutions produit le bien-être universel. La politique de ce système, ou plutôt ce système de politique repose sur deux articles de foi sociale, les deux colonnes de l'édifice : d'un côté, le principe de droit divin pour les princes ; de l'autre, le principe de la souveraineté des peuples pour les nations. Respecter le mystère et la sainteté de leur origine, est le devoir de tous. Pas de libre examen, pas de scepticisme sur ces deux points fondamentaux.

Cet écrit eut une vogue universelle, mais surtout en Angleterre, où l'admiration alla jusqu'à l'engouement. Le penseur s'y montre partout à la hauteur de l'écrivain ; rien de parfait surtout comme l'exposition des principes constitutionnels, et la description de l'ordre légal, tel qu'il est conçu par la sagacité du publiciste, digne interprète de la Charte. Chateaubriand était un de ces esprits rares, ayant la science pratique à l'égal de la science théorique, l'action à l'égal de la pensée. Créateur, pour ainsi dire, du gouvernement représentatif en France, il lui donna le mouvement et la vie ; il y imprima son cachet, et cette vive empreinte a servi longtemps à le défendre et à en maintenir l'influence.

Chateaubriand faisait partie de l'opposition quand il publia la *Monarchie selon la Charte*. Fidèle à son principe d'alliance entre la royauté et la liberté, toujours prêt à secourir celle des deux forces qu'il voyait en péril, il combattait alors le ministère Richelieu, dont les concessions lui semblaient faire une trop large part aux intérêts nés de la révolution. Le roi, cédant à une politique timorée, venait de dissoudre la Chambre, qu'il avait lui-même déclarée *introuvable*. Sous ce coup imprévu, l'auteur n'eut que le temps d'ajouter à son ouvrage le *post-scriptum* qui provoqua le mécon-

tentement du roi, les poursuites de M. Decazes, la saisie du livre, et la destitution du publiciste comme ministre d'Etat.

Ce dernier procédé nuisait au monarque de deux manières. Agir ainsi, n'était-ce pas odieusement manquer de reconnaissance? n'était-ce pas donner lieu à un rapprochement humiliant? Le roi ôtait à son ministre, qui cherchait à l'éclairer, la place qu'il lui avait donnée à Gand pour prix de sa fidélité! La main royale qui avait élevé naguère un régicide, renversait le champion de la royauté! Quant à la saisie de l'ouvrage, elle fut levée par une ordonnance de non-lieu.

LI.

Dévouement!... C'était, avec l'honneur, la devise du noble écrivain. Passionné pour la Charte, il s'en était fait comme le chevalier, toujours prêt à lui sacrifier sa vie à travers tous les périls. Il s'acquit par la liberté de la presse un titre à la reconnaissance et à l'admiration; elle fut sa conquête et son arme, et par elle il se fit dans le *Conservateur* une tribune sans rivale. De là, mieux que du huis clos des pairs, il put diriger ses vives attaques contre toutes les doctrines, de quelque part qu'elles vinssent, tenues par lui pour ennemies de l'ordre ou de la liberté. Il voyait là une guerre de délivrance. Fier de conduire cette croisade d'une nouvelle espèce, il menait à sa suite les hommes les plus éclatants du parti royaliste, jusqu'à des cardinaux et des princes de l'Église mêlés aux représentants de la plus haute noblesse.

Paraître, conquérir et régner, ce fut tout un pour le *Conservateur*. Son existence, il est vrai, fut courte; mais aussi elle fut glorieuse par l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli, par l'ascendant qu'il prit bientôt sur l'opinion, par l'influence qu'il exerça sur les deux Chambres et dans les divers cabinets de l'Europe. Le *Conservateur* fut comme un

champ de bataille qui captiva pendant deux ans l'attention du monde littéraire et du monde politique. On vit s'y déployer avec une imposante harmonie toutes les forces de la pensée humaine, au milieu desquelles rayonnait dans toute sa splendeur l'éloquence de Chateaubriand. Quelle universalité de sympathie et d'admiration! Chacun de ses articles était un événement. Là étaient traitées les plus hautes questions de religion, de morale et de politique, où le grand écrivain joignait parfois à l'arme du raisonnement le fouet de la satire. Les ministres tremblaient en face du rude jouteur : c'est que rien n'est redoutable comme les sarcasmes du génie, et malheur aux importances qu'il a une fois caricaturées!

L'opinion royaliste n'eut jamais plus de splendeur que dans les deux années 1818 et 1819, remplies par les luttes incessantes du *Conservateur*. Le royalisme n'était plus ce fantôme odieux dont on se servait pour effrayer le peuple; c'était un géant à la taille des idées modernes et en état de leur ouvrir les voies en les éclairant d'une féconde lumière; c'était le mort ressuscité, lui aussi, à la seule parole du génie... *et stetit redivivum cadaver*. Une autre ère commençait pour la royauté; elle pouvait puiser la vie encore à des sources nouvelles, heureuse si elle avait eu foi en celui qui la sauvait!

Le ministère devenu impossible, M. Lainé, fatigué de l'Intérieur, avait quitté le cabinet, et M. le duc de Richelieu s'était retiré, malgré les instances de M. Decazes. Il avait passé, voulant et même faisant le bien. Le départ des troupes étrangères fut son grand acte politique; ce fut aussi son titre à l'estime et à la reconnaissance du pays. L'histoire aura toujours à regretter que cet homme d'État, doué des plus éminentes qualités, ait eu le tort ou le malheur de s'associer aux injustices d'un collègue par qui il s'était laissé dominer.

Le ministère était dissous, et l'opinion publique le recomposait de ceux-là mêmes que Chateaubriand avait entraînés avec lui dans la lice. M. Decazes seul tenait bon contre la défaveur populaire; l'amitié royale le soutenait. Il ne fallait rien moins qu'une catastrophe pour renverser le favori. Le

13 février 1820, *le pied lui glissa dans le sang* (1) : le duc de Berry venait de tomber sous le couteau de Louvel.

Sept mois après l'assassinat, un nouveau-né arrivait à la vie, dernier rejeton d'une race consacrée par le malheur autant que par la gloire, frêle tige sortie miraculeusement d'un tombeau. L'histoire a aussi ses touchantes harmonies préparées par la Providence.

Le crime était notoirement un acte de fanatisme politique. Fut-il le résultat des agressions incessantes des journaux antiroyalistes? On l'a cru, et cette opinion, bien ou mal fondée, détermina le rétablissement de la censure, malgré l'énergique opposition de Chateaubriand. La liberté de la presse était sa passion dominante. Là reposaient toutes ses espérances dans l'ordre politique. Sitôt l'adoption de la censure, le *Conservateur* cessa de paraître.

Cependant l'opinion royaliste allait de jour en jour croissant, et elle appelait au pouvoir les hommes de talent que l'illustre écrivain avait rassemblés autour de lui. Le ministère dut compter avec le défenseur du parti royaliste. Le duc de Richelieu est rappelé. Chateaubriand accepte une mission conciliatrice. Toutes les difficultés tombent vite devant un interprète tel que le noble vicomte. M. de Villèle et M. de Corbière ne tardent pas à entrer au conseil, l'un comme ministre secrétaire d'État sans portefeuille, l'autre avec la direction de l'instruction publique. Le généreux négociateur avait tenu à s'oublier lui-même dans tout ce mouvement politique. On lui fait néanmoins sa part : l'ambassade de Berlin lui est offerte, et il pousse la générosité jusqu'à consentir à quitter la France, se réservant le sacrifice après avoir élevé ses amis au sommet de la fortune et du pouvoir.

(1) M. de Chateaubriand explique lui-même le sens de ces mots : « J'ai dit que *les pieds lui glissèrent dans le sang*, ce qui ne signifie pas, à Dieu ne plaise, qu'il fut coupable de meurtre, mais qu'il tomba dans la mare rougie qui se forma sous le couteau de Louvel. » (*Mémoires*.)

LII.

Arrivé à son poste, les fêtes de la cour et les réunions d'apparat l'accueillirent, au grand étonnement des diplomates ses collègues. D'après un règlement de Frédéric II, les princes et princesses du sang à Berlin ne voient pas le corps diplomatique ; mais le génie est plus que de la famille des rois : la renommée de l'écrivain valut à l'ambassadeur une exception méritée. Là il lui fut donné de se lier d'intimité avec la princesse Frédérique de Prusse, duchesse de Cumberland, sœur de la feue reine. Toujours le cœur se prend à ce qui lui rappelle de chers souvenirs ; la société de cette femme, dont la grâce et la bienfaisance, la tendresse et la piété étaient rehaussées encore par le malheur, attirait ses sympathies. Il était aussi bien avant dans la confiance et l'amitié du roi, qui se plaisait à lui donner les marques les plus délicates d'estime et d'affection. A ces hautes relations se joignaient des rapports non moins intimes avec les hommes les plus distingués : M. Ancillon, ancien gouverneur du prince royal, alors chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères ; M. Guillaume de Humboldt, frère du savant voyageur, ex-ministre vivant dans la retraite et apprenant, pour tuer le temps, toutes les langues et tous les patois du monde connu ; M. Adalbert de Chamisso, docte moraliste, écrivain élégant, connu par de gracieuses et touchantes poésies.

Toutefois, le noble diplomate ne voyait dans les distractions et les passe-temps agréables que les accessoires de sa position. Le devoir d'un ambassadeur est d'abord de connaître les archives de l'ambassade, pour se placer au courant des affaires et en embrasser tout l'ensemble et toute la portée ; tel fut aussi le premier soin de M. de Chateaubriand. Il s'entoura donc des registres de M. de Bonnay, son prédécesseur, lesquels remontaient à l'année 1816. Ils ne conte-

naient guère que des dépêches traitant moins des affaires diplomatiques que de particularités relatives à des personnages de la société et de la cour, tous détails sans intérêt pour un esprit grave et supérieur. Mais ce qui dut piquer la curiosité de notre ambassadeur, ce fut l'appréciation que son prédécesseur y faisait de ses talents, de ses discours, de ses écrits et de ses doctrines politiques, par quoi il était indubitable que le noble pair ne méritait que d'être en bonne et due forme qualifié de jacobin. Ce fut la seule instruction qu'il tira des dépêches de M. de Bonnay. Il n'y trouva d'ailleurs, ainsi que dans celles de quelques autres ambassadeurs appartenant à l'ancien régime, qu'une correspondance plus ou moins bourrée de malices, d'anecdotes et de cancans. Faire sortir la diplomatie de ce cercle de commérages, peu en rapport avec la gravité des circonstances, ce fut la tâche qu'il se proposa avec cette devise : Ne peindre que ce qui doit vivre, n'attaquer que ce qui menace.

Digne représentant de la royauté, il remplit en paix sa mission auprès de la cour de Berlin ; mais sa pensée est autre part : son regard ne saurait se détacher de la France. Là il voit naître de graves sujets d'inquiétude : on ne tient pas les engagements pris envers le parti royaliste, encore en butte à une politique vindicative et tracassière. Mais le pouvoir n'est plus fort quand il se fourvoie par l'injustice, et il suffit d'une noble fierté pour déconcerter et désarmer la malveillance. Les dispositions du ministère ne tardent pas à se modifier devant le langage et la fermeté du diplomate dont l'influence va peser encore, quoique de si loin, sur les intérêts politiques qui s'agitent à Paris (1).

Un point surtout le préoccupe : c'est le rôle qui convient à la France, en présence des événements qui se préparent en Europe. L'Espagne, le Piémont, Naples, deviennent tour à tour l'objet de ses méditations et de ses conseils. La

(1) Il vaut la peine qu'on se reporte à la lettre écrite par le vicomte de Chateaubriand à M. le baron Pasquier, en date du 10 février. Elle se trouve au septième volume des *Mémoires*.

Restauration a été flétrie par une humiliante tutelle, il faut la régénérer dans la gloire; il faut saisir l'occasion des troubles du Piémont ; c'est la guerre avec des lauriers pour couvrir les récentes blessures de la France. En conséquence, intervenir en occupant la Savoie avec vingt-cinq mille hommes, prévenir ou repousser la domination des Russes et des Autrichiens en Italie, écraser une révolution démagogique et rétablir la prépondérance de nos armes, satisfaire ainsi à l'amour-propre national en effaçant une tache originelle.... tel était le système de Chateaubriand, le sujet habituel de ses dépêches. Que n'eût-il pu donner l'impulsion?.... mais il fallait attendre des jours meilleurs.

LIII.

Les contrées septentrionales n'offrent rien ou presque rien à la mémoire. On ne voit à Berlin et dans le Nord que des monuments vides de souvenirs, forteresses et remparts sans bruit et sans vie sur les bruyères et dans les steppes, vain appareil de force, qui dissimulent mal la pauvreté de l'indépendance. La fantaisie seule peut aimer le fantastique de ces simulacres, faux semblants de vie dont l'aspect est *d'une incroyable morosité*, à moins qu'un contraste inattendu ne vienne distraire la pensée, une robe frôlée en passant près d'un tombeau, une fleur abritée sous le redan d'un glacis. Chateaubriand aimait ces sortes de solitudes : son âme en aspirait le silence et la tristesse.

Avant de quitter Berlin, grâce à un congé obtenu à l'occasion du baptême de Mgr le duc de Bordeaux, il alla faire une dernière visite à Charlottembourg, retraite consacrée désormais par un touchant souvenir et par un mausolée dû au ciseau d'un célèbre statuaire (1). La ville est environnée d'un parc anglais de peu d'étendue, d'où l'on découvre au

(1) M. Rauch, dont chaque ouvrage accroissait alors la renommée.

dehors des friches, *lugentes campi*. Là, dans un caveau monumental, dort la reine de Prusse, généreuse victime de son courage et du malheur, naguère encore idole de ses sujets. Un tribut d'honneur était dû à sa royale infortune; Chateaubriand fit sur elle, à la prière de la duchesse de Cumberland, une élégie empreinte de tout l'idéal de la douleur, comme de toute la tendresse de son talent.

Arrivé à Paris, à l'époque des fêtes du baptême de Mgr le duc de Bordeaux, il se voit enfin réintégré dans son ministère d'Etat. Il reste impassible devant la réparation comme devant l'injure. Nul ne connut et ne suivit mieux sa ligne de conduite. La division était devenue extrême entre les ministres et l'opinion royaliste. MM. de Villèle et de Corbière se retirèrent, et M. de Chateaubriand crut devoir rentrer dans la retraite avec eux. Cette façon d'agir, outre qu'elle était conforme à la pratique en usage dans toute monarchie représentative, avait encore un principe d'honneur. Il eût d'ailleurs suffi de l'autorité du vicomte pour accréditer un principe nouveau de morale politique, et pour lui donner une grande valeur aux yeux de tous ceux qui se connaissent en dignité. Cette démission, quelque honorable qu'elle fût, n'en excita pas moins de vifs regrets à la cour de Berlin, où il avait laissé, sans faiblesse mais non pas sans douleur, des yeux en larmes et des amitiés rompues. Il reçut à cette occasion une lettre de la princesse Frédérique, dont le souvenir devait bientôt se mêler à celui des autres nobles amies qu'il avait perdues sur la terre.

Cette retraite, commandée par l'honneur, est d'ailleurs une démarche habile. Elle amène les résultats qu'il prévoyait : la dissolution du cabinet et le retour de ses amis au conseil. MM. de Villèle et de Corbière rentrent au ministère, l'un chargé des finances, l'autre, de l'intérieur. Le portefeuille des affaires étrangères, qu'avait tenu M. le baron Pasquier, de concert avec le duc de Richelieu, est donné au vicomte de Montmorency, très-haut personnage, modèle

constant de vertu, d'honneur et de fidélité dans les diverses phases de sa vie politique ; l'ambassade de Londres, vacante par la retraite de M. Decazes, devient la part de M. de Chateaubriand. On était offusqué de l'éclat de cette lumière ; ne pouvant l'éclipser, on l'éloignait toujours.

LIV.

Le 5 avril 1822, il débarquait à Douvres, au milieu de tous les honneurs dus à son rang. Que de rapprochements divers vinrent s'offrir à son esprit dans le contraste fastueux de cette situation avec la vie pauvre et ignorée qu'il avait traînée dans son exil à Londres, trente ans auparavant ! Sans doute alors un autre souvenir se réveilla dans son cœur, encore saignant d'une plaie récente et douloureuse : car il venait de perdre M. de Fontanes. Il avait demandé, mais en vain, pour son excellent ami, l'Instruction publique, dans la formation du ministère Richelieu-Villèle. M. de Fontanes lui répondit par ce mot qui dévoile toutes les grâces de ce noble cœur : « Je n'ai rien espéré ni rien désiré ; ainsi je » n'éprouve aucun désappointement. Mais je n'en suis pas » moins sensible aux témoignages de votre amitié, ils me » rendent plus heureux que toutes les places du monde. »
Une arène favorable s'ouvrait au patriotisme et au talent de notre diplomate ; l'ambassade de Londres convenait à l'activité de sa pensée, et la politique dont il avait à suivre les détours demandait une sérieuse attention. Cette politique n'était pas alors, plus qu'aujourd'hui, celle de la justice, mais bien celle de l'intérêt, comme de tout temps elle le fut : politique immorale, versatile et souvent contradictoire dans ses actes, subversive des autres Etats, redoutable dans ses amitiés plus encore que dans ses haines, usurière et jalouse, politique poussée ainsi jusqu'au *nec plus ultra* de..... de..... et de..... Que les nations de l'Europe, et toutes les autres du monde, achèvent la conclusion !

Une grande question, celle de la révolution de l'Espagne, s'agitait alors dans le monde politique. Cette révolution compromettait la sûreté de la France. L'occasion, négligée lors des troubles du Piémont, se présentait donc de nouveau d'ouvrir un champ de bataille à notre armée, et de rétablir l'importance militaire de la France en Europe. C'était, nous l'avons dit, le projet fixe de Chateaubriand; il résolut d'en assurer le succès. On pouvait s'en reposer sur la sagacité et sur l'activité du noble ambassadeur ; il était éminemment propre à découvrir et à communiquer à nos ministres les sentiments et les dispositions du cabinet de Saint-James dans une question de cette importance. Il leur fit connaître la dissidence du gouvernement anglais, ou du moins sa répugnance plus grande contre notre intervention que contre les Cortès; leur révéla les moyens en secret préparés pour paralyser ou prévenir notre influence au delà des monts, et il sut attirer leur attention sur ce cruel égoïsme par lequel l'Angleterre était prête à accaparer tout le commerce de la Péninsule, comme à établir en tout et partout sa prépondérance commerciale, dût-il en coûter des révolutions et des bouleversements au continent européen.

Cependant tous les cabinets de l'Europe se préoccupaient de ce grave problème, qui, joint à l'agitation du Piémont et au soulèvement de la Grèce, avait amené pour eux la nécessité de délibérer et d'agir en commun. Un congrès fut convoqué à Vérone. Chateaubriand ne put dissimuler un ardent désir d'y être délégué; son patriotisme lui inspirait d'aller y développer ses idées en faveur de la gloire de son pays. Un événement fâcheux mit obstacle un instant à cette légitime ambition ; il allait bientôt voir ses vœux s'accomplir, quand la triste fin de lord Castelreagh, premier ministre d'Angleterre, suspendit les négociations ; mais elles recommencèrent à l'arrivée de M. Canning au ministère, et l'ambassadeur obtint la mission qu'il désirait.

LV.

Une critique fort peu sympathique, et qui semble s'être chargée de faire d'avance la contre-partie de tout éloge présent et à venir, n'a guère respecté le caractère de l'homme dont nous racontons le dévouement passionné. Cette critique insinuante, injuste et perfide, ne tend pas à moins qu'à souiller la plus pure réputation, en provoquant contre l'homme le plus honorable de notre siècle le double reproche d'ambition et de déloyauté. Nous ne pouvons nous arrêter à de telles imputations. Faisons observer seulement que, si le vicomte de Chateaubriand eut jamais quelque ambition, ce fut avant tout celle du dévouement ; et que, en pareil cas, il est éminemment louable, ce sentiment qui tend à assurer la paix des Etats et à relever la gloire de la patrie.

L'immortel écrivain a rédigé deux remarquables volumes sur l'histoire du congrès de Vérone. On y suit encore aujourd'hui avec intérêt les importants débats qui eurent lieu entre les grandes puissances sur la question qui nous occupe.....

> *Cœtûs*que causas et vitia et modos
> . . . . gravesque
> Principum amicitias. . . . . . .
> Periculosæ plenum opus aleæ.
>
> HORACE.

On y voit s'agiter en tous sens les éléments sympathiques ou contraires sous mille phases diverses : le zèle ardent de M. de Montmorency pour la compression de la révolution espagnole, et sa politique retardée par le terre-à-terre de M. de Villèle ; les instructions négatives venues de Paris de la part de ce ministre ; l'expédition voulue par toutes les puissances, hormis l'Angleterre, la jalousie britannique s'opposant obstinément à toute intervention dans les affaires intérieures d'Espagne ; la dissidence des systèmes ; enfin tout ce labeur de notes, de contre-notes, de soins sans nombre

et sans fin; toutes ces crises d'indécisions, d'arrière-pensées et de contre-démarches qui viennent aboutir à la démission de M. de Montmorency, et à son remplacement par M. de Chateaubriand au ministère des affaires étrangères.

C'était le meilleur choix qu'il y eût à faire dans les intérêts de la nouvelle monarchie. La fermeté, la prudence jointe à la rapidité de l'exécution, telles furent les qualités principales dont fit preuve le nouveau ministre. Il courait par le monde politique mille bruits divers, mille appréciations contradictoires sur l'opportunité d'une invasion en Espagne. Les partis se renvoyaient réciproquement leurs craintes et leurs espérances plus ou moins chimériques. Mais ni les nuages ni les fantômes n'offusquent la vue de l'homme de génie, quand il est en même temps un homme juste et courageux. Où n'est pas la crainte, n'est pas le doute; il ne craint ni n'hésite... il voit, méprise, affirme, prépare et marche. Une fois ministre, il exerce toute sa puissance; il ne s'explique ni sur ce qu'il pense, ni sur ce qu'il décide, mais il agit du moment qu'il peut agir, et dans le secret de sa sagesse, il hâte le dénoûment. Un seul faux mouvement peut le faire tomber ou du moins le retarder. Tous les tempéraments à garder avec les cabinets absolutistes qui lui prêtent leur appui, avec l'Angleterre et M. de Villèle qui lui font opposition, il les comprend, il les garde.

Sa position devient même fort délicate vis-à-vis de M. de Villèle, intelligence sans haute portée de vue, œil myope, mais sûr, homme des expédients, mais non pas des principes. Venu au ministère par son influence, il convenait, il importait de ne pas le froisser. La prudence de M. de Chateaubriand y pourvut; il put dépasser la politique du premier ministre en paraissant ne céder qu'à la force des événements.

Dans le même temps, le ton peu convenable du ministère espagnol lui commandait une mesure décisive, et il prescrivait à notre ambassadeur en Espagne de réclamer ses passeports et de partir avec sa légation.

D'un autre côté, il faisait face aux malignes oppositions de la diplomatie anglaise, et, toujours invariable dans ses premières vues, il arrivait enfin au terme qu'il s'était tout d'abord proposé. Tous les obstacles étaient tombés. Rien n'est fort comme la force des choses ; la politique de la guerre l'emportait, M. de Villèle s'avouait forcé d'en reconnaître la nécessité et d'en préparer les moyens. L'Angleterre maugréait avec tous ses journaux ; une grande et loyale entreprise allait s'accomplir.

Le 28 janvier 1823, dans la séance d'ouverture de la session législative, Sa Majesté Louis XVIII proclamait au Louvre, dans la salle des gardes de Henri IV, la guerre de délivrance en faveur de la monarchie espagnole, et le 7 avril suivant, le prince généralissime, M. le duc d'Angoulême, ouvrait la campagne et franchissait la Bidassoa. Le 11 il occupait Tolosa, et le 17 Vittoria, accueilli partout comme un libérateur. La sympathie devenait universelle ; dès le 23 mai, il entrait à Madrid au bruit des acclamations populaires, et le 1er octobre suivant, les Cortès, en vertu d'une capitulation, remettaient aux mains des Français la ville de Cadix et le roi Ferdinand. La restauration des Bourbons avait son plus beau jour de triomphe : Chateaubriand voyait s'accomplir le grand événement de sa vie politique.

L'importance des services et l'éclat des succès se récompensent par des honneurs et par la faveur des princes ; la justice le veut... mais trop souvent la jalousie ne le permet pas, et malheur à toute supériorité de gloire, quand elle a pour base le dévouement et la loyauté ! Christophe Colomb ne recueille de ses services que l'outrage de l'envie, l'abandon de ses souverains, Chateaubriand, que l'indifférence et l'oubli. Suivez-le au château après la nouvelle de la délivrance de Ferdinand VII. Il ne trouve dans ses augustes maîtres qu'un accueil glacial, en contraste avec les paroles pleines de grâces prodiguées à ses collègues.

L'orage a toujours ses signes précurseurs ; à quelque temps de là M. de Chateaubriand est renvoyé du ministère.

Le noble pair avait eu la *faiblesse* de céder à sa conscience, en s'abstenant de soutenir une spéculation financière imaginée par M. de Villèle, laquelle n'était qu'une mesure de déception (1).

L'abstention fut un crime irrémissible aux yeux du ministre, qui destitua l'homme par qui il avait été porté lui-même au pouvoir. Ce ne fut pas impunément ; car l'injure fut aussi implacablement vengée qu'elle fut profondément sentie. L'ardent publiciste se servit de son arme, la liberté de la presse, et il lui fut aisé de se gagner de nombreuses sympathies, surtout dans les rangs royalistes.

Mais combien l'homme de principes a souvent à regretter l'inconséquence de ses actes ! Où était ici la prudence ? où était la vertu ? Le publiciste allait contre les règles de sa politique, le chrétien contre la lettre et l'esprit de l'Evangile. Dans cette guerre civile du royalisme, M. de Villèle brisa l'arme de son rude adversaire, et un matin il rétablit tout à coup la censure à la faveur d'un droit facultatif réservé dans la loi du 1er mars 1822.

Deux mois après, Louis XVIII mourait (16 septembre 1824). La transmission de la couronne eut lieu sans secousse et sans bruit, grâce à cette suspension de la liberté de la presse, qui fut pour le nouveau roi une occasion toute prête de popularité ; il révoqua la censure par don de joyeux avénement, dissipant ainsi d'un seul coup les préjugés attachés de tout temps au nom du comte d'Artois.

De son côté aussi, l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* ne perdit pas l'occasion de rappeler à la France constitutionnelle un grand principe du gouvernement représentatif. Un philosophe célèbre avait crié au monde devant l'athéisme pratique de 93 : *La religion ne meurt pas !* C'était du courage, ce n'était rien de nouveau ; la voix des siècles proclame bien plus hautement cette vérité-principe : *La*

(1) Il s'agissait de la réduction des rentes sur l'Etat. Pour engager les rentiers à réduire eux-mêmes leurs créances, on usait d'intimidation par la menace d'un remboursement impraticable.

royauté ne meurt pas!... tel fut le dogme aussi proclamé au monde politique sur la tombe de Louis XVIII par Chateaubriand, cette voix toujours entendue dans les jours critiques comme dans les jours mauvais de la fortune des Bourbons. Il voulut payer son hommage au nouveau souverain, et il salua à sa manière l'avénement de Charles X, par une brochure intitulée : *Le roi est mort, vive le roi!* Mais ce n'était qu'une illusion : la royauté et la religion ici ne se ressemblent pas ; et pour parler le langage du grand homme, l'une n'a pas, comme l'autre, l'éternité pour y puiser des jours.

Cet écrit, toutefois, sembla un instant rajeunir l'idéal de la royauté dans la personne du dernier roi Bourbon, et il contribua ainsi à l'explosion soudaine de ces démonstrations de joie qui accueillirent le nouveau règne. Mais la leçon solennelle du maître, le contraste de ses affections pour la royauté et de sa haine pour le ministère, marchant de pair dans cette circonstance, et la distinction, ainsi proclamée de nouveau entre le roi seul inviolable et ses conseillers seuls responsables, ne furent pas compris. L'éducation politique était encore trop peu avancée ; le manque de calme se joignait d'ailleurs au défaut de maturité ; le caractère français, si éloigné du flegme britannique, était de plus agité par des passions récentes et par des intérêts palpitants.

LVI.

Cependant, grâce *à la trève du roi*, la polémique cesse un instant ; l'hiver se passe dans le calme, l'illusion et l'espérance. Le roi est sacré à Reims, au printemps de 1825. Hélas ! dans le siècle du doute et de l'indifférence, que peut un sacre pour l'inviolabilité et la sûreté des rois?

Une autre cérémonie a lieu, selon l'usage, à l'occasion de cette fête : c'est la réception des chevaliers des ordres. M. de Chateaubriand, à genoux, par une rencontre toute fortuite, à

côté de M. de Villèle, y reçoit de la main royale le grand cordon du Saint-Esprit. Singulier rapprochement ! que ne peut-il être suivi d'une réconciliation ! L'opposition de l'éminent publiciste n'en conservera pas moins d'énergie, mais elle va perdre son caractère d'animosité personnelle. Elle trouve désormais sa justification dans certaines lois impopulaires, et dans les tendances d'une administration qu'il voit peu en rapport avec l'esprit de la Charte, et déjà même hostile à la liberté.

Défenseur du principe monarchique en 1818, il se porte en 1825 au secours de cette liberté qui lui paraît attaquée ; le royaliste devient le chef du parti libéral, où viennent se réfugier ceux qui se sont déclarés plus tard les acteurs de la comédie de quinze ans. Il y a dans ce cœur français un dévouement chevaleresque pour la liberté : elle est partout le plus doux de ses soins. Appelé à la délivrance de la Grèce, œuvre à laquelle il avait gagné déjà en 1816 les sympathies de la Chambre des pairs, il s'y dévoue avec une piété filiale. Le premier corps politique de l'Etat, ainsi que les premiers cabinets d'Europe, soutiennent la justice de cette cause, grâce à la parole et à l'influence de ce génie aussi puissant que des armées ; pourtant, la victoire de Navarin n'a pas un *vivat* pour saluer son nom, resté sans écho dans les ruines d'Athènes et de Sparte, hier honorées de sa visite et aujourd'hui délivrées par son éloquence ! L'Hellénie ressuscitée ne lui a pas même gardé un souvenir.

Comme tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, celui-ci a toujours deux fidèles acolytes attachés à ses pas : l'ingratitude et l'indigence. Il est ruiné dans sa fortune par la suppression de sa pension de ministre d'Etat ; malgré tout, il faut qu'il vive. M. Ladvocat, éditeur célèbre, lui offre et lui facilite à des conditions honorables un marché relatif à la publication de ses œuvres complètes. M. de Chateaubriand, toujours sans étroitesse au cœur comme sans tache au front, retrouve ainsi par son talent ce que l'ingratitude des hommes lui avait ôté.

Il était occupé de la révision de ses œuvres complètes, quand la mort, en rayant deux noms nouveaux de la liste de ses amis, lui fit voir une fois de plus la grande humiliation de toute puissance de la terre et la gloire de la vertu. Le czar de Russie n'était plus, et le duc de Montmorency venait d'expirer à trois heures de l'après-midi, le jour du vendredi saint, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin.

Cependant il s'élevait dans le monde politique des bruits et des symptômes peu rassurants pour l'avenir. Du sein du parti libéral partaient des attaques indirectes contre la monarchie des Bourbons, et les ennemis de cette royauté, en saluant la France nouvelle, signalaient à sa haine ce qu'ils appelaient le parti-prêtre. C'était l'époque où l'affaire des jésuites devint l'objet d'une controverse entre M. de Bonald, plusieurs écrivains catholiques et M. de Montlosier, dont la dénonciation ne s'expliquait pas de la part d'un vieux royaliste si fervent ami du passé. Invité par cet ancien compagnon d'exil à entrer dans cette alliance pour préserver la France de l'*erreur des prêtres*, l'auteur du *Génie du christianisme*, voyant tout ce qu'il y avait de fiel sous cette feinte douceur de langage, resta fidèle à la religion comme à la monarchie.

Il n'en poursuivait pas moins sa polémique; c'étaient chaque jour de nouveaux combats contre les adversaires qui ne se servaient pas toujours *d'une belle épée*. Malheur aux Thersites! ils étaient bientôt marqués d'un stigmate ineffaçable. Ce n'est pas le lieu d'analyser ici les discours, brochures et articles qui déterminèrent principalement la chute de la fameuse loi sur la police de la presse qu'on appela la loi *de justice et d'amour*. Qu'il suffise de rappeler que tous les amis des lettres comme de la liberté, tout ce qui s'appelait alors *la jeune France*, s'associèrent à son triomphe, et se firent solidaires de ses succès, surtout lorsque le garde des sceaux, M. de Peyronnet, eut apporté à la Chambre l'ordonnance royale qui déclarait le projet de loi retiré par le gouvernement.

Cette année — 1827 — fut celle où l'importance politique de Chateaubriand apparut dans tout son éclat; il touchait au plus haut de sa gloire. Dominateur de l'opinion, il régnait bien au-dessus des rois dont il se montrait le si généreux appréciateur, alors même que ces rois ne daignaient écouter ni accueillir ses conseils et ses services.

LVII.

La joie publique éclata dans Paris après le retrait du projet de loi sur la police de la presse, comme après une grande victoire. On sentait venir une révolution ; on en entendait déjà les premiers bruits. Cependant la haine contre M. de Villèle va toujours croissant; il s'irrite, il menace, il destitue, il croit pouvoir se faire craindre par des brutalités de police. Au milieu de pareils incidents, malgré des conseils sages (1), mais toujours méconnus, Charles X obéit à une malencontreuse idée : il va passer la revue de la garde nationale au Champ de Mars. Les cris de : *A bas les ministres ! à bas les jésuites ! à bas Villèle !* se succèdent par intervalles dans les rangs. Le roi se plaint, mais sans irritation ; les yeux de la duchesse d'Angoulême se mouillent de larmes. M. de Villèle casse la garde nationale. Il ne s'inspire plus que de la violence; la censure est rétablie, la Chambre élective dissoute, malgré les trois cents membres qui restent fidèles au gouvernement; l'arrivée d'une nouvelle Chambre hostile au ministère provoque finalement la démission spontanée de M. de Villèle et de tous ses collègues. Un nouveau ministère se forme, et l'on s'attend à voir M. de Chateaubriand rentrer au conseil. Soit humeur, soit défiance, Charles X s'y oppose (2). Toute réflexion faite, il veut bien

(1) M. de Chateaubriand adressa au roi dans cette occasion une lettre très-respectueuse qui resta sans réponse.

(2) « Mieux vaudrait M. Laffitte ! » s'écria-t-il avec colère.

lui accorder comme satisfaction l'ambassade de Rome. La défaveur contre le noble pair était devenue traditionnelle dans la dynastie régnante : il ne plaisait que dans l'éloignement.

L'ambassadeur de France ne put se défendre de quelque sentiment d'orgueil en revoyant cette Rome, témoin jadis de ses mystifications, aujourd'hui de ses honneurs. On le suit avec intérêt dans ses premières visites. Le pape Léon XII, les cardinaux et ses collègues d'ambassade, sont tour à tour, par de fréquents rapports, l'objet de ses appréciations officielles. Mais d'autres soins plus chers occupent bientôt son esprit. A peine installé dans sa nouvelle résidence, il se hâte d'en parcourir les palais et les ruines. Il redemande les personnes qu'il a vues en 1803 ; il n'en retrouve que les noms. Partout les souvenirs sont les mêmes, mais souvent les lieux sont changés, hormis quelques demeures et leurs hôtes connus d'autrefois : « Quant à Mme de Beaumont, elle » est demeurée dans son dernier asile, et j'ai prié, dit-il, » avec le pape Léon XII, à sa tombe. » Tant il est vrai que certains souvenirs ne meurent jamais dans le cœur immortel de l'homme !

Toute la hiérarchie fraternelle des artistes est aussi l'objet de ses plus douces distractions. Parmi ceux qu'il a connus, les uns ne sont plus, les autres vivent encore, vieux compagnons qu'il retrouve avec attendrissement avant d'atteindre le terme du voyage. Rien ne lui agrée tant que la société de ses pairs : de là le charme qu'il éprouve à remonter le cours des siècles pour aller contempler ses sublimes devanciers des temps passés. Il aime à redire leurs voyages, leurs aventures et les titres de leur immortalité. Il les entoure des prestiges de son génie. Loin les splendides ennuis de la représentation ! La vie d'artiste plairait mieux au puissant ambassadeur; là il trouve des immensités d'harmonie sous le charme d'un idéal divin. Mais la liberté surtout sourit à cette âme toute faite de lumière et d'amour. La patrie ne remplit pas moins toujours sa pensée : cette image le

suit partout. La France..... voilà pour lui la reine des nations ; religion, gloire et liberté, c'est la triple couronne dont il voudrait pouvoir la parer.

Le monde politique était alors préoccupé de la question d'Orient. Chateaubriand rédige un mémoire à cette occasion. Son caractère se peint dans tout ce qu'il écrit; ces pages prouvent à la fois la hauteur de ses vues et la noblesse de ses inspirations. Elles lui donnaient un nouveau titre à la reconnaissance du gouvernement ; c'était une réfutation de plus des accusations calomnieuses dirigées contre la diplomatie de la Restauration, et une preuve de son zèle pour l'indépendance et l'honneur de la France.

Cependant deux événements se succèdent dans le monde catholique. Léon XII meurt le 10 février 1829. Le conclave s'assemble au Quirinal, et, le 31 mars suivant, Rome et le monde ont pour pape le cardinal Castiglione, qui prend le nom de Pie VIII. Le patriotisme de l'ambassadeur ne fut pas étranger à l'élection d'un pape dont les sentiments dévoués à la France offraient le plus de garanties à notre gouvernement.

LVIII.

Il y a des positions sociales où il n'est guère possible d'éviter l'ostentation et les plaisirs. Le charme toutefois ne lui en déplaisait pas; mais sa gravité naturelle et son amour de la solitude venaient bientôt lui rembrunir le tableau et bannir de son cœur toute séduction. Les fêtes, à Rome, ont leur cachet qui les distingue de celles de Londres et de Paris. La villa Médicis est un séjour où le gracieux s'unit au grandiose, palais entouré d'immortels souvenirs, site enchanteur d'où l'œil suit les sinuosités du Tibre autour de ses coteaux, et d'où il domine la ville éternelle. Là, un jour, la grande-duchesse Hélène était venue se mêler, parmi toutes les beautés des cours italiennes, à tout ce que Rome a de plus haut par la naissance et par le mérite. Le magnifique ambassa-

deur les honorait de son royal accueil. Mais un malin génie eut bientôt désenchanté la scène. « Borée, tout à coup des- » cendu de la montagne, a déchiré la tente du festin et s'est » enfui avec des lambeaux de toiles et de guirlandes, comme » pour donner une image de tout ce que le temps a balayé » sur cette rive. » Le sage se faisait justice à lui-même ; et au milieu de la consternation de toute l'ambassade, il sentait une sorte de gaieté ironique à voir un souffle du ciel emporter son or d'un jour et ses joies d'une heure. Le plaisir n'y perdit rien ; à défaut des lambris de feuillages, il eut les cintres dorés des portiques pour abriter les joies du festin.

Mais le poëte-ambassadeur ne se borne pas aux jouissances actuelles, il a de plus toute la féerie de ses souvenirs. Dans la captivité de ses grandeurs d'aujourd'hui, il songe à la liberté de ses solitudes d'autrefois. « L'harmonie des cors et » des hautbois, dispersée par le vent, a quelque chose du » murmure de ses forêts américaines ; » et ce cœur, où passèrent tant d'orages, n'est jamais en désaccord avec le bruit des vents et de la foudre.

Cependant il semble oublier le poids des ans dans ces fêtes de la jeunesse ; il considère tous ces divers enchantements, le plaisir avec ses charmes déjà connus, l'ignorance avec la pure naïveté de ses joies nouvelles. Courir en riant à travers tant d'illusions, pour n'arriver qu'à la triste réalité du tombeau !... En attendant, tous ces éphémères amours tourbillonnent en des flots d'harmonie sur le vol léger de l'heure... : *Quæ rapit hora diem*. Tous les souvenirs, toutes les images du passé se réveillent et se retracent dans son âme indécise ; et, quoiqu'il reste étranger à ces ébats de la société attachée à ses pas vers la fin de sa course, le grave ambassadeur n'en éprouve pas moins une sorte d'enivrement, qu'il ne dissipe qu'en allant rafraîchir son front à la place solitaire de Saint-Pierre ou au désert du Colisée ; c'est que parfois, dans les haltes de la vie, il se rencontre de ces sources heureuses dont les eaux, dans le langage de Dieu, vont jaillir à la vie éternelle.

Épris des arts, doux enfant de la nature, il les chérit comme ses frères. C'est l'école française qu'il aime surtout à visiter, et c'est par la main des plus habiles statuaires de cette école qu'il élève un monument à notre grand peintre, le Poussin. Archéologue infatigable, tantôt il dirige ses recherches dans le désert de la campagne romaine, tantôt il va lisant l'histoire de la reine de l'univers païen et de l'univers chrétien dans les constructions, les architectures et les monuments de tous les âges, non sans s'arrêter souvent aux églises pour en écouter les chants et les prières. Là il oublie tout pour ne songer qu'à sa fragilité et à ses misères; on l'y voit prosterné devant Celui qui s'est fait petit pour confondre les grands, ou à genoux devant Celle que le pauvre naufragé prie et invoque comme l'étoile des mers. Le couvent de Saint-Onuphre est le but de ses fréquentes excursions; son âme agitée vient y chercher le calme, comme autrefois Dante, cet autre pèlerin de même famille, allait chercher la paix dans une humble cellule des montagnes (1). Un attrait inconnu le ramène sans cesse à cette demeure; il s'est même arrangé pour y passer ses derniers jours dans un réduit joignant la chambre où le Tasse expira.

La vie a mille incidents qui nous leurrent pour le bien

(1) Un jour un pèlerin errait en silence devant des religieux sous le cloître d'un monastère — celui de Santa Croce del Corvo. — Un de ces religieux lui demande ce qu'il veut; mais l'étranger, sans répondre, contemplait les arcades et les colonnes du cloître. Le religieux lui demanda de nouveau ce qu'il cherchait. Alors, tournant lentement la tête, et regardant le religieux et ses frères, il répondit : « La paix ! » Frappé de ce langage, le religieux le prit à l'écart et comprit à quelques mots que c'était le Dante; et, comme il était tout ému, le Dante tira un livre de dessous son vêtement, le lui donna gracieusement et dit : « Frère, voici une partie de mon ouvrage que peut-être vous ne « connaissez pas; je vous laisse ce souvenir..... » Il dut sentir de la joie, le malheureux proscrit, lorsqu'il reçut du religieux l'assurance positive que sa *Cantica* serait portée au chef des Gibelins, son ami, à l'excellent et magnifique Uguccione.

Cette note, bien abrégée, est empruntée à une critique des œuvres du Dante, par M. Poujoulat.

comme pour le mal. Un jour, errant à l'aventure, entre les bains de Titus et le Colisée, il avait fait la rencontre de Christian de Chateaubriand, son neveu. Un feutre de cénobite couvrait ce noble front, qui avait si bien porté le casque. D'officier de dragons dans la garde royale, il était devenu maître d'études dans un collége de jésuites, alors en vacances à Tivoli. C'est à cette rencontre fortuite qu'il faut attribuer cette soudaine aspiration de son âme vers la solitude du cloître. Amant aussi de la pauvreté, il eût volontiers épousé, comme François d'Assise, son patron, cette veuve déshéritée du monde et des plaisirs, montée un jour sur la croix avec le Christ, son premier époux..... Mais quelle abnégation sublime pour être digne de se couvrir d'un froc et de traîner des sandales, pour renoncer aux œuvres et aux enchantements du génie !... Celle-là, il ne l'eut jamais.

LIX.

Nous touchons à une époque fatale, où la royauté, comme saisie de vertige, court d'elle-même aux abîmes. La situation politique de la France commandait de conserver le ministère Martignac. Ce ministère modéré semblait pouvoir sauver le pays et le trône ; mais le roi ne le supportait qu'à peine ; son ressentiment en attendait la chute comme une représaille de la chute du ministère Villèle. Sans cette amertume d'un esprit vivement blessé — *immedicabile vulnus* — la monarchie avait chance de salut.

La retraite volontaire du loyal comte de la Ferronnays, condamné au repos par sa mauvaise santé, semblait une occasion irrésistible de rappeler M. de Chateaubriand au gouvernement. C'était le vœu exprimé par M. Hyde de Neuville, homme de bien et de courage, l'un des plus honorables parmi les anciens amis de la royauté. Mais Charles X, pas plus que son prédécesseur, ne sut apprécier l'auxiliaire puissant que la Providence semblait lui avoir ménagé. L'éloignement de

M. de la Ferronnays n'en était que plus regrettable ; le pouvoir perdait beaucoup en perdant l'ascendant de cet homme, dont la mémoire est digne de tous les respects. L'histoire lui doit une belle page ; après Chateaubriand, c'est lui qui a fait le plus pour le triomphe de Navarin, la délivrance de la Morée, l'affranchissement de toute la Grèce.

M. Portalis, garde des sceaux et ministre de la justice, lui succéda, le 15 mai 1829, au département des affaires étrangères ; et un sous-secrétaire d'État du ministère, jurisconsulte assez éclairé, mais sans talent de tribune, reçut la Justice et les Sceaux (1).

Se rallier à M. Portalis, c'était tout perdre, ainsi que l'expérience l'a fait voir ; tandis que l'entière union à M. de Chateaubriand semblait être la seule voie de salut pour le ministère et pour la monarchie (2).

Malheur toujours aux rois imprudents ! Le funeste entourage de Charles X ne cessait d'autre part de lui suggérer des griefs contre son cabinet, dont les réformes, la direction et les succès avaient beaucoup fait pour le bon ordre au dedans et pour la gloire de la France au dehors. C'est au milieu de cette situation qu'allait arriver M. de Chateaubriand, parti de Rome le 16 mai en vertu d'un congé de quelques mois. On n'a pas manqué d'attribuer ce voyage à des calculs d'ambition ; on le regardait comme une candidature pressante : « Il n'avait » pas à si grands coups de lance abattu M. de Villèle, pour » végéter dans un pompeux exil à Rome. » Ainsi disaient quelques habiles politiques, dont la finesse allait jusqu'à voir plus loin que lui dans ses intentions.

Le 24 mai, lendemain de son arrivée, l'ambassadeur est reçu à la hâte à Saint-Cloud. Après quelques détails sur les affaires d'Italie, Charles X lui demande ingénument s'il

(1) M. Bourdeau.

(2) « Vous vous perdez, disait aux ministres, M. Bertin de Vaux, et, qui pis » est, vous perdez la monarchie : sans Villèle, il vous faut Chateaubriand, » puisque malheureusement ils n'ont pas pu tenir ensemble. L'un et l'autre » dehors, il viendra quelque fou, et tout ira au diable. »

ne compte pas bientôt retourner à Rome. Le génie capable de sauver la France était devenu un épouvantail. On a peur de lui ; il ne trouve qu'un accueil poli, discret, parfois même peu gracieux de la part de MM. de Martignac, Portalis et de Saint-Cricq. M. de Caux, ministre de la guerre, rompt le premier la glace ; il ne voit d'appui pour le cabinet que dans M. de Chateaubriand, il en déclare hautement la nécessité. M. Hyde de Neuville le seconde courageusement, mais ce vœu tombe impuissant devant l'indolence du cabinet et le sec refus du roi.

Toutes les antipathies dont il est l'objet ne favorisent que mieux les vues désintéressées du noble écrivain, auxquelles les médiocrités toujours jalouses n'entendent rien. Son ambition alors n'avait qu'un but, c'était d'emmener avec lui dans Rome ses plus chers amis pour y mourir au milieu d'eux, aux mêmes lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël ; et ce fut là sa constante chimère. Je ne sais quel prestige ravissant la mort avait pour lui au milieu des merveilles, à côté des grands noms et des grands souvenirs.

Son congé devant bientôt expirer, il ne songea plus qu'à saluer le roi et à repartir. Il alla d'abord aux Pyrénées prendre les eaux de Cauterets, d'où il devait se rendre à Nice pour y rejoindre M[me] de Chateaubriand. Au premier aspect des montagnes, son cœur a tressailli. Le lever des Pyrénées sur l'horizon lui rappelle son retour de Palestine et d'Espagne, et sur le fond limpide du soir de sa vie viennent se refléter un instant les plus doux enchantements de sa jeunesse. A mesure que l'existence se resserre, l'homme semble aimer davantage les horizons moins larges ; il sent venir l'heure du repos. Notre poëte se trouvait heureux à Cauterets, tantôt visitant les sapinières et se croyant dans les escarpements de la Sabine, tantôt rêvant, près du gave de la vallée, aux dernières jouissances d'une vie dont l'espérance lui embellissait le terme sous le beau ciel de l'Italie.

Illusion encore dissipée par le souffle du sort. Il semblait tranquille plus que jamais sur l'avenir de la France, lorsque

le *Moniteur* du 8 août vint lui apporter l'ordonnance officielle qui nommait le prince de Polignac ministre des affaires étrangères et président du conseil. Il ne pouvait recevoir un coup plus foudroyant ; c'en était fait de la monarchie comme de ses chers projets. Donner sa démission et sacrifier ses plus douces espérances, c'était son devoir ; il sut le comprendre et le remplir dignement, non sans une sorte d'indignation légitime contre les conseils d'immolation et d'indépendance qui lui venaient par la poste de la part d'une foule d'obligeants, la plupart faux dévots de la liberté, à laquelle leur tartuferie n'aurait pas fait la moindre offrande.

Une crise approchait; au contre-coup de l'acte royal si vivement ressenti par l'opinion publique, au déchaînement de la polémique plus virulente que jamais, il était facile de pressentir quelque sinistre politique. M. de Chateaubriand arrivait à Paris le 27 août. Il dut être fier, le grand homme, lorsqu'à sa descente de voiture, il fut accueilli par les embrassements de sa femme, qui, pour premier salut, lui dit qu'elle avait deviné tout d'abord sa démission. A ces deux âmes dignes l'une de l'autre, les mêmes principes d'honneur inspiraient les mêmes résolutions. Le jour même de son arrivée, l'ambassadeur écrit au ministre pour obtenir une audience royale où il désire déposer lui-même aux pieds du roi sa démission, en en exposant les motifs. Il n'a d'abord qu'une réponse évasive ; il insiste. Il lui est répondu que le roi verra avec plaisir l'ambassadeur, mais non le démissionnaire, et une gracieuse invitation détermine le vicomte à se rendre dans le cabinet du ministre, qui l'accable de caresses, de témoignages d'amitié et refuse sa démission. Les reproches obligeants, les protestations d'attachement, les promesses de déférence, rien n'est épargné ; tout est inutile. Le ministre déclare au démissionnaire que Sa Majesté croit inutile de le voir. M. de Chateaubriand ne réplique rien, et se retire.

La royauté n'avait plus d'appui. Le bruit de la louange suit volontiers l'éclat des grands actes : les journaux accablaient d'éloges l'ambassadeur démissionnaire. Mais on se trompait en

lui supposant les calculs d'une ambition qu'il n'avait pas (1). Ce grand cœur était trop mal à l'aise sur la scène étroite des passions humaines. Il lui fallait la liberté de la pensée dans toute la liberté de la solitude; aussi n'était-il si passionné pour l'ambassade de Rome que parce qu'elle lui offrait ce double charme. Le diplomate démissionnaire n'en gémissait pas moins sur la royauté et sur la fausse position qu'elle lui avait faite. La louange des journaux répugnait à sa loyauté, et il déplorait la triste nécessité qui l'avait engagé si loin avec l'opposition, qu'il n'était plus maître d'arrêter.

Cette trombe le saisissait, l'enveloppait; elle aurait entraîné toute autre volonté, toute autre puissance que la sienne.

LX.

Le *National* venait de paraître. Le but avoué de ce journal était de renverser la dynastie des Bourbons ; c'était assez pour que la conscience royaliste de Chateaubriand s'abstînt d'y donner son approbation. La seule odeur de Talleyrand dans l'esprit de cette feuille eût d'ailleurs suffi pour le dégoûter.

Le projet de ce diplomate relativement à la branche d'Orléans, après un ajournement de quinze ans, touchait à sa réalisation. L'astucieux vieillard y travaillait par d'habiles menées, tandis que la presse périodique redoublait ses attaques contre le ministère. On n'attendait pour éclater que la moindre violation de la Charte. Les tribunaux seuls sévissaient contre les excès de l'opposition. Le ministère, lui, demeurait inactif et comme pétrifié par cette

(1) Quoi qu'il en soit, il faut convenir que si l'honneur de l'homme fut satisfait, l'honneur du chrétien a pu beaucoup souffrir dans cette crise décisive. Mais nous n'avons rien à voir dans les actes secrets de la conscience.

Méduse. Il avait paru redoutable, on le jugeait incapable, position d'autant plus désespérée que le ridicule tue encore mieux que la haine.

Nul moyen de salut : le mal n'était plus susceptible que de vains palliatifs. Les changements apportés au ministère (1), quelque estimables que fussent les noms nouveaux introduits dans le conseil du roi, ne changèrent rien à l'opinion publique. Il était marqué d'un nom impopulaire, qui le perdait. Son immobilité, toutefois, imposait silence à l'opposition, mais ce silence n'était qu'un de ces calmes avant-coureurs des tempêtes.

Cependant l'ordonnance royale du 6 janvier 1830 fixe au 2 mars l'ouverture de la session. Le cabinet pouvait se poser devant les Chambres avec une certaine confiance. Il se présentait aux pairs et aux nouveaux élus de la députation avec des dispositions propres à déconcerter ses ennemis. Ceux-ci n'attendaient qu'un prétexte pour le renverser ; ce fut le discours du roi qui déchaîna les passions un instant comprimées. « La griffe est sous le gant de velours, disait Stanislas » de Girardin, en entendant ce discours, mais elle n'aura » pas la force de le percer. »

L'adresse en réponse à la couronne ne manquait pas d'une certaine cafarderie politique ; c'était le poignard enfoncé doucereusement dans le cœur du roi. Elle fut votée à la majorité de deux cent vingt et une voix contre cent quatre-vingt-une. Elle rappelle la royauté à ses devoirs avec l'accent d'une commisération mêlée d'insolence. Toutes les ruses de la modération, ou plutôt toute la modération

(1) Les premiers collègues de M. de Polignac furent : M. de Bourmont, transfuge de l'armée de Bonaparte, officier de mérite, mais sans énergie et sans initiative; M. de la Bourdonnaye, esprit impétueux, mais vague et médiocre dans les affaires ; M. de Chabrol, ministre des finances, caractère assez modéré et inoffensif ; M. de Courvoisier, parleur facile, magistrat intègre, digne de tenir les sceaux, et M. de Montbel, homme doux et poli, faisant de petits vers et jouant la comédie de société. M. de la Bourdonnaye ne tarda pas à se retirer. Il fut remplacé à l'Intérieur par M. de Montbel, ministre d'abord de l'instruction publique, lequel fut remplacé à son tour par M. Guernon de Ranville.

de la rouerie n'y peuvent échapper à un œil exercé. Le roi n'en demeure pas moins fatalement obstiné à garder pour ministre le prince de Polignac. La dissolution de la Chambre est résolue. Le ministère alors subit quelque changement, sans amélioration toutefois. On courait à l'abîme. Les hommes capables ne manquaient pas ; mais Charles X n'était pas de ces rois inhabiles par eux-mêmes qui savent au moins choisir leurs ministres. Quel était ce mystérieux engouement pour la nullité ? Anachronisme amèrement ridicule : on met à la tête de la France ce que la France a de plus petit ! On a l'air de prétendre manifester au monde une sorte de toute-puissance, et, avec une témérité de confiance évangélique, on affecte, dirait-on, de choisir les faibles pour confondre les forts ! L'outrecuidance ne tarda pas à être elle-même confondue ; et par un de ces jours de la Providence qui mettent à nu les vaines prétentions des rois, on vit les princes supplier les petits de sauver la monarchie.

Dans ce désarroi, tout allait à l'extrême ; les ultra-royalistes et les républicains proposaient leurs remèdes héroïques. Ce dernier parti se vit alors soutenu par un journal nouveau, la *Tribune*, plus avancé que le *National :* — les insectes apparaissent à l'approche des orages. La grande majorité du pays exprime aussi ses vœux et son ultimatum ; c'est une fermentation universelle où chacun affiche ses hautes prétentions.

M. de Chateaubriand attendait et observait. C'était l'heure encore pour lui de se jeter entre les partis et la royauté. Mais celle-ci eût-elle agréé ses services ? Souffrir, se taire, se dévouer au malheur, s'il y a lieu, tel est désormais son rôle ; il y sera fidèle. Le ministre toutefois était loin de se décourager. Alger tombait au pouvoir de la France ; cette expédition si glorieusement terminée, en dépit de l'Angleterre, malgré les révélations de la presse conjurée pour en empêcher le succès, semblait devoir déconcerter l'opposition. La victoire devenait le présage d'élections favorables aux ministres. Cette attente fut trompée ; les ennemis du gou-

vernement obtinrent une majorité décisive. L'alternative était alors inévitable : un coup d'Etat, ou la retraite... le coup d'Etat fut résolu.

On est confondu de voir comme, parfois, les esprits les plus clairvoyants se trouvent pris de soudaines obscurités dans les plus imminents périls. M. de Chateaubriand partit pour Dieppe, le 26 juillet, à 4 heures du matin, le jour même où parurent les ordonnances. Arrivé le lendemain vers midi, il contemplait la mer, élément chéri de sa jeunesse et caressé de ses plus doux rêves, remontant par la pensée vers les deux époques de 1789 et de 1813, dont l'une lui rappelait la chute de la vieille monarchie, au temps de sa lieutenance au régiment de Navarre, et l'autre l'écroulement de l'Empire, à l'époque de son exil sous la police impériale. Voilà que tout à coup il apprend, par une lettre d'un de ses anciens secrétaires d'ambassade, l'apparition des ordonnances; et, un moment après il reçoit des mains de M. Ballanche les journaux porteurs de la nouvelle. Repartir quelques heures après, revenir dans Paris en feu, c'était son devoir. Le 28, il y rentrait au milieu de la canonnade, de la fusillade et du tocsin. Le 29, la victoire de l'insurrection était complète; le drame de la rue finissait; il y manquait un dénoûment : le loyal défenseur de la Charte et le fidèle serviteur de la royauté va se mêler aux dernières scènes.

Quand on médite sur ces bouleversements politiques, on voit combien l'ignorance et l'obstination dans les rois peuvent désorganiser et dérouter un gouvernement. Les ministres semblaient poussés par une force fatale, « cinq » hommes qui ne manquaient pas de bon sens se précipi- » taient avec une légèreté sans exemple, eux, leur maître, la » monarchie, la France et l'Europe, dans un gouffre (1). » On a agité plusieurs questions concernant les ordonnances, leurs promoteurs et leurs complices; on s'est enfin demandé si l'idée

(1) *Mémoires.*

en était d'un seul. Quoi qu'il en soit, juste est la réflexion de M. de Chateaubriand : « L'ambition dont on n'a pas les talents est un crime. » Quant à lui, il se reprenait à suivre sa ligne accoutumée; il avait, dès le principe, son plan de sacrifices pour l'avenir.

LXI.

Deux situations bien saisissantes se dessinent sur le fond volcanique de ce tableau des trois journées : d'un côté, le roi se tenant dans son palais de Saint-Cloud, avec sa famille, durant ces trois jours, et résistant obstinément aux salutaires conseils qui tâchent d'arriver jusqu'à lui; de l'autre, M. le duc d'Orléans demeurant coi dans son château de Neuilly. C'est de là qu'il guette les événements. La perspective d'un trône à gagner, quoi qu'il en coûte, flatte son ambition; il se réjouit devant le jubilé des barricades.

Le remède vient trop souvent quand il n'est plus temps. Après bien des résistances aux meilleurs avis, après toutes les oppositions d'un esprit aveugle (1), après d'énergiques protestations de résolution et de courage (2), le roi comprit enfin la nécessité du renvoi des ministres et du retrait des ordonnances. M. le duc de Mortemart, nommé à la présidence du conseil, fut chargé de porter à la commission municipale d'autres ordonnances qui donnaient le ministère de la guerre au général Gérard, les finances à M. Casimir Périer, et convoquaient les chambres pour le 3 août.

(1) Sauver le roi *quand même* était la devise de ses serviteurs dévoués. Le général Vincent se présente à Saint-Cloud; il force la porte qu'on lui refuse, et il dit au roi que tout est perdu : « Mon cher, répondit Charles X, vous êtes » un bon général; mais vous n'entendez rien à cela. »

(2) Le 29 encore, à 11 heures du matin, Charles X répondait à M. de Mortemart, qui l'engageait à rapporter les ordonnances : « Je ne veux pas monter en » charrette, comme mon frère, je ne veux pas reculer d'un pied. » Quelques minutes après, il allait reculer d'un royaume.

Dès le lendemain de son retour à Paris, M. de Chateaubriand avait écrit à Charles X, à Saint-Cloud. Le roi lui fit répondre qu'il l'engageait à s'entendre avec le duc de Mortemart, qu'il venait de nommer son premier ministre. Celui-ci fut introuvable ; et quinze heures s'écoulèrent jusqu'au moment où M. de Chateaubriand put enfin le découvrir : il n'était plus temps. Il est des cas où quinze heures comptent pour un siècle. Il y avait encore un recours possible auprès de la Chambre des pairs. Comme cour souveraine, elle pouvait s'interposer entre le monarque et le peuple, et remplir un rôle digne d'elle en prononçant un grand arbitrage ; mais ce rôle voulait de l'énergie et du dévouement, deux mobiles qu'elle n'avait pas ; car il n'y avait là ni accord, ni esprit de sacrifice.

Le noble vicomte se rendait, le 30 juillet, à la réunion des pairs, au Luxembourg, suivant les traces sanglantes de la révolution dont le drapeau flottait sur tous les monuments et dans tous les quartiers. Il ne voit et n'entend que des scènes bouffonnes et le mugissement d'une tourbe encore agitée. Partout c'est la foule des curieux qui se presse autour des barricades ébréchées ; ou bien c'est la canaille qui brocarde à sa façon l'auteur des ordonnances. Le sacré se mêle au grotesque ; à côté de la liberté en goguette, il voit la religion en prières au bord de la fosse des morts, au milieu d'une foule silencieuse. Mais voilà que, de spectateur, il devient acteur lui-même. On l'a reconnu : sa présence excite l'enthousiasme. Il est porté en triomphe au Palais-Royal, par une foule de jeunes gens qui se disputent l'honneur de lui servir de pavois, en répétant les cris de *Vive la Charte ! Vive la liberté de la presse ! Vive Chateaubriand ! !* auxquels il répond par le cri de *Vive le Roi !* De là il est transporté à la Chambre des pairs avec un redoublement d'acclamations. Ce ne sont que transports de joie sur son passage et aux fenêtres, avec tous les témoignages de respect et d'admiration qu'un grand roi eût pu attendre de ses fidèles sujets. Enfin on arrive au Luxembourg, où l'on dé-

pose le noble pair dans la cour du palais ; la foule se retire après avoir poussé de nouveaux cris de *Vive la Charte! Vive Chateaubriand!*

Arrivé à la salle des séances, le vicomte y trouva le duc de Mortemart. Selon le vœu du roi, il lui offrit de se concerter avec lui. Celui-ci, pressé de lui échapper, rentre dans le flot de l'assemblée ; et il communique à la Chambre les ordonnances dont le roi l'a chargé. Cette lecture ne pouvait ébranler les convictions de la peur. Quelques pairs prennent alors la parole, pour déclarer que le mal est à son comble, et qu'il n'y a rien à faire au nom de Charles X.

Une circonstance vient en aide à cette première ouverture ; c'est l'arrivée des cinq députés envoyés par la Chambre élective pour se concerter avec la pairie. Le général Sébastiani, chef de la députation, annonce le rejet des nouvelles ordonnances par la Chambre des députés, la nullité du pouvoir royal, la nécessité d'un pouvoir tutélaire entre des mains généreuses, seules capables de rétablir l'ordre et de concilier tous les intérêts... et il glisse d'adroites paroles à la louange de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Deux hommes seuls osent émettre un avis contraire : M. de Chateaubriand et son ami M. Hyde de Neuville. Le premier obtient la parole. Il tâche de rassurer d'abord ses collègues sur les symptômes de la situation présente ; il approuve et soutient les nouvelles ordonnances. Puis, n'envisageant que la question pure du devoir, il leur fait voir ce que l'honneur et la loyauté leur commandent, ce que les intérêts de la France et sa liberté leur défendent. Ils ont d'ailleurs ici des chances faciles de salut ; pour dissiper le péril, il suffit souvent de le regarder en face. Ces paroles ne trouvèrent d'écho que dans le digne collègue du noble pair. L'auguste assemblée ne voulut pas risquer sa vie ; elle aima mieux secouer le *préjugé* de la fidélité.

LXII.

Trois partis cependant se présentent dans l'arène politique : le parti monarchique de la branche aînée, ayant la force morale, mais non plus la force matérielle ; la république criant, hurlant son *tolle* contre la royauté, contre les Bourbons, et appelant de ses vœux la présidence de M. de Lafayette ; enfin l'orléanisme, faufilé dans la confiance de la nation par les intrigues de trois meneurs Jemmapes et Valmy, c'est sa réponse. à tout *qui vive*. Il faut ici le pas-à-pas de la prudence : *ire pedetentim ;* aussi ne s'agit-il d'abord que de conférer les pouvoirs de lieutenant général à M. le duc d'Orléans. Une députation de douze membres de la Chambre élective est envoyée au châtelain de Neuilly pour lui offrir cette lieutenance générale. A cette odeur d'orléanisme, Chateaubriand sent plus que jamais se réveiller ses instincts d'indépendance et de solitude.

Cependant à Saint-Cloud entière insouciance du péril, jointe au grotesque de scènes tragi-comiques : le roi et la cour *refusent de croire à une révolution* et laissent tout aller à vau-l'eau. D'autre part, Mgr le duc d'Angoulême tonne à grands éclats de colère contre le duc de Raguse, et, arrachant l'épée du maréchal, il veut la briser. Il se coupe les mains, et appelle ses gardes. Ainsi vengeait-il ce qu'il appelait la double trahison de l'oublieux maréchal, qui avait négligé de lui communiquer l'annonce du rappel des ordonnances. L'antique monarchie expirait dans des querelles de marionnettes : presque toujours ce qui a commencé par Auguste finit par Augustule.

Le duc d'Orléans commençait à voir le trône lui apparaître derrière les barricades. Cet homme n'avait rien des allures d'un caractère ouvert et énergique. Il était de cette classe d'ambitieux qui ne montent qu'en rampant : morale d'intérêt et de calcul ayant son *sic et non* pratique dirigé

constamment vers le but élevé de ses convoitises ; mimique sentimentale et quelque peu séditieuse ; double rôle selon l'occurrence : dévouement au pied du trône, caresses pour l'opposition ; froideur, dédain et mépris pour tous les déchus de la faveur et les disgraciés de la cour... telle était la gouverne et la politique de cet esprit timide et faux, changeant selon la couleur des événements, comme selon sa situation par rapport aux regards qui l'observaient ; l'instinct de la bassesse est le fond de ces sortes de caractères. Qu'on les mette dans une alternative où il faille choisir le rôle de l'honnête homme ou du grand homme, ils savent toujours trouver leur place d'escamoteurs. Malheur aux sociétés qui tombent en de pareilles mains ! Plus de dévouement, plus de justice, plus de vertus ! Du sommet du pouvoir jusqu'au plus bas de la hiérarchie politique, on ne voit que le travail de l'égoïsme, de l'iniquité, de toutes les corruptions.

De la solitude du Raincy (1), où il se tenait caché depuis la nuit du mardi 26, Louis-Philippe, averti par M. Thiers, était revenu à Neuilly dans la journée du 30 juillet. C'était là qu'il attendait la députation dont nous avons parlé. Il n'en reçoit qu'un message, le soir, à la grille du parc. Il le lit, et part à l'instant pour Paris, cocarde tricolore à la boutonnière, n'ayant pour tout cortége que trois de ses amis. Ses vœux s'accomplissaient, sa joie se contenait à peine : *il allait enlever une vieille couronne au garde-meuble.* A peine arrivé, Louis-Philippe envoie complimenter M. de Lafayette, et bientôt après il reçoit les douze députés au Palais-Royal. Ceux-ci demandent au prince s'il veut accepter la lieutenance générale du royaume. Réponse embarrassée, mais vernie et ornée de scrupules. On rassure sa religion. Une demi-heure de réflexion lui est donnée. Il reparaît portant une proclamation où il déclare accepter la lieutenance, et faire dé-

(1) Le parc du Raincy et celui de Neuilly sont aujourd'hui morcellés en deux ou trois mille lots, après avoir passé par le sac populaire et par l'incendie. O justice de Dieu !

sormais de la Charte une vérité. Enthousiasme de la Chambre élective. Le parti républicain proteste; il résiste, il menace.... Enfin on parle d'enlever le duc d'Orléans et de l'expédier à Cherbourg. L'heure de l'exil n'était pas venue; ce n'était qu'une prophétie, la Providence s'est chargée de l'accomplir dix-huit ans plus tard!...

LXIII.

Ici, en vérité, il nous répugne de reproduire cette mascarade de l'Hôtel de ville, où un prince du sang, qui renie son origine, s'en va fraterniser avec la canaille, et mendier ignoblement une royauté qu'enfin il reçoit, sur un balcon, du baiser républicain de Lafayette. Disons-le pour en finir : le duc d'Orléans a achevé l'œuvre de 93 envers la royauté; les bourreaux ne lui avaient ôté que son prestige en l'immolant..... il l'a perdue en la déshonorant..... Mais couvrons du silence toutes ces turpitudes de l'ambition; elle est parfois trop laide pour qu'on la démasque aux regards des hommes (1); il est plus utile et plus agréable à la fois de contempler l'homme du devoir resté pur au milieu de tant de crimes et de bassesses.

La position de M. de Chateaubriand était tout à fait simplifiée : il n'avait plus à se préoccuper que de la manière dont il quitterait la scène politique. La royauté, son ingrate cliente, s'était perdue elle-même; qu'avait-il à alléguer pour sa défense? Un dernier rôle lui reste encore. Mandé à la cour nouvelle, il s'y rend avec la résolution d'y *parler en*

(1) Nous croyons devoir rappeler ici ce qui a été expliqué dans l'*avant-propos*, c'est-à-dire que nous n'avons pris d'autre rôle que celui de copier le *maître peintre*, et qu'il ne nous est pas permis d'en altérer les tons et les couleurs. La seule chose que nous puissions faire, pour concilier la fidélité de l'histoire avec les sentimens de charité du prêtre, c'est de retrancher net les expressions et les situations qu'il nous est trop pénible de reproduire, malgré leur exactitude.

faveur de l'orphelin. Toute autre vertu que la sienne eût pu craindre la séduction ; mais un cœur élevé au-dessus de la vanité, de l'ambition et de l'intérêt, demeure incorruptible. Quels ressorts ne furent pas mis en jeu pour gagner l'illustre écrivain! Efforts impuissants : sa loyauté repousse tous les sophismes. A la tyrannie des faits il oppose la force inflexible du droit, et le seul nom de Henri V vient et revient toujours glacer et déconcerter toutes les caresses et toutes les tentations. Quelle confusion ! Dans ce tête-à-tête de l'honneur et de la félonie, on dit que les yeux du futur monarque n'osèrent pas se lever une seule fois sur ceux du loyal sujet.

Cette puissance fascinatrice de la fidélité ne tarda pas à trouver un plus grand théâtre ; elle se manifesta de nouveau le 7 août dans l'assemblée des pairs, réunie ce jour-là pour discuter la déclaration de la Chambre des députés concernant la vacance du trône. L'intrépide défenseur du droit ne comptait pas sur le succès de sa parole dans ce triple réceptacle des corruptions de la vieille monarchie, de la République et de l'Empire. Il voulait seulement parler à la France du haut d'une tribune qu'il allait occuper pour la dernière fois. Quel spectacle! C'est l'aréopage de toutes les grandes défections du siècle devant le seul homme de bien capable de les foudroyer par sa parole. Quel feu dans son regard ! Quelle majesté sur son front, au-dessus de toutes ces faces baissées, où se peignent la perfidie, la lâcheté et l'ingratitude. Avec quelle énergie il repousse tout ce flot d'iniquités qui l'entoure et le presse ! On dirait la Justice elle-même avec ses inflexibles oracles. Quel dédain ! quelle ironie dans ces paroles de l'orateur : « Charles X et son fils sont » déchus, ou ont abdiqué, comme il vous plaira de l'entendre ; » mais le trône n'est pas vacant, après eux venait un enfant. » Devait-on condamner son innocence ? Quel sang crie au- » jourd'hui contre lui ?..... Oseriez-vous dire que c'est celui » de son père ?.... »

Quelle argumentation ! « Est-ce la monarchie élective que » vous voulez ? Substituer ce principe à l'hérédité, c'est pren-

» dre le chemin des abîmes. Vous choisissez un roi aujour-
» d'hui, qui vous empêchera d'en choisir un autre demain?
» La loi, direz-vous? La loi? eh! c'est vous qui la faites....
» Est-ce simplement la branche aînée des Bourbons que vous
» proscrivez, parce que vous êtes victorieux? Très-bien :
» vous proclamez la souveraineté de la force. Alors gardez
» soigneusement cette force; car si dans quelques mois elle
» vous échappe, vous serez mal venus à vous plaindre... »

Il fallait faire la leçon à ces hommes de cour, tournés avec le vent et tout à l'heure prêts à se parjurer; il fallait renvoyer d'odieuses qualifications à qui elles appartenaient. Respect au grand homme! car c'est bien ici le langage de la justice, du devoir et de l'honneur : « Je reconnais au mal-
» heur toutes les sortes de puissances, ajoute-t-il, excepté
» celle de me délier de mes serments de fidélité... Je laisse
» la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié
» une obole ou une place à leur loyauté ; à ces champions
» de l'autel et du trône, qui naguère me traitaient de rené-
» gat, d'apostat et de révolutionnaire. Pieux libellistes, le
» renégat vous appelle! Venez donc balbutier un mot, un
» seul mot avec lui en faveur de l'infortuné maître qui vous
» combla de ses dons, et que vous avez perdu. Provocateurs
» de coups d'État, prédicateurs de pouvoirs constituants, où
» êtes-vous? Vous vous cachez dans la boue, du fond de
» laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier
» les vrais serviteurs du roi; votre silence d'aujourd'hui est
» digne de votre langage d'hier. Que tous ces preux, dont
» les exploits projetés ont fait chasser les descendants
» de Henri IV à coups de fourche, tremblent maintenant
» accroupis sous la cocarde tricolore; c'est tout naturel. Les
» nobles couleurs dont ils se parent protégeront leur per-
» sonne et ne couvriront pas leur lâcheté.

» Au surplus, en m'exprimant avec franchise à cette tri-
» bune, je ne crois pas du tout faire un acte d'héroïsme.
» Nous ne sommes plus dans ces temps où une opinion coû-
» tait la vie; y fussions-nous, je parlerais cent fois plus haut.

» Le meilleur bouclier est une poitrine qui ne craint pas de » se montrer découverte à l'ennemi.... »

Autant M. de Chateaubriand est grand dans ce jour, autant M. le duc d'Orléans est petit devant lui. Le noble pair, forcé de lui refuser l'aumône de la royauté, lui oppose pour conclusion une fin de non-recevoir, « car il ne voit de vacant » qu'un tombeau à Saint-Denis, et non un trône. »

Que pourrait alléguer ici le sophisme ? N'aurait-il pas contre lui le témoignage de ces âmes tarées? Personne n'osa lever les yeux à la hauteur de la tribune, hormis quelques pairs résolus aussi à se retirer. Mais la honte, de même que l'iniquité, s'avale comme l'eau ; ces sarcasmes de l'éloquence, ces pronostics de l'expérience et de la raison, que le temps a justifiés, ces nargues et ces défis du génie, ces leçons d'honneur et de loyauté, toutes ces grandes vérités furent bientôt oubliées dans ce palais des trahisons... La France, elle, les recueillit, et admira ; jamais la gloire du grand homme n'avait jeté un si vif éclat. Il soutint par le sacrifice l'autorité de ses paroles ; il se dépouilla de ses insignes, de ses dignités, de ses titres et de ses pensions ; puis, secouant la poussière de ses pieds, il regagna son modeste asile avec le témoignage de sa propre estime. Il s'en retournait ainsi, la paix dans le cœur, car il avait pour lui sa conscience... et Dieu, de qui il tenait, avec ces sentiments de fidélité et d'honneur, le courage de les proclamer.

LXIV.

L'antique monarchie avait disparu. Charles X, jeté de nouveau sur la terre d'exil par le vent de l'adversité, retrouvait, à Holy-Rood, les souvenirs de sa jeunesse, dans les murs déserts du château des Stuarts. Nous n'avons rien à dire de plus sur la révolution de 1830. Il n'entre pas dans notre plan de sonder à fond les mystères de la politique, ni de rechercher plus profondément la cause des événements des

trois jours. A un moment donné, quelque continuateur de Bossuet, les envisageant sous le jour de la foi, saura rattacher ces faits à leur ordre véritable.

Reconnaissons cependant, avec l'auteur des *Mémoires*, que le moteur de ces bouleversements est plus loin qu'on ne pense. Les passions humaines, avec tous leurs mobiles et leurs effets divers, n'expliquent rien suffisamment ; les accidents ne sont pas les causes de l'événement. Au-dessus de la politique proprement dite, il y a un ordre supérieur où la révolution sociale agit sans cesse, révolution générale où tout se tient, où l'œil exercé de l'observateur voit 1830 sortir forcément de 93, et la chute de Charles X suivre la décapitation de Louis XVI, comme le détrônement de Jacques II suivit l'assassinat de Charles I[er]. Il faut plus que jamais tout le génie de la prudence humaine dans l'administration de l'État. Le germe de la révolution est toujours prêt à se réchauffer sous les bévues des gouvernements, à se développer pour éclater encore : *il dort indestructible au fond de nos mœurs.*

Maintenant, s'il est vrai qu'une transformation s'opère et que la France marche vers des destins nouveaux, à elle de suivre intrépidement cette voie et d'en explorer toutes les merveilles comme tous les périls. Son devoir est d'agir et d'avancer sans relâche ; s'arrêter serait se condamner à une mort ignoble. Pas de foi morte, mais des œuvres ; des soldats, des millions, des vaisseaux en prévision du jour de la nécessité..... La France existe par elle-même ; ses voisins n'ont rien à y voir ; elle n'a de compte à rendre à qui que ce soit..... hormis à Dieu ! « Le cœur de la France bat libre, » sans qu'aucune main ose s'appliquer sur ce cœur pour en » compter les palpitations ; et puisqu'elle cherche de nou- » veaux soleils, elle vole au-devant de leur splendeur et elle » n'attend plus le lever naturel de l'aurore. »

Tels étaient encore les conseils, telles étaient les espérances du loyal écrivain, après son rôle fini avec la légitimité ; tels étaient ses vœux pour la France. Fasse le ciel que le

temps ne nous désabuse pas sur des prospérités entrevues de si loin! Au surplus, il ne demandait pour lui au ciel qu'une faveur: celle d'être bientôt mêlé aux ruines écroulées à ses pieds; ses pensées et ses consolations étaient désormais ailleurs que sur la terre.

Cependant il fallait vivre : nul état plus nécessiteux et en même temps plus honorable que le sien. Il songe alors à remplir ses engagements envers ses éditeurs pour la publication générale de ses œuvres; il revoit, il refait en partie les œuvres inédites de sa jeunesse; puis, pendant dix-huit mois, il consacre quatorze à quinze heures par jour à la composition de ses *Études historiques*, s'isolant de tout ce qui se passe autour de lui, et travaillant comme dans le silence, au milieu des débuts orageux de la royauté de juillet, au bruit du procès des ministres, du scandale de Saint-Germain l'Auxerrois, du pillage de l'archevêché, enfin de toutes les profanations.

Ce rare génie avait donné la mesure de ses forces dans la production incomparable de ses *Martyrs;* mais nulle part il ne montra une plus grande puissance synthétique que dans ses *Études historiques*. Exposer, sur un plan jusque-là inconnu, tout le système de l'humanité appuyé sur sa triple base — religion, philosophie, politique, — ramener tous les faits de l'histoire à ces trois vérités-principes, suivant qu'il y a entre elles choc, séparation ou harmonie; montrer le monde moderne prenant naissance au pied de la croix et se composant de trois peuples divers : les païens, les chrétiens et les barbares, qui d'abord coexistent confusément pendant les quatre premiers siècles de notre ère, et forment comme les trois éléments de la civilisation moderne; arriver ainsi, à grands pas jusqu'aux premiers Valois, pour, de là, poursuivre l'histoire détaillée de nos pères, telles devaient être les proportions du monument qu'il avait conçu, qu'il ne put achever, et qui était digne de couronner une si belle vie d'étude.

Ce simple exposé suffirait seul déjà pour nous montrer

l'essence de l'humanité, et la nécessité de mettre en lumière aux yeux des peuples la triple vérité religieuse, philosophique et politique; car la société ne peut se perfectionner que par la connaissance complète et par l'application constante de ces trois vérités fondamentales de tout système social.

Dégageons maintenant quelques principes importants, en reprenant, comme l'auteur, dans l'ordre inverse, les trois vérités sociales, et commençant par la vérité politique; ce sera saisir dans le vif l'esprit du système.

1° *Vérité politique.*

Souveraineté, liberté : telle est d'un côté la vie, et de l'autre la constitution du corps social. Rien de plus sacré pour le pouvoir que la liberté des sujets.

Ordre et liberté, tels sont les deux pôles de la sphère politique. L'ordre sans la liberté ne constitue qu'un état incomplet, travaillé par un germe de dissolution. La liberté sans l'ordre, c'est l'oppression de tous par tous; c'est le pouvoir et la liberté confondus, c'est l'anarchie.... Rien de plus difficile à former et à établir que le tempérament du corps social.

La certitude politique se fonde sur la liberté: la liberté est comme le critérium de la politique.... on peut ajouter qu'elle est aussi comme le thermomètre de la félicité des peuples.

La liberté n'est jamais détruite dans l'État; seulement elle change de place. Elle est despotisme, aristocratie ou démocratie, suivant qu'elle est le bien d'un seul, de plusieurs ou de tous.

La liberté enfin est le but et le motif de toute révolution. Chez les anciens, elle était un fanatisme ; chez les modernes elle n'est plus une religion : elle est la raison.

2° *Vérité philosophique.*

La vérité philosophique est d'une haute importance dans la cité : elle embrasse le triple domaine de la science in-

tellectuelle, de la science morale et de la science naturelle.

La vérité philosophique, avant l'ère chrétienne, ne fut qu'imparfaitement comprise ; elle fut obscure dans l'esprit des sages, erronée, stérile, impuissante.

Dans le monde moderne, elle ne fut pas beaucoup mieux comprise, et elle devint dans la société l'implacable ennemie de la vérité religieuse.

Aujourd'hui elle est appelée à jouer un glorieux rôle dans l'État, n'étant plus hostile à la vérité religieuse ni à la vérité politique. Une grande synthèse sociale est sur le point de s'accomplir ; elle sera le résultat de l'union de ces trois vérités.

3° *Vérité religieuse.*

La vérité religieuse est le *mens agitat molem* de l'espèce humaine ; elle est la vérité fondamentale par excellence ; d'elle découlent la vérité philosophique et la vérité politique.

Le christianisme est ainsi le principe générateur de tous les grands événements de l'histoire ; tout tient à lui, tout vient de lui, et il est aussi ancien que le monde (1).

Chute et rédemption, voilà son dogme, source de sa morale. Ce système explique tous les mystères de l'homme.

Mais pourquoi la solidarité de l'espèce pour la faute de l'individu ? Question inabordable ; ne cherchons pas à saisir le mot d'une conclusion dont les prémisses sont cachées dans les hauteurs de la raison divine.

Quant à la rédemption, tous les peuples en ont senti la nécessité, témoin l'usage universel des sacrifices humains.

Par la rédemption ou le christianisme — c'est tout un — tout se rapporte à la réhabilitation de l'homme ; mais cette réhabilitation restera toujours incomplète sur la terre.

Les nations déchues fourmillent entre la montagne du

(1) Il n'y avait qu'un seul homme qui eût jusque-là envisagé l'histoire sous son vrai point de vue : Bossuet a montré dans la vérité religieuse la raison de tout.

Paradis terrestre et celle du Golgotha ; l'itinéraire des peuples rachetés s'étend du Golgotha à la Sion céleste.

L'histoire de l'humanité offre ainsi deux grandes périodes, l'une d'esclavage, l'autre de liberté ; la première de l'autre côté, la seconde de ce côté-ci de la croix.

Métaphysique parfaite et parfaite morale, spiritualisme tout divin, science des sciences, voilà le christianisme. Il est appelé à conquérir le monde entier par sa toute-puissance morale et civilisatrice.

Le christianisme est la religion du progrès : « Ce n'est » point le cercle inflexible de Bossuet : c'est un cercle qui » s'étend à mesure que la société se développe. Il ne com- » prime rien, il n'étouffe rien, il ne s'oppose à aucune lu- » mière, à aucune liberté (1). »

Il n'a pour objet que la félicité des peuples, et il s'accommode ainsi à toute forme sociale.

LXV.

Tel est le triple sommet d'où ce penseur chrétien contemple la vie de l'humanité, le cours des siècles et toute la marche de l'histoire. Après Bossuet, nul n'a su mieux lier l'avenir au passé par le présent, dans l'appréciation comme dans l'enchaînement des faits. Il n'est plus possible de s'égarer dans le labyrinthe de l'histoire moderne, grâce au fil conducteur qu'il met, pour ainsi dire, entre nos mains. Pour comprendre le succès de cette manière d'écrire l'histoire, il n'y a qu'à lire la partie la plus achevée de ce travail, c'est-à-dire toute la période de l'empire romain, sa destruction et la naissance du monde moderne. Montrer sous son vrai point de vue l'histoire de la civilisation moderne depuis sa naissance ; reproduire au début les traits généraux de Tacite, en y joignant les vastes et sublimes aperçus du gé-

(1) *Etudes historiques.*

nie chrétien; suivre sur tous les points à la fois le christianisme, ce nouveau conquérant, dans la rapidité de sa course; vivifier en les généralisant les grands faits historiques, et les grouper autour des caractères et des figures qui les dominent; enfin présenter dans une saisissante esquisse cette histoire tout ensemble humaine et divine, avec toute la majesté de ses enseignements, et toute la fécondité de ses souvenirs : voilà la tâche qu'il s'agissait de remplir ; elle le fut.

En effet, tous les principaux phénomènes de l'histoire se produisent là dans un étroit espace; rien n'est oublié dans ce cadre, si resserré qu'il soit. La philosophie nous y apparaît avec ses différentes écoles; les chefs de l'Église naissante, figures vénérables marquées d'un sceau divin, s'y succèdent dans toute leur splendeur. La terre partout s'agite, en travail d'une civilisation nouvelle ; ce sont les mouvements de tous ces grands corps de nations qui se lèvent prêts à partir à l'ordre du Tout-Puissant : ces légions, que précèdent les prodiges, le mystère et la terreur, arrivent silencieusement par des marches séculaires. Elles viennent du septentrion, de l'aurore et du midi, cercle vengeur dont les lignes se pressent comme les flots de la mer. Le polythéisme expire, malgré le soin qu'il prend de recruter des dieux parmi les empereurs défunts, et l'empire s'affaisse devant les conquêtes du christianisme, qui sort toujours plus puissant et plus beau de chaque persécution.....

Quelle variété ! quelles couleurs ! Il ne fallait rien moins que la supériorité du maître pour réunir ainsi, avec toute leur animation et toute leur vérité, ces divers tableaux en de minimes proportions. L'histoire en effet semble ici avoir dérobé à la peinture les secrets de son art. N'y a-t-il pas là de quoi émerveiller l'homme qui sait et qui pense? Avec quel ordre, quel appareil, quelle lumière, avec quel charme, quelle puissance d'intuition le prestigieux écrivain déroule tout ce panorama de l'histoire romaine conjointement avec toutes les figures principales de chaque

groupe, montre l'ancien monde expirant malgré le déploiement de toutes les forces réunies pour le sauver, suit surtout la marche du christianisme en signalant ses titres à la croyance, à mesure que les saints oracles s'accomplissent, rappelle à la mémoire l'origine de ses monuments, embrasse d'un seul coup les diverses périodes et les phases sans nombre par des rapprochements inattendus qui réveillent une foule de souvenirs.... C'est là le chef-d'œuvre du nouveau Michel-Ange; c'est le tableau qu'il offre à l'admiration comme à la vénération des siècles. Quelle sublime façon de bouder aux événements que de se livrer à un pareil travail (1)!

LXVI.

M. de Chateaubriand comptait sur la paix d'une vie désormais retirée; mais il comptait en vain; bientôt la polémique vint le ressaisir dans le calme de ses travaux, et il publia en mars 1831 une nouvelle brochure sur *la Restauration et la Monarchie élective*. Il y rendait compte, à l'opinion du jour, de son refus de servir le gouvernement de juillet, dont il flétrit l'immoralité et prédit la chute. Le loyal écrivain fit encore une vive sensation dans le monde politique, grâce à la probité et à la puissance irrésistible de ses convictions. Mais c'est surtout dans l'exposition des motifs personnels de son refus qu'il devient redoutable: là toute sa verve se tourne en ironie, en sarcasme, en persifflage; là il imprime à toutes les félonies les plus indélébiles flétrissures, distribuant l'affront, la honte et l'opprobre à tous les convertis de juillet, à tous ces prêteurs de serments attachés au pilori de l'opinion

(1) M. L., vicaire général de Moulins, qui a bien voulu examiner avec soin ce travail sur Chateaubriand et ses œuvres, nous recommande de ne pas louer les *Études historiques* sans réserve, quant à la doctrine. La même recommandation nous est faite relativement à *Atala* et aux *Martyrs*, mais sous d'autres rapports.

publique : héros de la peur, grands seigneurs de l'Empire, unis indissolublement à leurs pensions, loyaux chevaliers ayant toujours dans leur poche des dispenses d'honneur et des permissions d'infidélité. La satire n'eut jamais de fouet plus sanglant. Le génie est un vengeur terrible : il tient en main le sceau de l'ignominie, comme celui de la gloire, et la marque ne s'en efface jamais.

Grâce aux ressources que lui produisit cette dernière brochure, le vicomte partit pour Genève. Il visita la Suisse avec sa femme, y choisit une retraite, puis il revint seul à Paris pour essayer de vendre sa maison de la rue d'Enfer, songeant à s'expatrier tout à fait. Ce fut durant ce voyage que Béranger, alors mécontent et déçu, comme tant d'autres, en face de la *meilleure des républiques*, lui adressa pour le retenir quelques vers assez spirituels qu'on a peut-être trop admirés. Le 11 octobre suivant, M. de Chateaubriand publiait une seconde brochure ayant pour titre : *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*, protestation pleine d'énergie et de générosité, où le sublime pamphlétaire demandait à la France s'il était digne d'elle « *d'emmancher le poignard de Louvel dans une loi*, » afin de porter le dernier coup à la famille proscrite. Cependant l'athlète, fatigué de tant de luttes, ne trouvait pas le repos qu'il s'était promis ; il ne pouvait réaliser ses projets d'émigration, les cours du continent lui étant peu favorables, vu ses principes constitutionnels. Ainsi ses voyages, comme ses combats, finissaient avec l'année 1831 ; mais 1832 lui réservait d'autres tribulations.

Entre deux extrêmes également hostiles à leur intermédiaire, celui-ci est impossible ; entre les carlistes et les républicains, Louis-Philippe en était là. Un rapprochement eut lieu contre lui entre ces deux partis contraires. Une conspiration à double face s'organise en différents quartiers ; un cabaret de la rue des Prouvaires en devient le rendez-vous général. Il ne s'agit de rien moins que de s'introduire vers minuit dans la galerie du Louvre, et d'aller frapper le *monstre*

usurpant au milieu d'une fête, grotesque caricature d'autres hommes comme d'autres temps !

M. de Chateaubriand n'en dut pas moins être fort étonné, quand deux individus forcèrent sa porte, à 9 heures du soir — 2 février — pour lui dire que tout est prêt, que dans deux heures Louis-Philippe aura disparu...... Tous deux lui demandent, l'un s'il voudrait accepter la présidence de la république; l'autre, s'il consentirait, le cas échéant, à prendre en main, aidé d'une régence, les rênes de l'Etat au nom de Henri V. L'affaire pouvait paraître embarrassante. Le double-élu s'en tire avec une gravité mêlée d'un certain enjouement. Il répond au premier, en souriant, que la présidence de la république lui ferait assurément beaucoup d'honneur, mais qu'il ne peut l'accepter ; qu'elle revient de droit à M. de Lafayette, ce qui est trouvé humble et convenable de la part du digne vicomte. Le candide républicain admirait la modestie du refus, sans comprendre l'ironie du sourire. Chateaubriand répondit plus sérieusement au second conspirateur. Il déclare que l'entreprise lui paraît folle et ridicule, qu'il ne s'entend pas aux conspirations de mélodrame, aux guets-apens de cabaret; que, s'il avait en vue quelque tentative, il voudrait mériter le succès en partageant le danger; qu'au surplus il n'a qu'un conseil à leur donner, celui de renoncer à leur projet, et de se tenir tranquilles, s'ils ne veulent tomber dans les filets de la police. L'avis ne fut pas goûté, et, quelques heures après, les sergents de ville faisaient une rafle des conspirateurs dans le conciliabule de la rue des Prouvaires.

LXVII.

L'espoir d'une Restauration ne pouvait pas préoccuper un homme d'un esprit éclairé. M. de Chateaubriand voyait trop clair dans les causes de la catastrophe de 1830 pour se créer des illusions; sa haute raison ne regardait qu'en

pitié tous ces mouvements réunis de passions diverses allant échouer contre l'impossible. Dévouement et sagesse, telle était sa devise envers la royauté déchue; il la servait au grand jour, de toutes les puissances de son âme, dans toute la mesure du possible; mais il était résolu à s'abstenir de tout concert de partis, de toute manœuvre cachée, n'entendant rien, disait-il, aux dévouements secrets, et ne sachant se rendre coupable de fidélité que par le flagrant délit.

Quel honneur resta jamais plus intact, et fut jamais mieux gardé? Le fier Breton s'était fait de son cœur comme un sanctuaire où sa gloire dût demeurer à l'abri de toute profanation. Les rigueurs de la police, l'ignominie du cachot purent l'atteindre, mais non le flétrir. Plus roi que les rois mêmes, il pouvait leur donner des leçons de magnanimité.

Sollicité par un double message de la duchesse de Berry, il avait décliné l'un et accepté l'autre : le premier lui offrant un rôle de conspiration; le second, un rôle de charité. Il s'agissait d'un envoi de 12,000 francs, offert à la classe indigente de la population de Paris, au milieu du choléra. L'effarement du pouvoir à l'occasion de cette offrande, remise en partie par M. de Chateaubriand à Mgr l'archevêque de Paris, sur le refus du préfet de la Seine et des maires, parut aussi ridicule qu'inexplicable. La distribution de cet argent légitimiste fut jugée perfide, séditieuse, *abominable;* et M. de Chateaubriand, inculpé de complot contre l'État, fut *dûment écroué* dans un *cachot* de la préfecture de police. Mais le préfet de police lui-même comprit bientôt la honte d'un tel procédé; aussi s'empressa-t-il de venir mettre à sa disposition la pièce la plus élégante de ses appartements, en l'accablant de politesses et d'excuses. Cette captivité, bien qu'adoucie par les attentions et les obligeances de M. Gisquet et de sa famille, n'en semblait pas moins longue à l'illustre prisonnier. Inculpé dans la procédure ouverte devant la Cour royale de Rennes contre M. Berryer, pour complicité dans la tentative de la duchesse de Berry, il devait répondre aux interrogations d'un magistrat délégué de

la Cour royale de Paris. Justice enfin lui fut rendue ; après quinze jours d'ennui dans sa captivité de faveur, une ordonnance de non-lieu le remit en liberté le 30 juin 1832. Il retourna chez lui plus glorifié que jamais par l'infamie d'une détention non méritée.

Libre enfin et plus dégoûté de Paris que jamais, M. de Chateaubriand ne songeait qu'à s'exiler de nouveau. Ce désir d'émigration s'accroissait des craintes perpétuelles de Mme de Chateaubriand, dont l'imagination ne voyait que procédure et prison nouvelle. Mais il était sans argent, et sa maison sans acheteur ; il l'avait grevée d'hypothèques. Toutes ses ressources étaient épuisées, hormis toutefois sa charité ; dans cette position il donnait encore aux pauvres : « C'est la plus facile manière d'être chrétien, disait-il, l'au- » mône est plus aisée que la pénitence. » Expédient ingénieux sans doute, mais qui n'en est pas plus orthodoxe dans ses conséquences pratiques.

Le généreux vicomte ne tarda pas à recevoir au centuple ce prêt fait à Dieu ; c'était un secours tout opportun qui lui venait de l'exil. Le vieux roi Charles X lui envoyait de Prague une somme de 20,000 francs, lui disant noblement que ce n'étaient pas même les deux années de pension de sa pairie qui lui étaient encore dues; et il ajoutait que ses dettes à Rome n'étaient qu'une dette de la couronne. Accepter un bienfait n'est pas toujours descendre au-dessous du bienfaiteur. M. de Chateaubriand reçut le don ; mais insistant, par une lettre respectueuse, sur le refus d'une pension annuelle, il affecta de n'accepter qu'un secours provisoire, pour se dégager des embarras qui l'empêchaient de regagner l'asile où il pourrait vivre de son travail. Enfin, grâce à une autre somme de 20,000 francs prêtée par son neveu, le comte de Chateaubriand, il put reprendre le chemin de la Suisse.

Dès lors il n'aspire plus qu'à s'assurer le repos nécessaire pour achever ses *Mémoires*, mille fois interrompus ; il parcourt successivement les villes et les sites les plus agréa-

bles, cherchant un lieu pour y poser sa tente. Cet itinéraire n'est pas sans charme pour ce sage plein de rêves encore et riche de souvenirs. C'est Bâle, dont il aime surtout la cathédrale et les anciens cloîtres ; Lucerne, son lac et l'humble chapelle de la Vierge d'où sort un chœur de voix qui lui rappelle la prière du soir au bord de la mer, dans sa pauvre Bretagne ; Altorf et Guillaume Tell, Lugano et ses coteaux de vignes; Zurich aux souvenirs fanés pour lui et sans parfum, et Constance où le château d'Arenenberg s'élève sur un rocher comme un nid d'aigle. Ce pavillon domine le lac, qui n'est qu'une expansion du Rhin sur des prairies noyées.

Là s'est réfugiée la veuve de Louis Bonaparte, frère de Napoléon, reine aussi dépossédée. La fille de Joséphine, dans l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, avait apaisé un jour la colère du grand empereur, excitée par le courage du grand écrivain. Les hautes illustrations du talent et du malheur se devinent bientôt mutuellement, et ne tardent pas à se rapprocher. La royale châtelaine, sous le titre de duchesse de Saint-Leu — c'était la reine Hortense au temps de ses prospérités : *dum regna manebant* — connut bientôt le séjour de M. de Chateaubriand dans le voisinage d'Arenenberg, et, mue par la sympathie des infortunes, elle désira qu'il vînt s'asseoir à son foyer. L'invitation fut acceptée : l'immortel écrivain a consigné dans ses *Mémoires* le souvenir de cette gracieuse hospitalité.

Magnum magna decent · il fallait que cet homme hors de pair touchât à toutes les grandeurs comme à toutes les hautes infortunes de ce siècle. L'histoire actuelle est en germe dans ce passage des *Mémoires* ; et les appréciations de l'hôte nouveau d'Arenenberg (1) ont ici leur saisissant à-propos. Il est curieux de voir le neveu de Napoléon sous l'œil obser-

(1) Arenenberg, du canton de Thurgovie, où était retiré le jeune prince Louis-Napoléon avec sa mère, est voisin de l'abbaye d'Einsiedeln, et c'est là qu'à l'ombre de la protection tutélaire de la sainte Vierge, le jeune prince a fait sa première communion, et est ainsi entré dans la vie d'homme et de

vateur d'un pareil juge, et celui-ci, démêlant déjà du regard, dans cette nature qui commence à se révèler, le caractère du savant, du penseur, du politique et du guerrier, tous les traits du génie marqué d'un sceau dominateur (1). La vie du jeune prince Louis Bonaparte est déjà une vie d'études, de travaux et de veilles. A cette gloire dont le temps n'est pas encore venu, il faut un rayon qui la pénètre et l'anime ; l'héritier du sceptre impérial s'éclaire un moment des conseils de celui qui semblait né pour être la force et la lumière des rois. Il y avait là déjà une puissance mystérieuse qui agissait sur le maître lui-même ; le dernier champion de l'antique monarchie laissa tomber de sa plume un présage involontaire sur la destinée du prince. Quelques jours de plus ajoutés à sa vie et il eût pu voir se réaliser le fait, alors bien improbable, que son regard entrevoyait dans les profondeurs de l'avenir !

L'hôte voyageur dut bientôt quitter Arenenberg et Constance : M[me] de Chateaubriand venait d'arriver à Lucerne. Cette ville paraissant insalubre, et Lugano exigeant trop de dépense, on se décida pour Genève. Là l'auteur des *Mémoires* comptait reprendre la suite de sa propre biographie, et il souriait à cette espérance, croyant avoir trouvé au port la

chrétien. C'est à ce moment qu'il eut la visite et les conseils de M. de Chateaubriand.

La reine Hortense, mère du prince Louis, allait souvent passer quelques jours à Notre-Dame des Ermites d'Einsiedeln ; elle en fut la grande bienfaitrice. Le prince Louis, devenu empereur des Français, n'a pas oublié ce sanctuaire qu'affectionnait sa mère. Il a fait don aux religieux de son portrait et de celui de l'Impératrice ; souvent on leur envoie de sa part un exemplaire des grands ouvrages qui paraissent en France ; et il n'est pas douteux qu'en retour, à Einsiedeln, on prie avec ferveur pour le prince et pour le peuple qu'il gouverne.

Le souvenir de la première communion et du lieu qui en a été témoin porte toujours bonheur ; les marques de reconnaissance que l'on donne à l'occasion de cet acte incomparable signifient qu'on remercie Dieu des principes qui nous ont été inspirés en ce jour solennel, des sentiments de ferveur qui en ont été le résultat immédiat et de la règle de conduite qu'on y a puisée pour toute sa vie.

(1) Le prince Louis, écrit Chateaubriand dans cette partie de ses *Mémoires*, est un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur et naturellement grave.

fin de ses courses et de ses fatigues, lorsqu'un fatal événement le relança au milieu des orages qui semblaient ne devoir plus l'atteindre.

LXVIII.

Il s'agissait de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry. Arrivé à Paris le 17 janvier 1833, M. de Chateaubriand sollicite vainement la permission de se rendre à Blaye, près de la princesse captive, pour s'entendre avec elle sur sa défense, et lui former un conseil d'hommes éclairés. Écarté officiellement, il rentre dans son droit privé, et il publie son *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry*, bien résolu de s'immoler à ses principes, parce que l'homme d'honneur n'a rien de plus cher que sa conscience et sa propre estime. Cette inspiration de l'éloquence et du cœur est un de ses chefs-d'œuvre. Le sublime écrivain y semble parfois s'élever au-dessus de lui-même. Jamais il ne communiqua à l'expression de sa pensée et de ses sentiments plus de puissance de raison, plus de chaleur d'âme. Il semble que cette fière organisation intellectuelle ait voulu épancher tous les trésors de sa tendresse, et darder tous les feux de son courroux pour consoler et venger la femme-roi tombée de la hauteur des siècles, trahie par la fortune, vendue par un juif et achetée par un ministre. On se sent attendri surtout en lisant l'apostrophe qui termine cet écrit :

« Illustre captive de Blaye, Madame! que votre héroïque » présence sur une terre qui se connaît en héroïsme amène » la France à vous répéter ce que mon indépendance poli- » tique m'a acquis le droit de vous dire : Madame, votre fils » est mon roi! Si la Providence m'inflige encore quelques » heures, verrai-je vos triomphes, après avoir eu l'honneur » d'embrasser vos adversités? recevrai-je ce loyer de ma » foi? Au moment où vous reviendriez heureusement, j'irais » avec joie achever dans la retraite des jours commencés

» dans l'exil. Hélas ! je me désole de ne pouvoir rien pour » vos présentes destinées. Mes paroles se perdent inutile- » ment autour des murs de votre prison ; le bruit des vents, » des flots et des hommes, au pied de la forteresse solitaire, » ne laissera pas même monter jusqu'à vous ces derniers » accents d'une voix fidèle. »

Est-ce ici la voix de Bossuet, ou un écho solennel de ces plaintes que la douleur du prophète exhalait jadis sur des ruines sacrées? Le génie laisse tomber de ces mots qui parfois écrasent comme la foudre. Il était naturel que le cri sublime de la fidélité : *Madame, votre fils est mon roi!* fût pour la félonie une injure accablante. C'était un cri séditieux ; il fallait bien traduire devant les tribunaux les journaux qui l'avaient répété; celui qui l'avait fait entendre le premier à toute la France fut enveloppé dans la poursuite. Ne l'eût-il pas été, qu'il se fût déclaré *coupable,* afin de sauver par sa présence des hommes attaqués pour lui.

En matière de politique, comme en matière de religion, la foi a aussi ses épreuves. Le défenseur de l'auguste prisonnière eut aussi ses tribulations, et il dut se sentir profondément affligé. Sa position devant ses juges venait de s'aggraver d'un incident fâcheux : c'était la déclaration, donnée par le *Moniteur,* de Mme la duchesse de Berry, et du mariage qui la rendait mère. Tout autre que l'homme de dévouement eût désespéré de la cause. Mais le zèle redoubla dans ce cœur chevaleresque, en soupçonnant ici un piége de la félonie. Les souvenirs de l'enceinte où siégeait la Justice allaient bien à la circonstance : le tribunal révolutionnaire avait été jadis installé dans cette salle même; Marie-Antoinette y avait comparu, et son frère à lui-même y avait été condamné. La révolution de Juillet avait senti qu'il lui importait d'en ôter le symbole sacré qui protége et console l'opprimé; et pour affermir la face du juge contre l'innocence, elle en avait fait enlever le crucifix ! Mais l'homme de dévouement échappa à l'iniquité des juges par un de ces mots heureux que les circonstances ne manquaient

pas de lui inspirer. Après la plaidoirie de Me Berryer, qui défendait la *Quotidienne* dans la même cause, Chateaubriand dit quelques mots à la fin des débats; et élevant toute la Cour à la hauteur de sa pensée, il appela le jury la *pairie universelle*, ce qui ne contribua pas peu à son acquittement et à celui des prévenus. L'ignominie lui fit défaut, et il n'eut pas l'honneur d'une condamnation, le jury l'ayant déclaré *non coupable*, ainsi que tous les autres prévenus. La royauté de Juillet fut un moment déconcertée; elle ne tarda pas à comprendre la position qui lui était faite par cet acquittement, et surtout par le retentissement du *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry*. L'élargissement de la royale captive fut résolu, mais seulement après constatation publique de déshonneur. Le fils du régicide avait le cœur de son père et sa clémence était cruelle (1).

(1) Il faut que bien grandes soient les exigences de la politique pour inspirer, dans certaines circonstances, des raffinements de rigueurs que l'histoire doit plus tard blâmer et flétrir. A son tour, cette sévérité de l'histoire, quand il faut l'écrire, est vraiment pénible à formuler; et, quant à nous, ce rôle de l'historien est tellement contraire à nos habitudes privées, qu'en regard des lignes qui occasionnent cette note, nous nous trouvons heureux de pouvoir ici raconter, à l'honneur de la famille d'Orléans, un de ces mille traits de compatissance et de bonté que les princesses et la reine Marie-Amélie notamment se donnèrent la mission d'exercer pour le soulagement de nombreuses infortunes.

La capture de la duchesse de Berry faite, par suite de la trahison d'un juif, au foyer d'une famille bretonne, mit en émoi la Bretagne consternée. Toutes les mains et tous les cœurs s'élevèrent vers le ciel, le confident et la ressource du malheur. Plusieurs familles organisèrent à petit bruit ce qu'on appela une *conspiration de la prière*. A un jour dit, il y eut rendez-vous pour une messe célébrée à l'intention de la royale captive. La police vigilante et ombrageuse veillait. L'organisateur de ce complot sans danger, un de ces nobles cœurs qui sacrifient tout à l'honneur de leur nom, et jamais rien aux calculs de l'intérêt, fut spécialement signalé, parce qu'il avait une fonction dans l'administration. Immédiatement, il fut privé de son emploi et jeté en prison. Ce chef de famille en était toute la ressource; avec lui, disparaissait le pain de la mère et celui de sept ou huit enfants. Eperdue, folle de désespoir, mais poussée par la tendresse maternelle, la dame de *** se jette sur la route de la capitale; et, après une courte visite chez Mme de Chateaubriand, pour prendre ses conseils, elle va directement aux Tuileries, elle qui n'avait jamais franchi les échaliers de son étroit domaine. C'est la reine Marie-Amélie qu'elle demande, c'est elle qu'elle veut voir immédiatement; comme moi, pensait-elle en son cœur, elle est mère d'une nombreuse famille, comme moi aussi elle a eu à subir les rigueurs de l'adversité. La reine est bonne, elle aura compassion de mon malheur.

Toutes les barrières de l'étiquette tombent devant tant de courage et de con-

LXIX.

M. de Chateaubriand peut donc enfin jouir de quelque paix. Rentré dans son pavillon de la rue d'Enfer, il se livre à ses goûts d'étude et de solitude. Un bouquet de bois où croissent vingt-trois cèdres de Salomon et deux chênes de druides, un préau et une allée de peupliers, ce sont tous ses États. Là, enfin, *sua regna videns*, il peut recueillir son passé dans le calme et continuer ses *Mémoires*. Comme l'oiseau échappé des rêts de l'oiseleur, il y chante sa délivrance en s'unissant à des hymnes pieux, à de touchantes prières, en se mêlant à de saints exercices. La foi

fiance. La situation de la noble Bretonne, sans pain pour ses enfants, et privée de l'appui du chef de sa famille, dicta soudain au cœur de Marie-Amélie une réparation vraiment remarquable. Renonçant à l'espoir d'obtenir du ministère la réintégration dans son emploi du gentilhomme compromis, la reine se déclara sur-le-champ la seconde mère de cette famille, et se chargea de pourvoir aux autres nécessités. Tous les enfants furent, par ses ordres, placés dans des maisons d'éducation, dignes tout à la fois et de la famille protégée et de la royale protectrice; et cette protection, devenue bientôt plus nécessaire par une double mort qui vint faire de toute la famille autant d'orphelins, les suivit tous au delà du temps de la pension, sauf une seule fille, trop jeune quand éclata la révolution de 1848, catastrophe qui poussa la malheureuse reine Marie-Amélie elle-même en exil.

Un jour, nous traversions la place du Carrousel, où viennent de s'élever les splendides édifices qu'on appelle l'achèvement du Louvre et des Tuileries, et dont l'importance est plus grande que celle des palais eux-mêmes. Devant nous marchait avec difficulté un vieillard décoré de l'étoile de l'honneur, péniblement appuyé sur le bras trop peu élevé d'une jeune fille dont la grâce était relevée par la fierté avec laquelle elle soutenait son fardeau : c'était l'orpheline, la fille du conspirateur *de la prière*, la dernière protégée de Marie-Amélie; et le vieillard, c'était le colonel de gendarmerie qui avait rempli la pénible mission d'arrêter son père. Témoin des angoisses de cette famille, il en avait suivi avec intérêt toutes les péripéties ; et, lors de la catastrophe qui la priva de sa protectrice, il avait adopté l'orpheline.

Sur les banquettes de pierre pratiquées par la prévoyance de l'architecte entre les colonnades du nouveau palais, pour reposer les visiteurs fatigués, le vieux commandant voulut bien nous raconter lui-même cette histoire. Elle recevait un triple intérêt de circonstance, par la présence de l'exécuteur des rigueurs du pouvoir, par celle de l'orpheline qui en était la victime, comme aussi par la vue de ce palais des Tuileries, vide de ses anciens hôtes, d'où avait été obligée de fuir la royale protectrice dont nous venons de révéler un des mille traits de bienfaisance.

n'est jamais plus pratique que dans les jours de la tribulation.

Cependant la tristesse le suit dans sa retraite : il n'a plus qu'une idée qui le préoccupe, celle du déclin de la vie (1). Comme par une mystérieuse harmonie, son gîte fait face à l'occident. Mais qu'elle est belle encore cette tête éclairée d'un dernier rayon à l'heure déjà proche du crépuscule ! Un charme indicible vient ranimer ses vieux ans, et il sourit au souvenir de sa jeunesse, de ces jours écoulés, que le temps a réduits à l'inanité des fantômes. L'aspect des constellations retrace à sa pensée tout l'idéal de son bonheur d'autrefois au sein des forêts américaines et sur le

(1) Cette tristesse et cette mélancolie, qui étaient le fond du caractère de M. de Chateaubriand, augmentèrent d'une manière sensible dans les dix dernières années de sa vie, même bien avant qu'un terrible accident (il se cassa, dans une chute, la clavicule du bras droit) l'eût privé de l'usage de l'un de ses membres, de cette main droite qui avait écrit tant de chefs-d'œuvre. On nous a raconté que le fils d'un de ses amis avait fait le pari de le dérider en lui donnant connaissance d'une chanson qui, sous le commencement du règne de Louis-Philippe, courait tous les salons de l'aristocratie royaliste, et qui, naturellement, devait convenir à ses sentiments. Voici cette chanson, dont les paroles seulement lui furent dites :

LES REVENANTS.

Sur les goûts, nous a dit un sage,
Il ne faut jamais disputer ;
Tel à la ville rend hommage
Que le vallon ne peut charmer.
Dans la peinture et la musique
L'un cherche des délassements,
Un autre aime la politique,
Pour moi j'aime les *revenants*.

Les revenants !... quelle folie !
Ah ! riez tant qu'il vous plaira ;
Je tiens, pour cause, à ma manie,
Jamais elle ne changera.
Quand je vois notre belle France
Livrée à de certains vivants,
On me pardonnera, je pense,
De préférer les *revenants*.

Dans les beaux jours de ma jeunesse,
Des Français j'ai vu le bonheur ;
De tout un peuple dans l'ivresse,
J'ai vu le spectacle enchanteur.
Pour qui ces transports, ce délire ?
Pour qui tous ces joyeux accents ?
Amis, — dussiez-vous en rire, —
Oui, c'était pour les *revenants*.

Les revenants, pour l'ordinaire,
Sont méchants et causent grand peur ;
Mais ceux dont je parle, au contraire,
Chez nous ramènent le bonheur.
Aussi, dans le temps où nous sommes,
Si j'étais le maître un instant,
Je donnerais tous vos grands hommes
Pour le *plus petit revenant*.

Ces couplets lui firent plaisir par le souvenir qu'ils lui rappelaient d'événements auxquels il avait pris une part si active et si généreuse. Au dernier, sa mélancolie laissa échapper un sourire qui voulait dire : Merci de votre souhait. Puis il ajouta en soupirant et en reprenant son sérieux : « Mon » ami, en France on est léger et l'on rit de tout ; l'effet de votre chanson, » assurément bien sentimentale, sera anéanti par une plaisanterie. On dira : » Votre revenant est un *revenant bon*. »

giron de l'Océan. « C'est que la nuit est plus favorable que » le jour aux réminiscences du voyageur : elle lui cache les » paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite ; elle » ne lui laisse voir que les astres d'un aspect semblable » sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors » il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle » époque. Les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva » dans les diverses parties de la terre, remontent et s'atta- » chent au même point du ciel. » Hélas! si tous, tant que nous sommes, vieux passagers de la vie, nous pouvions aussi retrouver nos souvenirs aux régions de nos célestes espérances !

LXX.

Toute supériorité de talent, comme de fortune, ne peut guère disposer de soi : Chateaubriand l'éprouva presque toujours. Nul autre ne fut jamais peut-être plus contrarié dans ses projets ou ses loisirs de solitude. Adieu encore les jouissances de l'étude, les douceurs de la paix ! Voilà qu'une lettre et une note de Mme la duchesse de Berry lui viennent imposer de nouvelles fatigues. Dans cette lettre touchante, où la douleur exprime à la fidélité toute sa confiance et toutes ses sympathies, la princesse rompt le silence sur un mariage jusque-là tenu secret pour de graves raisons politiques, puisées toutes dans l'intérêt de son fils. « Vous direz à ma » famille, ajoute-t-elle, que je suis mariée en Italie au comte » Hector Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco. » Comment refuser quelque chose à des paroles telles que celles-ci : « Renfermée dans les murs de Blaye, je trouve » une consolation à avoir un interprète tel que M. le vicomte » de Chateaubriand; il peut à tout jamais compter sur mon » attachement. » Nulle hésitation de la part du glorieux ambassadeur. Son parti est pris : oui, il ira, au nom de la prisonnière de Blaye, trouver la prisonnière du Temple : il

ira négocier un nouveau pacte de famille, porter les embrassements d'une mère captive à des enfants exilés, et présenter les lettres par lesquelles le courage et le malheur l'accréditent auprès de l'innocence et de la vertu.

Parti incognito le 14 mai pour aller au delà du Danube chercher en Bohême le dernier asile de Charles X, Chateaubriand, après quelques difficultés de police qui l'arrêtèrent dans une petite ville de Bavière, arriva à Prague le 24 mai 1833, à 7 heures du soir. Deux heures après, il gravissait la haute colline que couronne l'immense château des rois de Bohême, et il était admis près du roi Charles X... Entrevue solennelle! Il se sentit tout à coup saisi de respect et d'attendrissement, comme si la royauté, ce fantôme de quatorze siècles, se fût dressée devant lui. Il ne put retenir ses larmes en voyant le vieillard courbé sous le poids de l'âge et du malheur : spectacle touchant que celui de ces deux hommes assis face à face dans une vaste salle du sombre et gothique manoir des empereurs d'Autriche..... Le roi détrôné et banni consolait le célèbre publiciste, cet *impitoyable ennemi*, ce *dur opposant* des ordonnances de juillet.

Il nous irait mal de donner ici, après la description que l'éloquent écrivain nous en a faite, le récit de son séjour à la cour des exilés; c'est à lui, qui a vu et entendu, de reproduire l'impression de son âme, en contemplant l'intérieur pitoyable et négligé de Mgr le duc d'Angoulême, cette vertu achevée par l'infortune, cette tendresse, cette piété filiale presque introuvable dans l'histoire, et de redire les détails de cet intérieur aux rapports si touchants, où les grâces de l'enfance s'harmonisent avec la royauté de l'exil. Quoi de plus charmant à voir que le jeune Henri et la princesse Louise sa sœur, innocents fugitifs semblables à deux gazelles cachées parmi des ruines? Il faut se reporter aux *Mémoires* pour entendre et recueillir les nobles paroles des rois tombés du trône : on dirait un écho de ces antiques rois de Thèbes devenus dieux par le malheur.

M. de Chateaubriand a hâte de remplir sa mission au-

près de Charles X; il lui déclare le message dont il est porteur, et il expose, de la part de Mme la duchesse de Berry, le droit qu'elle réclame de conserver son rang de princesse française, la régence et la tutelle. Aux réponses sévères du roi, qu'il réfute par des répliques pleines de gravité et d'autorité, M. de Chateaubriand oppose finalement ce qu'il y a d'héroïque dans l'intrépidité et les souffrances de la duchesse de Berry; éloignant la pensée que Charles X pût, à l'instar du duc d'Orléans, flétrir du même coup les enfants et la mère, il le fait consentir à *pardonner à la gloire d'une femme.*

Sa tâche n'est pas achevée; il est aussi porteur d'une lettre pour Mme la Dauphine, et il est chargé auprès d'elle d'une mission importante relative aux intérêts du royal orphelin. Il lui fallut donc se rendre à Carlsbad, où la princesse prenait alors les eaux. Combien il se sentit ému en pensant qu'il allait voir la fille de Louis XVI, le plus bel idéal de la vertu sur la terre! La petite-fille de Marie-Thérèse vivait chétivement dans cette ville, témoin jadis des munificences de la femme-roi, son aïeule. Elle n'avait là, pour attirer le respect de la foule, que le trésor toujours intarissable de magnanimité et de religion déposé par le ciel au fond de son âme. La présence de Chateaubriand fit impression sur Mme la Dauphine. Elle l'honora de plusieurs entretiens, et plus d'une fois les regards qui s'étaient attachés, au Temple, sur les yeux de Louis XVI et de Marie-Antoinette, se reposèrent avec bienveillance sur le fidèle serviteur. C'était la plus douce récompense de son zèle et de ses fatigues. Son bonheur fut plus grand encore lorsque l'auguste princesse eut accordé gracieusement à son intervention la demande de Mme la duchesse de Berry. Le moment de la séparation n'en fut pour lui que plus pénible; Mme la Dauphine lui remettait une lettre pour son infortunée sœur, et, prolongeant ses adieux, elle répétait sans cesse le nom de cette France, objet de ses regrets, loin de laquelle, disait-elle en pleurant, elle n'aurait pas voulu mourir. La

patrie, si ingrate qu'elle puisse être, ne perd jamais ses droits dans certaines âmes héroïques.

O vous qui n'eûtes à donner que l'exil à la fille de vos rois, ne craignez pas, mais espérez! Elle n'eut jamais pour ses ennemis que des vœux et des bénédictions!!! Admise aujourd'hui dans une autre patrie, près des augustes martyrs de qui le ciel l'avait fait naître, elle prie avec eux pour cette France qu'elle aime encore et qui ne l'a jamais aimée.

LXXI.

L'heureux ambassadeur revenait de sa mission, et il rapportait à sa royale cliente les réponses impatiemment attendues. Ce retour par les fraîches vallées de la Moravie, le passage du Rhin près de Manheim, la rentrée en France par Metz, et son arrivée le 6 juin, tout ajoute à l'intérêt du lecteur par maintes brillantes esquisses, par maintes fantaisies délicieuses (1), charmantes arabesques qu'il faut regarder

(1) Voici l'un des plus jolis bijoux qu'un poëte ait jamais dérobé à la ceinture des Grâces. Laissons au nouveau Simonide le soin de nous raconter son agréable aventure :

« A B..., où j'ai dîné, une jolie curieuse s'est présentée à mon grand couvert : » une hirondelle, vraie Procné, à la poitrine rougeâtre, s'est venue percher à ma » fenêtre ouverte, sur la barre de fer qui soutenait l'enseigne du *Soleil d'Or*. Puis » elle a ramagé le plus doucement du monde, en me regardant d'un air de » connaissance, et sans montrer la moindre frayeur. Je ne me suis jamais » plaint d'être éveillé par la fille de Pandion; je ne l'ai jamais appelée *babillarde*, comme Anacréon. J'ai toujours au contraire salué son retour de la » chanson des enfants de l'île de Rhodes : « Elle vient, elle vient l'hirondelle » ramenant le beau temps et les belles années : ouvrez ! ne dédaignez pas » l'hirondelle. »

» François, m'a dit ma convive de B..., ma trisaïeule logeait à Combourg, » sous les chevrons de la couverture de la tourelle. Tu lui tenais compagnie » chaque année, en automne, dans les roseaux de l'étang, quand tu rêvais » le soir avec ta sylphide. Elle aborda ton rocher natal le jour même que » tu t'embarquais pour l'Amérique, et elle suivit quelque temps ta voile. » Ma grand'mère nichait à la croisée de Charlotte. Huit ans après, elle arriva » à Zafa avec toi ; tu l'as remarquée dans ton itinéraire. Ma mère, en gazouillant à l'aurore, tomba un jour par la cheminée de ton cabinet aux affaires » étrangères ; tu lui ouvris la fenêtre. Ma mère a eu plusieurs enfants ; moi » qui te parle, je suis de son dernier nid. Je t'ai déjà rencontré sur l'ancienne

comme les enroulements capricieux tracés à l'avance par le peintre à la voûte de son tombeau.

Après la fatigue, le repos : c'est bien mérité. L'homme d'*affaires* de la maison des Bourbons a fait son œuvre. Il a négocié un nouveau pacte de famille entre les enfants du Béarnais. Il en a porté et rapporté les actes, de la prison à l'exil, et de l'exil à la prison. Va-t-il rentrer enfin dans les habitudes de sa vie ? Il l'espère, et déjà il a retrouvé le coin solitaire de son jardin, son boulevard d'Enfer, ses *Mémoires*, attendrissants souvenirs de ses jours passés, et surtout sa petite société choisie de l'Abbaye-aux-Bois. *Nec mora, nec requies* : adieu encore une fois les doux loisirs ! voici une lettre de Mme la duchesse de Berry... Grands remercîments pour ses derniers services à Prague, avec un aperçu des tortures morales qu'elle a subies à Blaye de la part d'un prince son parent, *qui n'a rien négligé pour établir le déshonneur de sa nièce;* appel nouveau au dévouement du loyal serviteur : elle a besoin de ses conseils relativement à l'éducation et à la majorité de son fils.... il voudra bien prêter encore une fois l'appui de son expérience et de sa fidélité, et se rendre sans tarder à Venise, pour répondre à sa royale cliente.

Nouveau pèlerinage.... quinze jours d'attente dans la cité des doges. Une lettre enfin l'appelle à Ferrare, où il arrive en même temps que la princesse, qui lui prodigue les témoignages de son estime et de son affection... Elle lui présente

» voie de Tivoli, dans la campagne de Rome : t'en souviens-tu ? mes plumes » étaient si noires et si lustrées !.... Tu me regardes tristement : veux-tu » que nous nous envolions ensemble ?

» — Hélas ! ma chère hirondelle qui sais si bien mon histoire, tu es extrê» mement gentille ; mais je suis un pauvre oiseau mué, et mes plumes ne » reviendront plus. Je ne puis donc m'envoler avec toi. Trop lourd de cha» grins et d'années, me porter te serait impossible. Et puis, où irions-nous ? » Le printemps et les beaux climats ne sont plus de ma saison. A toi l'air et » les amours, à moi la terre et l'isolement. Tu pars : que la rosée rafraîchisse » tes ailes ! qu'une vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, lorsque » tu traverseras la mer d'Ionie ! qu'un octobre serein te sauve du naufrage ! » Salue pour moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de Rosette. Si je ne » suis plus quand les fleurs te ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre : » viens au soleil couchant happer des moucherons sur l'herbe de ma tombe. » Comme toi, j'ai aimé la liberté, et j'ai vécu de peu. » — (*Mémoires*.)

le comte de Lucchesi-Palli, son époux : parfait gentilhomme, admirable par l'exquise convenance de ses manières, mélange respectueux de dignité du mari et de la soumission du sujet... Entretiens fréquents où revient sans cesse la question de l'éducation du jeune Henri....... ; enfin, nouvelles instances auprès de M. de Chateaubriand pour un nouveau message à Prague, où il s'agit d'obtenir l'acte de majorité. Le vieil ambassadeur retourne vers cette triste résidence. Mais sa présence y fait peur à toutes les misères nichées autour de la monarchie mourante. Qui le croirait? il ne peut approcher de Henri de Bourbon ; ce sont encore, autour de l'exil, mêmes intrigues, mêmes vanités aveugles, mêmes influences jalouses que naguère autour du trône. Le négociateur, réduit à l'impuissance, revient à Paris, se retirant avec pitié et dégoût de ce théâtre de la royauté à ses derniers abois. Parti de Paris le 3 septembre 1833, il rentrait le 6 octobre au matin dans son *infirmerie*.

Dieu soit béni ! il peut donc revenir enfin à ses goûts d'étude et de retraite, en conservant encore certaines liaisons d'amitié intime ou de sympathie politique. C'est à cette époque qu'il se lie d'affection avec le jeune Armand Carrel, publiciste distingué, dont il garda par la suite un triste souvenir. Toujours, dans ses nobles travaux, l'homme a besoin des regards de l'homme.

LXXII.

Nul plus que notre grand écrivain n'éprouva le besoin de se réfléchir dans une autre intelligence, comme de se verser dans un cœur ami. De là ses assiduités à certains cercles choisis, où parfois il venait lire des fragments de ses *Mémoires*. On le voyait revenir à la première ambition de sa jeunesse, et ses amis lui surprirent quelques pièces de vers. Il prit même tout à coup un essor nouveau. La tragédie de *Moïse* parut, prouvant une fois de plus com-

bien le monde littéraire doit lui savoir gré de n'avoir écrit qu'en prose. Ce n'est pas que cette poésie n'ait aussi son mérite à part; il ne manque à ces beaux vers que l'originalité. On y retrouve l'harmonie de Racine et la douceur de David, mais ce ne sont que des échos. L'antiquité eût placé Chateaubriand parmi ses chantres les plus sublimes : *musœum antè omnes*..... et Polymnie serait sa muse plutôt que Melpomène. Cette âme se plaît trop dans les hautes régions de la pensée pour s'abaisser aux soins ou aux combinaisons du drame et de la tragédie. — Il n'y avait rien de Shakspeare dans Chateaubriand, a dit Lamartine; il y avait du Pindare en prose.

Quoi qu'il en soit, ajoutons qu'il y eut du divin dans cet homme, car sa vie ne fut pour ainsi dire qu'une création continuelle. Outre le soin de retoucher ses *Mémoires d'outre-tombe*, il poursuivait encore diverses études. L'ouvrage sur le *Congrès de Vérone et la Guerre d'Espagne*, vrai monument d'histoire diplomatique, n'offre encore aucun signe de décroissance. Il n'en est pas de même de la *Vie de Rancé*, où, toutefois, malgré la défaillance du génie, accusée par la confusion du plan et par l'obscurité du récit, on trouve encore partout la sagacité dans l'appréciation des événements, la sûreté du coup d'œil, l'éclat du coloris et la vigueur du pinceau dans les portraits.

Le soleil couchant a parfois de magnifiques jets de lumière. L'*Essai sur la littérature anglaise* est une étude encore admirable. C'est à la fois un bon livre et une bonne action ; les lois de la morale, de la raison et du bon sens y sont noblement vengées des insultes d'une école alors célèbre, qu'il châtie avec toute l'autorité du maître dans son empire. Cet ouvrage n'est cependant pas tout à fait irréprochable, surtout dans la partie politique, quelque peu vague et d'ailleurs alarmante. Désenchanté du monde politique comme de sa propre vie, l'auteur ne le voit plus qu'avec découragement et désespoir; il ne s'inspire plus que de ses dégoûts, et, se promenant triste sur sa

grève solitaire, il annonce au monde la domination future de la démocratie qui aura pour signes précurseurs les angoisses et les calamités. Heureusement qu'ici l'œil du voyant ne découvre cet avenir que bien loin, par delà *tout horizon visible.* C'est donner large marge à ses sombres prophéties et nous laisser encore de l'espoir. Au surplus, dans cet éloquent ouvrage, il y a quelque chose de plus qu'un traité de la littérature de nos voisins d'outre-mer ; on y trouve encore des vues profondes dans les plus graves questions d'art et de morale : c'est la course libre et rapide du pilote expérimenté qui s'est lancé encore une fois à travers l'océan des idées, explorant tous les rivages et signalant tous les écueils (1).

Il lui fallait le double charme de l'étude et de l'amitié pour lui faire supporter le dégoût des hommes et des choses de ce temps. La vie a des perspectives qui accablent. A l'idée de sa fin prochaine, et à l'aspect des maux de son pays, il se livrait à une tristesse qu'il ne savait pas dissimuler. Alors il écrivait, sous la dictée de son génie, des axiomes prophétiques tels que ceux-ci : « Nul n'est habile » contre Dieu... La politique la plus adroite échoue inévi- » tablement contre la règle de la morale... Les réactions de » l'injustice sont d'implacables vengeresses... Tout royaume » appuyé sur les infractions de la loi morale doit tomber. »

L'événement ne tarda pas à réaliser la prédiction. Le pouvoir, sans base, est heurté et renversé. Louis-Philippe n'a pas la force de se lever contre la République. Il descend du trône, seul et abandonné, et se sauve, caché sous une blouse, sans qu'on s'occupe de lui, sans qu'on lui fasse

(1) La traduction du *Paradis perdu* s'offre ici naturellement à la critique. Cette œuvre d'abnégation et de confiance eut de rigides censeurs et de zélés admirateurs. Pour s'entendre, il y aurait cette question à résoudre : le traducteur doit-il ou non sacrifier parfois sa langue à la reproduction fidèle de son original ? ou plutôt : vaut-il mieux reproduire l'original avec tous ses traits, ses couleurs et sous son vrai jour, dût la langue du traducteur subir parfois des sacrifices, que de n'en blesser jamais les règles, dût l'original subir quelque altération ? La louange ou le blâme de la critique tiennent ici en grande partie à cette question. Nous laisserons au lecteur le soin de l'examiner et de la résoudre.

l'honneur de le haïr. Il n'a pas même la consolation de pouvoir accuser les perfidies et les trahisons qui le perdent; lui qui préconisa la défection et décora la félonie, passe par les conséquences de ses prémisses morales et politiques, pour aller expier l'exil par l'exil....... C'était la loi du talion (1).

(1) Voici un autographe de Louis-Philippe, que nous avons sous les yeux en ce moment. C'est une lettre adressée à M. de M..., intendant de la liste civile, dans cette triste journée : « Dreux, jeudi 24 février 1848. — Mon cher comte, » parti *sans une obole*, il a fallu emprunter à Versailles pour notre chétif voyage. » Nous sommes très-bien arrivés ici, à 11 heures du soir : c'était le mieux. A » présent, il faut faire arranger le plus tôt possible notre voyage à Eu. Il faut » des voitures, et vous me feriez plaisir de vous y mettre pour m'apporter l'ar- » gent dont je vous remets les ordres, et pour concerter avec vous les horribles » et effrayants arrangements de cette nouvelle position; et j'espère que vous » pourrez venir. — Bonsoir. »

Cette fuite de la royauté de juillet avait eu lieu vers midi environ, et *nous en avons été témoin*, à la grille même du jardin des Tuileries. Nous avions voulu suivre toutes les péripéties de cette révolution faite en trois jours, les 22, 23 et 24 février 1848.

Le premier jour, ce fut une démonstration bruyante faite le matin devant la Madeleine, par les étudiants de toutes les écoles qui s'y étaient donné rendez-vous. Vers midi et une heure, l'escadron de dragons mis en bataille sur la place de la Concorde pour en imposer, était insulté par une nuée de gamins qui leur jetaient du sable à travers la figure : ordre était donné de rester immobile. A cinq heures, les environs des Tuileries étaient déjà obstrués de barricades, lesquelles se multipliaient avec une incroyable rapidité par les moyens qui suivent, que nous avons vus de nos propres yeux. Dans le quartier des Halles, à l'arrivée des voitures de la province, les diligences pleines de monde, dedans et dessus, étaient arrêtées, soulevées comme une paille par des milliers de bras, et renversées sans pitié, bagages et voyageurs, tout pêle-mêle. Plus loin, c'étaient les pavés qui se transportaient de mains en mains pour s'amonceler sur un point de passage, etc., etc.

Toute la journée du lendemain fut consacrée à ce bouleversement général dans la capitale entière. Ayant voulu nous rendre compte de ce qui se passait, de la porte Saint-Martin à la place Saint-Michel seulement, nous eûmes à traverser *soixante et quinze barricades* bien comptées, et il nous fallut six heures pour nous faufiler à travers ce chaos et pour nous en échapper.

Nous rentrions, navré de tristesse et d'inquiétude, à onze heures du soir de ce deuxième jour, et nous entretenions quelques amis de cette fameuse excursion nocturne, quand, à une heure du matin, un tocsin général épouvanta la capitale, réduite au plus morne silence par la cessation de la circulation. Jamais pareil effroi n'eut lieu dans une population de 1,500,000 âmes. Toutes les cloches de la capitale sonnaient l'alarme, et, à travers leur voix, on n'entendait que cette voix : « Aux armes ! aux armes ! »

Tout le reste de la nuit et la matinée du troisième jour furent pour nous sans nouvelles. A onze heures et demie, malgré les instances de nos amis qui cherchaient à nous retenir, nous partîmes à la découverte des événements, et c'est

LXXIII.

Chateaubriand vit cette chute soudaine sans en être étonné, il l'avait dès longtemps prédite..., sans triompher ni se réjouir : il voyait des luttes et du sang. Lui aussi, il touchait au terme de sa royauté; mais ce beau génie arrivait avec majesté au bout de sa carrière. Escorté par de nombreuses années, du bord de sa tombe il pouvait les bénir, « comme » le pontife, arrivé au sanctuaire, bénit la longue file de » lévites qui lui serviront de cortége. » Une double blessure, cependant, faisait encore saigner son cœur : la mort de Mme de Chateaubriand et celle de son vieil ami Ballanche, l'avaient plongé dans une tristesse taciturne qui était maintenant toute sa vie. Il n'était pas toutefois malheureux.

vers midi que, arrivé à la grille des Tuileries, nous vîmes partir Louis-Philippe, s'appuyant, d'un air abattu, sur le bras de la pauvre Marie-Amélie, qui ne faisait, hélas ! qu'entrer dans la voie douloureuse de nouvelles croix.

Louis-Philippe étant sorti par le jardin des Tuileries, la foule innombrable, dont il avait mesuré de l'œil l'attitude menaçante, envahissait la cour du palais par le Carrousel ; toute la troupe, sans chefs, défilait par le guichet du quai, lorsque devant nous, un jeune garçon, un commandant improvisé, littéralement affublé d'un chapeau de papier et d'autres oripeaux de gamin batailleur, escalade un cheval laissé libre, prend la tête de l'escadron des dragons, et commande à la musique de jouer la *Marseillaise*; après un moment d'hésitation, la *Marseillaise* est entonnée par la musique, aux acclamations de la populace. Bientôt toute la troupe a pris la fuite. Poussé par la foule inévitable, nous nous trouvons transporté dans le palais des Tuileries avec elle. Stupéfaite de sa propre audace, elle est d'abord presque respectueuse. Mais dix coups de fusil sont tirés par-dessus notre tête et brisent la statue équestre en marbre qui était dans la salle des Maréchaux; c'est le signal du désastre. Le trône, souillé, profané, est arraché sous nos yeux, promené dans les vastes salles, pour de là passer au bûcher ; et c'est abrité sous ce débris, descendu solennellement par le grand escalier d'honneur, que nous pûmes nous échapper de ce palais, qui devint aussitôt un théâtre de dévastation.

M. de Chateaubriand étant déjà bien affaibli et malade, nous voulûmes lui rendre compte nous-même de ce qui se passait, pour éviter que d'autres lui vinsent apprendre ces nouvelles, ou *avec trop de joie*, ou avec trop d'épouvante. Le vénérable vieillard pleura à notre récit, simplifié le plus possible par la prudence. Le ciel seul, vers lequel il leva les yeux, sait quelles furent ses pensées, car il ne répondit pas un seul mot; et nul, depuis, n'a pu surprendre de lui aucune manifestation, si ce n'est quelques soupirs.

Outre la religion, cet immortel bouclier du cœur, il trouva constamment dans l'amitié un refuge à ses ennuis, et il ne manqua jamais d'en venir déposer chaque jour le fardeau à l'Abbaye-aux-Bois, où l'attendaient les attentions les plus délicates et les soins les plus dévoués.

Sa fin prochaine ne l'effraya point; il l'envisageait sans crainte tout comme chrétien fidèle. Le travail de la décomposition devenait de jour en jour plus sensible; son existence ne fut bientôt plus qu'une succession alternative de dispositions contraires, de surexcitations soudaines suivies d'affaissements profonds; en lui, tout défaillait, excepté le cœur du Français et du chrétien.

Quelques jours avant sa mort, on vit encore ses yeux noyés de pleurs : c'étaient ses dernières larmes. Il les donnait à la France déchirée par les discordes, et au pontife, tombé sur les barricades, martyr de la charité. L'instant fatal arriva; une sueur froide couvrit son front. Dans ces heures de l'agonie, son visage montra plus que jamais le calme d'une conscience pure dans le recueillement de la prière. Enfin il reçut les derniers sacrements de la main d'un digne prêtre, son ami; et, subissant noblement la dissolution de sa terrestre demeure, cette âme chrétienne rentra avec son Dieu dans la maison et dans la joie de son éternité (1).

(1) M. de Chateaubriand expirait, le 4 juillet 1848, ayant à son chevet l'abbé de Guerry et Mme Récamier. Nous eûmes l'affliction de ne pas être à notre poste naturel à cette heure suprême, retenu * que nous étions à la campagne par une maladie qui nous imposa aussi le douloureux sacrifice de laisser notre place vide à ces glorieuses funérailles. Nous avons du moins cherché un dédommagement pour notre cœur, en traçant à grands traits cette noble vie, dont la Providence nous avait fait le témoin intime, à l'heure touchante du crépuscule.

* Les causes de cette absence dans un moment si solennel, ne sont pas moins que deux traits remarquables dans la vie toute de dévouement de l'auteur de cette étude : l'un de *patriotisme* né des circonstances d'alors, l'autre d'abnégation sacerdotale, d'obéissance à son évêque. Il nous sera donné quelque jour de pouvoir les raconter.

(Note de l'éditeur.)

LXXIV.

Cette mort fit sensation, même au milieu des terribles événements de ces jours d'angoisses. La France perdait sa plus grande illustration. On voulait douter encore d'une perte si regrettable. Les esprits, éperdus dans les ténèbres et dans l'effroi de la situation présente, se reportaient tout à coup vers le passé tout resplendissant de cette vive lumière. On croyait encore entendre cette voix puissante nous rappeler nos droits *conquis*, nous enseigner nos voies à suivre. La mort du grand homme laissait la France à elle-même, et comme hors d'état de conserver son indépendance et sa dignité. Telles étaient les premières réflexions qui venaient à la pensée, lors de ses obsèques aux Missions-Étrangères (1).

(1) La fidélité de l'histoire nous oblige à constater ici que l'église *des Missions*, quoique petite et presque remplie par le mausolée du noble défunt, contenait *trop facilement* l'assistance. Il est vrai que le nombre des absents était remplacé par la qualité du peu d'amis présents, et surtout par leur vive et pieuse douleur. Il est vrai aussi que Paris était à peine revenu des douloureuses émotions qu'il venait d'éprouver, et que, si la plupart des barricades des derniers jours de juin étaient démolies, on trébuchait encore, à chaque carrefour, sur les pavés provisoirement replacés. Toutefois, disons-le avec regret, en présence de cette mort qui était une calamité publique, la capitale s'est montrée oublieuse et ingrate. *Oublieuse* du zèle persévérant et dévoué avec lequel Chateaubriand avait constamment défendu les libertés de la France, et travaillé à maintenir entre les pouvoirs, entre la royauté et les sujets, cet équilibre de droits et de devoirs dont l'abandon la jetait, au moment de cette mort, dans l'anarchie et dans le sang, et cela pour la seconde fois. *Ingrate*, pour tant de services rendus par cet homme extraordinaire, services, avant tout, de sa plume catholique, qui avait si opportunément, au sortir des horreurs de la Révolution, servi à raffermir la foi, à relever les intelligences, à entourer la religion de cette auréole de gloire et d'honneur propre à faire oublier les saturnales et les orgies qui avaient souillé tous les temples et bouleversé les idées morales de la multitude.

Rapprochement déplorable ! — Béranger, qui avait, en chantant, bafoué la morale, et qui, en insultant la royauté de ses railleries et de ses sarcasmes rimés, avait ébranlé la colonne sociale et avili le pouvoir aux yeux des peuples, Béranger reçut les honneurs des *funérailles nationales*, tandis que Chateaubriand, qui avait noblement rempli le rôle contraire, mourut comme

D'autres honneurs funèbres l'attendaient dans sa ville natale, qui lui faisait don du rocher où il avait désiré avoir sa sépulture. Ce fut un empressement mémorable. Le 18 juillet 1848, à 10 heures du matin, la ville de Saint-Malo venait, avec un concours prodigieux d'étrangers, au-devant du char mortuaire qui lui apportait le précieux dépôt. La tristesse serrait tous les cœurs et se peignait sur tous les fronts. Quelle était donc la puissance de cet homme, pour qu'après sa mort ses restes imprimassent encore tant de respect et d'admiration ? C'est qu'il y avait là la plus honorable illustration du siècle, la plus pure gloire de la France. Une même pensée occupe tous les esprits, quel que soit leur parti ; une même voix intime dit à tous les cœurs : C'est le grand homme ! C'est l'honnête homme ! C'est l'homme du droit, de la justice, de l'ordre et de la liberté !..... Toute cette population chrétienne s'empresse de l'accompagner d'un dernier hommage. Mais c'est dans l'église surtout, autour de la chapelle ardente, que la prière s'élève de tous les cœurs pour l'âme du chrétien fidèle.

Le lendemain, après la messe, le char funèbre reprenait, au son de toutes les cloches, sa marche, vers la plage. Là, quelle scène ! C'est moins une pompe de deuil qu'un appareil de triomphe : les canons lancent du rempart leurs salves répétées, tandis qu'un double rang de prêtres en surplis s'allonge sur la grève, suivis des gardes nationales venues de tous les

délaissé, oublié presque dans cette capitale qui aurait dû se couvrir d'un voile funèbre, si elle n'eût été occupée elle-même de son propre deuil et de sa propre douleur. Il fallut, comme pour lui faire la leçon, que, d'un petit coin de la Bretagne, une députation de paysans chrétiens et français, vînt prendre sur ses épaules ce cercueil laissé solitaire, et le porter dans une marche triomphale sur le rocher que le noble Breton s'était désigné pour son lieu de repos jusqu'au jour de l'Eternité.

Grande, digne, patriotique, chrétienne et vraiment française a été l'ovation faite à Chateaubriand dans la Bretagne ! ! ! Mais, supposez un instant qu'il n'eût pas choisi le rocher de Saint-Malo pour le lieu de sa sépulture, la dépouille mortelle de l'immortel auteur du *Génie du christianisme*, des *Martyrs* et de tant d'autres chefs-d'œuvre qui honorent les lettres, la France et la Foi eût passé, *inaperçue*, de l'église des Missions-Étrangères au Père-Lachaise ; peut-être même eût-on pris, pour abréger, le chemin de Montparnasse, dont il était plus voisin.

points de la Bretagne. Les barques, les récifs, les remparts ne suffisent pas à la multitude. Cinquante mille âmes prient là, réunies dans un même sentiment religieux et patriotique. On dirait la Bretagne elle-même, casque en tête et bannière au vent, venant payer à l'un des plus glorieux de ses fils son hommage d'éternel regret. L'Océan même sembla un instant s'unir à cet enthousiasme du deuil ; ce fut quand les marins chargés de la précieuse dépouille gagnèrent la roche qui devait en être la dernière demeure. On dit que la mer tressaillit soudain avec un souffle impétueux semblable à celui de la tempête. Le cercueil descendait dans sa tombe de granit (1), et l'âme du chrétien entrait au port de la paix éternelle.

LXXV.

Tel est cet homme qui passa parmi nous ayant tour à tour à la main le bâton du voyageur, l'épée du soldat, la plume de l'écrivain et le portefeuille du ministre ; tel a été Chateaubriand, la grande lumière de notre siècle (2). Comme tant

(1) Ce rocher, nommé le *Grand-Bey*, est situé en avant de Saint-Malo. A la marée haute, il forme une île ; à la marée basse, on peut s'y rendre en marchant sur la plage que les flots viennent d'abandonner. A l'extrémité qui regarde la pleine mer, selon la volonté de l'illustre mort, on a creusé son tombeau dans le granit. Au-dessus du tombeau, s'élève une croix massive également en granit. A l'entour, on ne voit rien que la mer et le ciel.

(2) Avant de résumer nos hommages à Chateaubriand, et, selon son langage, de murmurer à l'oreille du défunt l'expression dernière de nos regrets, prenons, pour la jeter sur cette tombe, une fleur cueillie au parterre de Lamartine :

« Chateaubriand, génie mélancolique et suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres, et dont nous retrouvions l'âme en lui, imagination homérique, jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre, restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs même par la pitié, et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur, et rendait de la foi à l'imagination !

» Les mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent

d'autres astres, il s'est éteint. La mort l'a confondu avec toutes les autres royautés dans la seule république de l'égalité....... celle des tombeaux. Mais la mémoire des grands hommes ne meurt pas. Chateaubriand a été grand dans toutes les phases de sa vie; ce titre ne lui fut jamais contesté. On l'a vu marcher à la tête de son siècle. Puissant initiateur, il l'a éclairé, il l'a vivifié par sa parole et par ses écrits. Toujours intègre et irréprochable, nul ne suivit jamais une voie plus droite dans une carrière plus vaste et plus difficile (1).

Dès le commencement il se montra le bon génie de la

et moins haut dans ses pages toutes poétiques. Ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompées, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés; les chantant à l'oreille des proscripteurs, sur les bords mêmes des fleuves de la patrie; mais son âme, grande et généreuse, donnait aux chants du poëte quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'âme; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux. Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que dans des cœurs où vibrent le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges, et la liberté des complices.

» Depuis ces jours, j'ai aimé ce génie précurseur, qui m'apparut, qui me consola à mon entrée dans la vie. Chateaubriand, ce nom remplit bien du vide, éclaire bien de l'ombre! Il fut pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur, contre le dessèchement et l'avilissement du siècle; il fut l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées; il prit sur nous comme un droit de famille, il fut de notre sang, nous fûmes du sien, et il est peu d'entre nous qui ne lui doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera. »

(Extrait des *Destinées de la poésie*, de M. de Lamartine.)

(1) « On me rendra cette justice (n'hésite pas à dire Chateaubriand lui-» même, au jour suprême de son examen), de reconnaître qu'un amour » sincère de la vraie liberté respire dans tous mes ouvrages, et que j'ai » été passionné pour le bien de ma patrie. J'achève ma carrière en écrivant les » archives du passé, au milieu des ruines du présent, prenant pour table la » pierre tombée à mes pieds, en attendant celle qui doit écraser ma tête. » *Les grandes lignes de mon existence n'ont point fléchi*; si, comme tous les » hommes, je n'ai pas été *semblable à moi-même dans tous les détails*, qu'on » le pardonne à la fragilité humaine. Désormais hors du monde, retiré à mon » foyer, entre les deux pénates de la France, *l'honneur* et *la liberté*, je les prie » d'épargner toujours à notre pays la honte, même avec le repos, le despotisme, » même avec la gloire. »

France. Il apparaît après la révolution comme le soleil après l'orage ; le monde se ranime aux rayons et à la chaleur de son âme et de sa foi. A lui les sympathies et les vénérations des peuples ! Le ciel l'a choisi comme le réparateur des impiétés et des profanations d'un siècle entier. Né pour détruire le règne de Voltaire et de son école, il exerce la suprême puissance du bien partout où l'impie avait exercé la suprême puissance du mal. Fondateur d'une nouvelle dynastie intellectuelle, il confond l'imposteur et ses disciples, en ouvrant à l'imagination et à la littérature des horizons inconnus. Restaurateur de la Foi, il en relève les ruines ; défenseur de la société politique, il en affermit les institutions sur l'autorité, la liberté et la religion ; et c'est ainsi que, puissant rénovateur de l'art, de l'autel et du trône, il régénère la civilisation menacée de périr par de pernicieuses doctrines.

Toutes les harmonies de cette nature complète forment ainsi le plus beau type de génie que le ciel ait montré depuis longtemps à la terre ; et ne fallait-il pas, selon les vues de la Providence, qu'il fût le contraste parfait du patriarche de l'incrédulité? Sublime par le caractère encore plus que par le talent, la volonté en lui fut la maîtresse puissance ; volonté toujours droite, car chez lui rien d'artificiel, et sa vie est l'image fidèle de son cœur de royaliste et de chrétien. Grand, au pair des plus fiers chevaliers de nos temps héroïques, on le dirait de la race des Tancrède ou des Bayard. L'honneur circule à plein dans ce noble sang breton. Énergie et dévouement, mépris des grandeurs et des richesses (1),

(1) Quand M. de Chateaubriand vendit ses œuvres, comme on l'a vu plus haut, il s'adressa à un célèbre éditeur du temps, M. Ladvocat, et passa avec lui un marché de 700,000 fr. Pendant le reste du jour, l'éditeur refit ses calculs, qui se continuèrent toute la nuit, restée pour lui sans sommeil. Il s'était trompé ! Ce marché était pour lui un désastre. Dès le matin, il va trouver M. de Chateaubriand et l'aborde en lui disant : Monsieur le vicomte, je suis perdu ! — Comment cela ? — Dans le contrat que j'ai passé hier avec vous, je suis en perte de 200,000 fr. — Vous êtes heureux, lui dit en souriant le noble auteur ; vous arrivez juste à temps, car j'allais déléguer mes droits pour l'hospice *Marie-Thé-*

désir de solitude et de liberté, haine de l'oppression et de l'arbitraire, antipathie pour les goûts et les préjugés du monde, estime et abnégation de soi, persévérance infatigable de travaux et d'études, malgré le vide profondément senti des choses humaines.... ce sont là quelques-uns des traits principaux de son caractère. Il y faut joindre la fermeté invariable des principes. Dans toutes les vicissitudes d'un siècle de révolutions, on le retrouve toujours le même. Constant au milieu de toutes les inconstances politiques et sociales, il n'est renversé qu'avec le trône et le drapeau qu'il défend. Qui ne s'inclinerait ici avec respect devant les débris de la monarchie de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis? Quoi de plus auguste que ces ruines sacrées sous la garde de l'honneur, de la vieillesse et du génie?

Terminons par quelques réflexions qui se présentent naturellement. Chateaubriand fut, nous l'avons vu, comme le mandataire de la Providence. Délégué, de par Dieu, auprès des derniers descendants des rois, il avait une mission à remplir qui ne fut pas accueillie. La royauté, par lui, devait conduire la France à des destins nouveaux. Elle n'a pas compris son rôle, c'est pourquoi le sceptre et le glaive passèrent en des mains nouvelles.

rèse, qu'érige Mme de Chateaubriand. Au lieu de 700,000 fr., c'est de 500,000 fr. que sera la délégation. Et il remit à l'éditeur son contrat pour le modifier !!!

Nul ne conteste que le désintéressement et l'abnégation, à l'endroit de la fortune, ne furent poussés jusqu'à l'imprévoyance par le noble vicomte, dont Charles X fut obligé, après sa chute, de payer les dettes particulières contractées dans son ambassade à Rome. Mais on a parfois blâmé son silence à l'endroit de Mme de Chateaubriand, d'où l'on a conclu qu'il avait peut-être eu trop d'indifférence pour elle. Nous avons questionné à cet égard les gens de l'intimité, qui nous ont répondu de façon à nous laisser croire que si M. de Chateaubriand avait donné à son intérieur un peu moins qu'un autre de position vulgaire, les grands devoirs de l'homme public, ainsi que les occupations du cabinet, en étaient la seule cause ; que cette eause était parfaitement comprise et acceptée par Mme de Chateaubriand, et que, dans ce qui pouvait favoriser les goûts et la grande bienfaisance de son épouse, le noble vicomte était sympathique, heureux, et, toujours large, qu'il ne comptait pas avec elle. Le trait présent en est une preuve. C'est à Mme de Chateaubriand que furent remis par lui les 500,000 fr. fruit de ses œuvres, et que fut acheté et fondé l'hospice de Marie-Thérèse, légué depuis à l'administration de l'archevêché de Paris, pour y abriter les vétérans du sacerdoce de ce vaste diocèse.

Fut-il plus heureux dans l'empire des lettres, qu'il devait aussi régénérer? La littérature a-t-elle conservé l'impulsion du maître? Le culte du beau y restera-t-il en honneur, ou faut-il augurer la chute plus ou moins prochaine de la poésie et des arts? Nous nous taisons sur ces questions.

Il en est une plus haute qui ne nous permet pas le même silence : c'est la question du catholicisme. Sa destinée est connue : pas de paix pour lui, et c'est là son signe de vérité. La contradiction sous toute forme et la persécution à toute heure, voilà sa raison d'être. Mais, toujours parfait au milieu des hommes imparfaits, selon l'expression de Chateaubriand, il ne mourra pas. Qu'on n'en rêve plus la sépulture, il n'y a pas de pierre pour la sceller; qu'on ne chante pas ses funérailles : est-ce que la lumière et la vie ont rien de commun avec les ténèbres du tombeau?... Le Dieu vivant dormira-t-il parmi les morts (1)? Non! le Christ, le Dieu de l'Évangile n'a pas *fait son temps*; non! l'homme, qui passe aujourd'hui et qui demain n'est plus, ne détruira pas l'ouvrage de l'Éternel. Dieu seul demeure! et, à sa voix, apparaît toujours, au temps marqué, le redresseur de tous les torts et de tous les crimes : la mort. La science a beau raisonner, la mort fait prévaloir sa logique partout et sur toutes choses. L'Église seule met en défaut cet inflexible logicien.

(1) Le Dieu n'est pas anéanti, parce que le temple est désert.
(*Chateaubriand.*)

Novembre 1860.

(NOTE SE RATTACHANT A LA PAGE 48.)

CHATEAUBRIAND

ET

SON GROUPE LITTÉRAIRE SOUS L'EMPIRE

PAR SAINTE-BEUVE

Si, à l'époque où parut le *Génie du christianisme*, Chateaubriand était insulté par les apostrophes de *téméraire* et d'*audacieux*, il en est bien autrement aujourd'hui. Ne pouvant pas nier son talent, son éloquence à défendre les dogmes de la foi, par la littérature, la poésie, les arts, voici tout récemment qu'on lui applique, au grand étonnement de tous, l'épithète d'*hypocrite*, prétendant qu'il ne croyait ni ce qu'il disait ni ce qu'il écrivait; et cette appréciation de Chateaubriand, c'est dans M. *Sainte-Beuve* qu'on la trouve, dans un livre intitulé : *Chateaubriand et son groupe.* Ce livre n'est pas, quoi qu'en dise l'auteur, le texte simplement revu et corrigé du cours fait par lui à Liége, en 1848 et 1849, sur les œuvres du grand écrivain dont la France était en deuil; non, car chaque page de ce cours s'entable aujourd'hui sur d'énormes notes recueillies par M. Sainte-Beuve des quatre coins de l'horizon de ses relations (et il paraît que cet horizon de la nuance de M. Sainte-Beuve est très-vaste), qui ont pour but de prouver que l'auteur du *Génie du christianisme* (*infandum !*) n'était en somme, sous toutes les faces et du fin fond, qu'un *comédien de talent et de génie comme de conduite*, indifférent à l'esprit du rôle qu'il joua toute sa vie, et ne se souciant que de l'expression qu'il y mettait.

Mais n'oublions pas que nous avons affaire à un homme qui, quoique critique par goût et par métier, n'est pas moins un écrivain d'une extrême finesse, souvent aimable, et très-aimé du public, quoi qu'il lui conte. C'est peut-être seulement pour satisfaire à cette fantaisie de curiosité qu'il vient d'écrire son livre; il ne faut pas, dans la critique que nous en faisons, dépasser la portée de l'attaque, ni être brutal avec un homme d'une extrême politesse.

Le fond du livre que M. Sainte-Beuve vient de publier était presque inconnu, mais n'était pas nouveau, puisque c'est le cours fait à Liége qu'il a depuis confié au *Moniteur* sous la forme de feuilletons ou de revue bibliographique; mais ce qui est nouveau et d'une nouveauté très-piquante, c'est l'im-

mense détail dont il l'a chamarré, car les notes de toute espèce y abondent. Les anecdotes, les mots, les commérages, y font un fouillis étincelant et charmant, et tout cela n'est pas le simple extrait de livres quelconques, mais des relations de l'auteur, de sa vie, du train de toute sa vie.

« Personne en Europe, affirme M. d'Aurevilly, dans le *Pays* (revue bibliographique), ne pourrait nous donner autant de détails que M. Sainte-Beuve nous en donne aujourd'hui sur ce qu'il appelle *Chateaubriand et son groupe*, Mme de Staël, Joubert, Rivarol, Chênedollé, la statue en pied et les bustes rangés à l'entour ! M. Sainte-Beuve est une personnalité très-rare dans la littérature de ce temps. C'est tout à la fois un homme d'étude et un homme du monde. C'est un *lakiste* sans lac, un Wordsworth mondain, qui sait dîner en ville et plaisanter adorablement au dessert. C'est un travailleur qui n'est pas du tout un solitaire.

» Bénédictin libre de sa petite maison de la rue Montparnasse, il ne s'y cloître qu'à *ses heures*, comme mangeait cet autre *lakiste*, moins aimable, le cormoran ! On le rencontre assez souvent lisant dans la rue quelque Elzévir, à tranche dorée, et c'est une image de sa vie... Il étudie toujours, mais il va..., et les personnes qu'il rencontre, il les voit, les salue et leur parle, causeur éolien, dont vous, qui passez, êtes la brise et tirez de délicieux accords ; aimable, sans distraction, suffisant à tout, plein de présence d'esprit et d'alacrité, une moitié de lui à sa lecture, l'autre moitié à vous ; son doigt faisant *signet* au livre, qu'il rouvre et reprend quand vous l'avez quitté. Voilà en tout et en deux traits M. Sainte-Beuve ! Abeille de livres, acharné à cette fleur qu'il aime, plus abeille encore de relations, et faisant miel de tout pour le compte de la littérature (1) !... et aussi quelquefois de la malice !

» Et c'est ce qu'il a fait aujourd'hui, et plus, je crois, qu'il ne l'a jamais fait encore. M. Sainte-Beuve, parmi tant de gens dont l'art pénible tourne au métier, aime vraiment la littérature. Elle a été pour lui une brillante maîtresse, et la maîtresse s'idéalisant est devenue sa meilleure amie. Toutes les fidélités de l'esprit, il les lui a gardées, et pour des poëtes et des artistes, *l'esprit c'est bien plus profond que le cœur!* C'est pour cela qu'à mon tour j'aime ce livre où il y a tant de littérature, où tout ne me plaît pas cependant... Je n'en connais aucun de son illustre auteur où sa personnalité, littéraire, studieuse et mondaine, poétique et critique, trouveuse et chercheuse, ait plus intimement pénétré ; aucun où il ait été plus lui-même, aucun où il ait plus dit et su davantage, et quand il n'a pas su de science certaine, où il ait plus bravement *risqué l'incertain*, ce qui fait parfois dans un livre un charme de plus. »

Le sien n'est pas en effet une histoire qui ne puisse se permettre de risquer quelque aventureuse anecdote ; ce n'est pas une histoire formelle et tirée à quatre épingles — quoique les épingles y soient et qu'il y en ait plus de quatre.— C'est matière d'histoire bien plus qu'une histoire, où la divination va *plus loin* que les faits, un *essai d'instruction* sur un homme que la grandeur de talent

(1) Le lecteur trouvera comme nous que ces gracieusetés, toutes méritées qu'elles soient, sont le *nec plus ultra* des précautions oratoires. Il faut que les vérités que l'on ménage ainsi à l'ami soient dures à digérer ; il est à craindre qu'une opération ains préparée ne se borne pas à entamer l'épiderme.

a rendu historique. Les vanneurs viendront plus tard, mais voici toujours du grain à vanner! Du vivant de M. de Chateaubriand, du vivant même de Mme Récamier, M. Sainte-Beuve n'aurait sûrement pas publié tout ce qu'il y a en ces deux volumes, car alors ou bien il l'ignorait, ou bien il l'interprétait tout différemment; mais à présent que la mort a brisé la chaîne des relations (1), il s'est dit qu'il faut bien enfin que l'histoire commence, et l'impatience de cet *enfin*, on la sent dans ce livre, bien autrement vif d'accent que les autres productions de l'auteur. Cet *enfin* de M. Sainte-Beuve est donc de prouver, par l'examen du talent et des procédés de composition de l'auteur du *Génie du christianisme*, qu'il n'était *qu'un comédien*.

Telle est la conclusion de M. Sainte-Beuve. Non-seulement elle sort de chaque anecdote qu'il raconte, de chaque phrase qu'il écrit, de chaque mot qu'il ajoute aux jugements déjà très-formels de son cours et de ses feuilletons; mais il la rédige à dix places différentes, et la multiplie avec une clarté et un éclat dans la clarté que lui, M. Sainte-Beuve, le célèbre feuilletoniste et critique, qui tamise si finement la lumière du blâme et sait en faire un jour presque doux, a rarement à ce degré de fulgurance. L'un des talents les plus reconnus de M. Sainte-Beuve, et l'on peut dire son art suprême, c'est d'adoucir les tons crus de la critique, tout en laissant assez de transparence à sa pensée pour que du moins on la soupçonne; c'est de placer sur des opinions d'une franchise qui serait trop cruelle, de ces vapeurs que certains peintres charmants mettent sur leurs paysages. Seulement, cet art suprême du clair obscur dans la critique, cette habitude des crépuscules qui rendent la vérité plus piquante, il n'y en a plus trace dans *Chateaubriand et son groupe*. M. Sainte-Beuve applique à Chateaubriand mort le bouclier d'Ubalde, fait avec des diamants implacables, dans lequel Chateaubriand ne peut plus se voir, mais dans lequel nous le voyons, nous. M. Sainte-Beuve, ancien étudiant en médecine et habitué au scalpel, *opère* ici son mort d'autant mieux qu'il ne craint pas de le faire souffrir, et c'est d'autant plus ferme à lui, qu'il aime certainement le chantre des *Martyrs*, comme un poëte aime un autre poëte; qu'il en sent les beautés avec cette sensibilité littéraire, si délicate et si passionnée, qui distingue sa critique des autres critiques de ce temps, et que même un reflet de la glorifiante *bienveillance* du grand écrivain brille encore sur son front, à cette heure, ce qui ne l'empêche pas d'aller son train d'analyse, d'induction, d'anecdotes plus ou moins compromettantes, de détails de toute espèce et des plus amusants caquets!

« Évidemment, continue M. d'Aurevilly, c'est là un amour de la vérité historique dont nous ne nous plaignons pas, mais qui fait demander pourtant quelles sont les causes qui en ont animé à ce point la flamme sacrée, et ont rendu M. Sainte-Beuve incorruptible à l'*enchanteur*, au *talent fée* (c'est ainsi qu'il appelle Chateaubriand), dont il nous dit les procédés littéraires et moraux, comme Dorine disait à Orgon les procédés de Tartufe ? Eh bien qu'il me permette de faire comme lui, M. Sainte-Beuve, à propos de Chateaubriand, et

(1) M. Sainte-Beuve, après l'avoir humblement sollicité, avait été assez heureux pour être admis fréquemment dans le *groupe littéraire* qui se réunissait à l'Abbaye-au-Bois. A cette époque, il n'avait que des paroles d'admiration pour les éminents personnages sur lesquels aujourd'hui, dans ses écrits, il fait des contes pleins de jovialité; il était spécialement l'adorateur de la personne et du rare mérite de Chateaubriand, qu'il donne aujourd'hui pour un type d'hypocrisie.

de regarder plus avant que le texte de son livre, tout en regardant dans son livre, pour expliquer cette nouveauté de sensation qui a rajeuni sa verve et fait pousser des boutures si vertes à son inépuisable talent!

» Comme les influences des premiers travaux de M. Sainte-Beuve ont été parfois une fortune pour lui, en aiguisant son talent d'analyse et en lui donnant le fil d'un scalpel, par contre, elles ont été pour lui une infortune aussi. Voici une de ces infortunes.

» La physiologie et l'anatomie, excellentes toutes deux dans le procédé empirique de l'analyse, sont montées plus haut que ce procédé et se sont établies un peu trop dans la pensée générale de M. Sainte-Beuve. En d'autres termes, il est resté dans son intelligence un matérialisme involontaire, mais singulièrement contradictoire avec l'esprit, le rare esprit dont M. Sainte-Beuve est doué. Certes, il n'y a jamais eu d'homme mieux payé pour être spiritualiste que M. Sainte-Beuve. Il n'est pas que critique, vous le savez; c'est de plus un poëte et un grand poëte. Nous le prouverons quand il rééditera son *Joseph Delorme*, un des plus beaux livres de poésies morbides de ce temps morbide... Et ce n'est pas tout. Comme critique, son caractère avoué, c'est qu'il préfère, dans les choses de l'esprit, ni plus ni moins que Joubert (le platonicien Joubert!), la délicatesse à la force. Et néanmoins, malgré ces tendances primitives et qu'il a dû développer dans des études purement intellectuelles, M. Sainte-Beuve, l'auteur des *Consolations*, des *Portraits littéraires*, de *Port-Royal*, l'admirateur *posé* des plus rudes porteurs de silice qu'on ait vus, n'a jamais pu s'essuyer entièrement des doctrines de l'amphithéâtre, et un plus brutal que moi dirait qu'il y a encore quelque part dans un pli de cette nature exquise, un peu du carabin oublié. Cet homme de goût raffiné, qui nous dit dans ce *Port-Royal*, que la meilleure objection contre les dogmes du Paradis et de l'Enfer, c'est qu'ils ne sont pas d'un goût parfait, et ne conviennent plus à messieurs les honnêtes gens de ce temps-ci, n'a pas le mauvais goût d'attaquer l'Église comme on l'attaquait au XVIII[e] siècle ; mais il est assez facile de reconnaître qu'il n'est pour l'Église ni un ami ni un fidèle. »

Chateaubriand, au contraire, à partir de la date du *Génie du christianisme*, a toujours défendu l'Église ; ce même Chateaubriand dont M. Sainte-Beuve, au commencement de son livre, assure, en se frottant les mains avec le tressaillement de la joie, pour qui comprend quelque chose au style d'un homme, « qu'il était (Chateaubriand), ainsi que son ami Fontanes, un *épicurien ayant seulement l'imagination catholique*, » et combine le reste du livre et le pique d'anecdotes plus ou moins suspectes, plus ou moins étranges, plus ou moins lestes, pour le prouver. Le philosophe tapi dans le littérateur, le critique qui trouverait même littérairement Chateaubriand plus grand, s'il avait été de la religion de Goethe, païen et naturaliste, au lieu d'être de la religion de saint Paul, a pensé qu'il serait plaisant et d'un bon tour de guerre d'enlever l'auteur du *Génie du christianisme* à l'Église ou d'inquiéter l'Église sur la sincérité de sa foi !

Telle est, en le lisant, la portée que nous avons cru voir et l'intention que nous avons cru surprendre dans ce livre de *Chateaubriand et son groupe ;* tel est le secret de l'ardeur historique qui a allumé toute cette furie d'anecdotes, et dont il résulterait aujourd'hui, pour nous et pour tout le monde, si l'on en

croyait M. Sainte-Beuve, que « M. de Chateaubriand manquait en toute chose profondément de *sincérité* ; qu'il arrangeait sa vie comme ses livres; qu'il a toujours vécu pour la galerie et la draperie, et qu'enfin il n'était pas plus chrétien que Talma n'était Oreste. Et si, en effet, il en fut ainsi, M. Sainte-Beuve a certainement raison et droit de le dire ; mais quand on consentirait toutes les anecdotes qu'il raconte et qui *descendent* si cruellement Chateaubriand, en l'expliquant, on pourrait encore se demander si véritablement ce fut bien cela, n'en déplaise à la véracité de M. Sainte-Beuve.

« Et il y a plus, ajoute M. d'Aurevilly : quand cela serait ; — quand réellement l'auteur du *Génie du christianisme* aurait été toute sa vie un épicurien ; quand même le mot prêté à Fontanes sur les convenances de ses après-dînées, aurait été aussi le mot de Chateaubriand ; quand Chateaubriand aurait eu des passions sans lesquelles, après tout, il n'y a pas d'écrivain de génie, et qu'il aurait eu aussi pour la popularité un amour que je trouve bien plus coupable que toutes les autres passions ; quand bien même sa foi se serait éteinte en lui, au souffle du temps, secret gardé, du reste, entre lui et Dieu, il n'en a pas moins donné à son *imagination* la stabilité d'une conscience ; il n'a jamais, *sur ce point*, démenti son passé, il n'a jamais abjuré d'aucune manière la religion à laquelle il s'était dévoué, et il est mort enchaîné par cette conscience qui, en *France*, *s'appelle encore l'honneur*, au poste qu'il avait choisi! *Humainement parlant* (et pourquoi parlerais-je autrement à M. Sainte-Beuve?..), humainement parlant une telle hypocrisie, si c'en est une, est plus difficile que la franchise des inconséquents et des lâches, et vaut presque la sincérité !

» Voilà toute la réponse qu'il y ait à faire aujourd'hui à la thèse cachée adroitement par M. Sainte-Beuve sous le talent le plus décevant et le plus fin, sous le plus beau et le plus pimpant frou-frou littéraire! M. Sainte-Beuve est comme ces femmes qu'on aime en les appelant perfides. Il y aurait peut-être moins de grâce, si la perfidie n'y était pas... Ce n'est pas, du reste, pour Chateaubriand qu'il a voulu être perfide, mais *il s'est rencontré que Chateaubriand a été victime.* »

Serait-ce donc, ou *par hasard*, ou, tout simplement, *pour amuser*, pour se donner un certain relief de frondeur, qu'on s'attaque à un homme tel que Chateaubriand, au point d'insinuer, de laisser croire qu'une aussi belle vie n'a été qu'une comédie continuelle ! ! !...

Si nous n'avions pas rencontré, dans M. d'Aurevilly, l'homme aimable exprimant à M. Sainte-Beuve ses sentiments sur son livre : *Chateaubriand et son groupe littéraire*, et le faisant avec cette aménité de l'ami qui parle à l'ami, on peut juger, par notre étude sur le grand homme, de la critique que nous avions le devoir de faire de M. Sainte-Beuve, si cette critique eût été jugée utile après ce que nous avons raconté de M. de Chateaubriand. Comme M. Sainte-Beuve, nous avons aussi fait partie de la galerie et observé le groupe sur le compte duquel il s'amuse, ou, plutôt, il amuse son public aujourd'hui. Il y a plus, nous avons eu part à cette intimité dans laquelle l'homme ne peut paraître que ce qu'il est. Sauf le talent, que nous regrettons de ne pas avoir égal à celui de M. Sainte-Beuve, notre jugement, tel qu'il est exposé, doit

valoir le sien, dans l'ordre de la vérité. Il doit valoir mieux, si nous montrons tout à l'heure que les dires de M. Sainte-Beuve ont *quelque peu varié* à l'endroit du grand écrivain.

M. d'Aurevilly, toutefois, quelque voilée, quelque charmante que soit sa critique à l'égard de M. Sainte-Beuve, n'en dit pas moins tout ce qu'il pense et tout ce qu'il faut qu'on en pense. Selon lui, les poëtes, les gens de lettres, *cultivent davantage l'intelligence que le cœur ;* et, en parlant à la personne de M. Sainte-Beuve, il ne fait, à ce propos, aucune exception en faveur de son ami. En reconnaissant que cet ami a plus que qui que ce soit des relations dans le monde, et qu'il peut mieux que nul autre y recueillir sur ses personnages les faits, les anecdotes, il déclare hautement que, lorsqu'il en tient, M. Sainte-Beuve n'est pas homme à négliger de leur donner du sel et du piquant, et que lorsqu'il en manque, il n'est pas de ces sots scrupuleux qui n'osent se hasarder, sinon à les inventer, du moins à n'en pas taire l'incertitude. On a pu remarquer, dans le cours de cette *Étude historique et biographique*, quelle était, à l'endroit des hommes, la maxime de M. de Chateaubriand : « L'esprit français n'est pas fort bon, mais il est fort aimable, s'y fier est se sacrifier ; la moquerie et la calomnie sont ici le résultat certain d'une confidence. » Par son admission au cercle d'amis de l'*Abbaye-au-Bois*, M. Sainte-Beuve a été témoin et *confident ;* M. de Chateaubriand aurait-il donc deviné ?...

Enfin, si chez M. de Chateaubriand et dans sa société littéraire, il n'y avait que de la comédie, comédie de talent et de génie, comédie de la conduite, comment M. Sainte-Beuve n'a-t-il fait cette découverte qu'après *dix ans ?* Quand on a rédigé, pendant trois ou quatre ans, de 1842 à 1859, ce qu'on appelait en ce temps les *causeries du lundi*, et qu'on y a chanté les louanges de ses personnages, il faut être bien sûr de son public, de son oubli, de son irréflexion, pour ne pas en craindre l'accusation d'*inconséquence.* Quand on a sollicité, avec l'humilité la plus obséquieuse, l'honneur d'être admis dans une société de choix, qu'on a fléchi le genou devant le *demi-dieu* du groupe, qu'on s'est proclamé son admirateur et (ce qui est quelque chose de plus pour le cœur) son *obligé*, la malignité, quelque spirituelle et quelque coulante qu'elle soit, trouve un *nom plus sévère* en s'exerçant contre un bienfaiteur.

M. d'Aurevilly, l'ami de M. Sainte-Beuve, va plus loin. Il dit et nous lui disons avec lui : Il y a un autre groupe qu'aujourd'hui vous encensez, et qui s'appelle : M. *Cousin*, M. *Thiers*, M. *Villemain* surtout ; vu votre manière inattendue de procéder avec M. de Chateaubriand, je voudrais bien savoir si, lorsque nous aurons la douleur de perdre ces messieurs du groupe actuel et *vivant*, vous leur réservez aussi les anecdotes *posthumes*, les traits qu'au besoin vous savez faire passer par votre forge pour en aiguiser la pointe ; et si, pour prix de leur bienveillance, vous vous préparez à embaumer leur mémoire du parfum du ridicule, de l'odieux, peut-être, au moyen d'amusants et de piquants caquets.

CLERGEAU,

Ancien aumônier de M. de Chateaubriand, etc., etc.

PARIS, IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.—7344

ERRATUM

Page 192, 2me alinéa, 4me ligne, *au lieu de* : 1842 à 1859, *lisez* : 1849 à 1852.

NOTA. — Le tirage à 2,000 de ce supplément ayant été manqué par le mauvais choix du papier qui ne peut pas s'harmoniser avec celui de l'ouvrage, et, d'un autre côté, cet ouvrage ayant une importance maintenant reconnue, je n'hésite pas à recommencer ce tirage et à faire une nouvelle expédition de ce supplément.

M. L'ABBÉ CLERGEAU A SES CLIENTS ET AMIS.

Paris, 25 mars 1861.

L'accueil bienveillant qui a été fait tout d'abord à mon Etude sur Chateaubriand *m'a engagé à me livrer à un nouveau travail de quelques mois, afin d'introduire dans la* nouvelle édition, *devenue nécessaire par l'épuisement de la première, soit les lacunes qui m'ont été signalées, soit les améliorations que je trouverais moi-même.*

Pour cela, j'ai lu les dix-huit volumes parus de M. Thiers sur le Consulat et l'Empire, *et, de nouveau, les huit gros volumes des* Mémoires d'outre-tombe *de M. de Chateaubriand, pour comparer avec plus de soin les jugements des deux célèbres auteurs sur les mêmes événements et sur les mêmes personnages qui y figurent. Cette dernière lecture des Mémoires m'a permis de cueillir quelques nouvelles fleurs qui, j'ose l'espérer, donneront un attrait de plus à la deuxième édition.*

Pour me conformer à la recommandation qui m'avait été faite de ne pas louer les ouvrages du grand écrivain sans de certaines restrictions, j'ai tâché d'appliquer à propos les justes réserves *qui étaient réclamées; et, afin que les possesseurs de la première édition pussent en jouir aussi bien que ceux de la deuxième, j'en ai fait l'objet d'un* Supplément *qui peut facilement se joindre à l'une, et que l'on trouvera à la suite de l'autre.*

Les appréciations sur la première œuvre étant très-variées dans l'expression et d'un grand intérêt, je me suis fait un plaisir d'en recueillir les traits principaux: ils font suite aux réserves indiquées ci-dessus.

J'ai l'honneur de vous faire hommage de ce Supplément, et je vous prie de voir dans cet envoi une preuve nouvelle du désir que j'ai de vous être agréable.

L'ABBÉ CLERGEAU,

ancien aumônier de M. de Chateaubriand, etc., etc

RÉSERVES

D'après la note du Chapitre LXV.

CHAPITRE XXIX.

Lisez après la 13me ligne :

Rien de plus louable sans doute que le but moral de ce poëme. Atala est une féerique création, où la nature sauvage et la nature civilisée viennent se confondre dans une même unité, sous le charme divin du christianisme. tableau neuf, où l'illusion est complète à force d'art et de prestige ; épopée du désert, où le prêtre apparaît sous le double ascendant de la douceur et de la majesté, avec l'amour, la prière et l'espérance pour instrument de civilisation. On ne sait lequel admirer le plus, ou de cet Eden d'un monde inconnu, ou de la reproduction que l'artiste en a faite, tant la copie paraît semblable au modèle. Nouveauté de fond, de perspectives et de couleurs, effets prodigieux d'optique, grandiose dans les paysages, luxe, richesses toujours inépuisables... Que d'éclat, que de grâce et de sublimité ! Quel mélange d'heureux contrastes, quels accents, quelles harmonies ! C'est la nature sur tous les tons. Buffon et Bernardin de Saint-Pierre avoueraient ici leur infériorité (1).

(1) Bernardin de Saint-Pierre est néanmoins plus heureux que Chateaubriand par le côté moral de son histoire de *Paul et Virginie*, fleur charmante cueillie sous le ciel des tropiques, comme emblème du sentiment le plus doux au cœur de l'homme : amitié de deux jeunes mères réduites au même degré d'infortune, l'une abandonnée, l'autre veuve ; naissance, éducation de leurs enfants, instruits à s'aimer dès le berceau, et entourés des plus douces espérances ; dévouement de leurs vieux serviteurs unis par un mariage heureux ; union de tous ces cœurs convergeant les uns vers les autres dans les convenances de leur position sociale ; d'un autre côté, la catastrophe que l'on connaît. Voilà l'histoire de Paul et Virginie : chef-d'œuvre qu'on pourrait appeler le poëme de l'amitié, tableau où le bonheur cependant se mélange de bien des peines. Il y a toujours une goutte amère au fond des joies les plus pures.

Il y avait toutefois un écueil à éviter, et Chateaubriand, nous le regrettons, ne se montre pas toujours sans reproche dans ces passes difficiles. Il est bon d'idéaliser la vertu : c'est le plus noble emploi du talent; mais est-il bien d'idéaliser le plaisir..... *damnosam voluptatem?* Tout sage écrivain doit laisser au génie du mal, que l'Écriture appelle l'*exterminateur des âmes*, ce triste privilége. La volupté est et sera toujours dangereuse sous ses attraits même les plus vulgaires ; à plus forte raison sous les séductions de l'idéal, et surtout d'un idéal *suî generis* tel que celui-ci.

CHAPITRE XXXV.

Lisez à la 3e avant-dernière ligne du 7e paragraphe .

Quelles que soient ici nos appréciations comme littérateur, nos jugements, comme moraliste, nous commandent la réserve qui suit:

Les artistes, même les plus consciencieux, ont toujours à craindre de fâcheux écarts. L'amour désordonné des sens ne doit jamais être exposé à nu, surtout dans un monument religieux. Cette physiologie mise en action d'une passion brutale, n'importe sur quel fond elle repose, ne peut que blesser les cœurs honnêtes et dessécher tout germe de vertu dans une âme innocente. L'épisode de *Velléda* n'est donc qu'un élément délétère dans le beau poëme des *Martyrs*; c'est, sous un ciel doux et pur, une zone fétide où l'âme respire, en passant, quelque chose d'empoisonné qui l'enivre. A part ce danger, que nous ne devions pas dissimuler, l'auteur de l'ouvrage conserve ses titres à l'admiration et à la reconnaissance de son siècle et de la postérité.

CHAPITRE XLIX.

Lisez après la dernière ligne :

Cette voix généreuse avait néanmoins fait défaut dans une circonstance importante pour l'avenir de la royauté. La pairie, grâce au pouvoir judiciaire devenu partie de ses attributions, venait d'être forcée d'exercer sa juridiction pénale dans toute sa rigueur, par la condamnation de Ney. Il y avait eu dans l'attentat du maréchal entraînement non pré-

médité, faiblesse irréfléchie de caractère politique, deux considérations bien propres à justifier un acte de clémence. Il eût été beau d'ailleurs de respecter cet héroïque débris, de sauver un général à qui, dans les désastres de Russie, des milliers de Français avaient dû leur salut.

Cette circonstance tout exceptionnelle se prêtait à un double rôle, le plus magnifique qui pût être ambitionné. Deux personnages semblaient posés particulièrement pour le remplir, *la petite-fille de Marie-Thérèse* et M. *de Chateaubriand.* La grande âme du royaliste pouvait inspirer une généreuse pensée à l'orpheline de 93, si digne de l'accueillir d'une bouche fidèle. Quel touchant spectacle que celui de la plus auguste victime du malheur intercédant pour une grande infortune ! Et quel concert d'applaudissements dans tous les partis, dans le peuple et dans l'armée ! M. de Chateaubriand, si noble appréciateur en pareille situation, ne comprit pas celle-ci, au préjudice de la restauration et au sien propre. La mort du maréchal fut tout à la fois un malheur et une grande faute (1).

CHAPITRE LXIV.

Lisez après la deuxième avant-dernière ligne :

Chateaubriand croit rectifier ici, comme il l'avoue dans ses Études, le système de Bossuet. A-t-il raison? Examinons.

Bossuet envisage d'un seul point de vue l'universalité de l'histoire : il fait de la *Vérité religieuse* la raison de tout. De ce centre où il nous place, l'œil voit tout le genre humain en marche vers un même but, sous la main de Dieu qui le mène malgré ses perpétuelles agitations. Le tableau est complet. Rien de plus dramatique, de plus divin : d'un côté, c'est la sagesse humaine humiliée coup sur coup dans ses déconvenues par la ruine successive des empires ; de l'autre, l'humanité longtemps avilie et enfin expirante par les excès les plus monstrueux, mais soudain ressuscitée et réhabilitée par Celui qui est la *vie* et la *vérité* même. Ici Bossuet semble révéler le plan providentiel, et il nous montre toute l'histoire convergeant par une attraction incessante vers la sphère lumineuse du *Christianisme*, cercle inflexible comme

(1) Le fond de ces réflexions appartient à M. Villemain.

la vérité, et partant non susceptible d'extension ni de diminution.

Ceci ne se comprend plus aujourd'hui ; le progrès, voilà la loi suprême, voilà le dieu du siècle : tant l'humaine raison est encore incapable de discerner l'effet d'avec la cause, le progrès essentiellement mobile, d'avec la vérité son principe, soleil toujours fixe, éternel, immuable. Il y a donc une grave erreur, que Chateaubriand partage ici avec les hommes de son temps, dans le passage des Études que nous signalons. Dire que le christianisme est un cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend, ce n'est pas rectifier, mais fausser le système.

Que les rôles restent ce qu'ils doivent être. Ce n'est pas à la vérité religieuse d'entrer dans le mouvement inférieur de ce qu'on appelle la vérité philosophique (vérité toujours incomplète) et de se rétrécir dans la sphère de la civilisation ; mais c'est à la science de monter par la foi (c'est-à-dire de se compléter) dans le cercle supérieur, invariable, de ce christianisme qui renouvelle et change tout, et qui seul ne change pas.

CORRESPONDANCES

ET

APPRÉCIATIONS RELATIVES A CETTE ÉTUDE.

Nous étions loin de croire que, dans notre livre sur Chateaubriand, insuffisamment mûri, à notre sens, faute de temps, et comme improvisé par la circonstance du procès inattendu fait à la mémoire du grand homme, on trouverait une œuvre presque complète et remplissant à peu près l'intention que nous nous étions proposée. C'est beaucoup d'indulgence de la part du lecteur; c'est peut-être aussi l'effet du piége que nous lui avons tendu.

L'ouvrage, en effet, est précédé d'un très-beau portrait de M. de Chateaubriand, d'après Giraudet (c'est le plus exact qui existe), où l'on voit le grand homme dans l'âge de son énergie et de toute sa gloire. Nous aimons à croire que c'est à l'animation et à la vie que donne tout d'abord à notre livre cette magnifique gravure, que sont dues les dispositions favorables avec lesquelles on le parcourt (quelques-uns disent qu'ils le dévorent). Nous ne nous faisons pas assez d'illusion pour croire que, sans avoir, comme écrivain, d'autres antécédents que nos modestes sermons de village, puis nos causeries musicales et autres avec nos vénérés confrères, nous soyons devenu *subitò* digne des nombreux éloges qu'on juge à propos de nous adresser. Nous avons, au reste, une

ressource pour tout concilier : c'est de reporter ces éloges au savant professeur, notre collaborateur, dont il est parlé dans la préface, ainsi qu'aux cinq ou six personnes compétentes et de haut talent qui, voulant bien manipuler la pâte que nous avions préparée, lui ont donné forme, coloris, vie, enfin tout ce que, d'après la sorte de coopération que nous devons à leur rare obligeance, le lecteur croit trouver dans ce travail d'intéressant et d'utile.

Ce préliminaire posé, cette justice étant de nouveau rendue à qui le mérite, c'est sans scrupule que nous citons quelques-unes des appréciations qui nous sont venues de toutes parts à l'occasion de la première édition, et nous arrivent encore tous les jours.

(Pour abréger, nous ne prendrons que des extraits.)

Ministère de la Guerre. — Mercredi, 5 décembre 1860. — Monsieur l'abbé, j'ai lu avec le soin qu'il mérite le livre que vous m'avez confié. Je ne crois pas qu'il soit possible d'élever à Chateaubriand un monument plus digne et plus glorieux, en lui rendant une justice éclatante et méritée pour la grandeur de son génie si splendidement développée dans ses nombreux ouvrages. — J'ai éprouvé une grande jouissance dans la lecture de votre intéressante réfutation; et votre style empreint de ce beau modèle a retrempé mon âme affadie et comme blasée par les tristes compositions du temps présent. Chateaubriand et ses œuvres sont habilement vengés des cris impuissants de la littérature contemporaine (Sainte-Beuve et consorts). — J'ai remis aujourd'hui à mon ami Charpentier, éditeur de la *Revue nationale et étrangère*, l'exemplaire de votre ouvrage, afin qu'il en soit rendu compte dans un des plus prochains numéros, avec le soin et le sérieux que comporte une contestation littéraire d'une si haute importance.

D.... *chef de bureau.*

Paris, le 5 décembre 1860. — Monsieur l'abbé, permettez-moi de vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'adresser votre excellent livre sur Chateaubriand. Je l'ai lu avec un intérêt soutenu, et j'ai été heureux de voir que votre habile plume défendait avec un talent enthousiaste le père de notre littérature moderne. On a beau dire tout ce qu'on voudra : c'est à l'illustre Chateaubriand que se rattachent, comme disciples, Lamartine, Victor Hugo, et aussi un grand nombre d'écrivains secondaires, qui ne manquent pas d'une certaine valeur pourtant. Au milieu de la sèche littérature du XVIIIe siècle, Chateaubriand fut le premier qui raviva la grande poésie en regardant avec une égale

admiration les temples de la Grèce, les cathédrales du moyen âge et les magnificences de la nature...

Une preuve que Chateaubriand fut bien l'homme noble et dévoué que vous retracez, c'est la vénération profonde qu'il inspirait à ses amis, à quelque parti politique qu'ils appartinssent. Béranger ne peut être soupçonné d'indulgence pour les défenseurs du catholicisme, et cependant nul ne parlait de Chateaubriand avec plus de respect et d'affection. N'est-ce pas un bel éloge, quand les hommes de toutes les opinions se réunissent devant une tombe pour regretter et pleurer ?

Par votre livre, écrit d'un style si rapide et si coloré, vous avez en quelque sorte ajouté à la gloire de notre illustre poëte ; comme ces lentilles qui concentrent les rayons du soleil, vous avez donné plus de force persuasive à cette vie illustre en la rassemblant dans un petit espace; et en même temps vous avez conservé la poésie du maître, en partageant son enthousiasme pour le beau. Recevez donc, monsieur l'abbé, les remercîments de la génération à laquelle Chateaubriand a appris à connaître la véritable poésie. Quels que soient ceux par qui est soulevée la poussière qui tourbillonne autour du piédestal du grand poëte, le dieu n'en porte pas moins sa tête dans le ciel !.....

Thalès Bernard,

Collaborateur de l'*Ami de la Religion*.

Alençon, 7 décembre 1860. — Monsieur l'abbé, merci tout cordial de votre très-gracieux envoi. C'est pour le coup une surprise. L'à-propos est vivement saisi autant qu'il pouvait l'être dans le temps où nous sommes. Quel feu ! quelle mitraille...!!!

Je vous avoue, Monsieur, que je ne m'attendais pas à voir mon humble collaboration entourée d'une telle auréole. Je suis tout disposé à travailler au développement de l'ouvrage. Je suivrai là-dessus vos instructions. Soyez bien persuadé, Monsieur, que mon dévouement égale ma reconnaissance.

Veuillez agréer, avec mon profond respect, etc., etc.

Vacquerie.

Monsieur et cher confrère, je ne saurais vous dire combien je suis sensible au témoignage de bon et affectueux souvenir que M. l'abbé Lejeune m'a remis aujourd'hui de votre part; je vous en remercie mille et mille fois. Ce que j'ai lu de votre livre dans ma soirée m'a vivement frappé; cet ouvrage est une œuvre de cœur ; le sujet en est souverainement intéressant, et je me ferai un plaisir d'en continuer la lecture ; mais j'en ai vu assez pour pouvoir déjà vous remercier, non-seulement de votre spéciale bonté pour moi, mais encore du bien que doit produire cet ouvrage, au milieu des graves préoccupations du moment.

Agréez, monsieur et cher confrère, avec l'expression de ma vive gratitude, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Moulin, vendredi, 7 décembre 1860.

V. Ducrot, chan.

Monsieur l'abbé, j'ai reçu hier et j'ai lu avec avidité le volume que vous venez de publier sur Chateaubriand et que vous avez bien voulu m'offrir.

Ce tableau saisissant d'une des plus grandes figures de notre siècle est certainement la peinture la plus fidèle et la plus propre à faire revivre dans l'imagination du lecteur la vraie nature de l'homme et de l'écrivain.

L'appréciation de son caractère est aussi frappante sous votre plume que celle de ses écrits, et vous avez noblement vengé des calomnies du bel esprit le courageux auteur du *Génie du christianisme*.

Cet hommage posthume et désintéressé, rendu par un prêtre à l'immortel écrivain dont il a connu la vie intime, est non-seulement un glorieux tribut payé au génie, mais une couronne déposée par une main pieuse sur la tombe du chrétien.

Tous les gens de cœur et de foi, toutes les âmes en qui vit encore le culte des grandes et saintes choses, du beau, du vrai et du bien, vous en sauront gré.

Pour moi, monsieur l'abbé, je vous remercie non-seulement de votre aimable attention, mais surtout du bonheur que m'a procuré cette attachante lecture, et je vous prie d'agréer, etc.

Paris, 13 décembre 1860.

WILHELMINE comtesse DE BRUNSWICK.

19 décembre 1860 (Auxerre, Yonne). — J'ai lu avec grand plaisir et beaucoup d'intérêt votre étude sur Chateaubriand : c'est l'œuvre d'un homme de cœur et d'esprit A l'exception de certaines parties sur lesquelles je fais des réserves, je donne mon assentiment à toutes vos appréciations... Chateaubriand n'était pas certes un comédien ; il avait assez de ressource et trouvait assez de puissance dans son beau génie pour se présenter sans masque à ses amis comme à ses ennemis, etc. . Votre biographie sera lue par tous ceux qui s'intéressent aux lettres et à la recherche de la vérité.

26 décembre 1860. — Quoique souffrant beaucoup au moment où j'ai reçu votre Chateaubriand, j'ai voulu tout de suite en lire quelque chose; mais ce quelque chose est devenu des pages nombreuses qui m'ont charmé. Je vous remercie de ce gracieux cadeau, et je vous offre sincèrement mes félicitations ; je les joints à celles que les connaisseurs en talent vous ont adressées.

27 décembre 1860. — J'ai dévoré votre livre presque tout d'un trait et à la hâte ; j'en suis encore tout ébloui ; et, sous cette première impression, circonstance que vous ferez peut-être bien de ne pas oublier, je dis que votre coup d'essai est un coup de maître. Concision, rapidité, vivacité dans un récit des plus intéressants; considérations d'un ordre élevé; exposés vrais et noblement tracés qui ne dépareraient pas les pages de nos plus grands maîtres ; réflexions profondes qui sont comme la philosophie de l'histoire de votre héros ; style enfin qui s'harmonise si bien avec le style de l'éminent écrivain qu'en vérité on ne saurait trop

distinguer l'un de l'autre. — Bien : bien par le fond, bien par la forme. Certaines appréciations toutefois pourront vous susciter quelques contradicteurs. Mais vous n'avez pas loué sans restriction; cela ouvrira bien des portes à votre bon livre...

27 décembre 1860. — ..... Ils ne réussiront pas ceux qui veulent ravir Chateaubriand à l'Eglise. Vous conserverez à notre Mère cette gloire et ce génie; en cela encore vous aurez bien mérité de la religion...

28 décembre 1860. — Merci, mille fois, pour votre excellent livre et plus encore du noble motif qui vous l'a dicté. Votre ouvrage n'est pas tombé tout à fait en pays étranger; je possède les chefs-d'œuvre du grand maître, c'est vous dire que je ne me défends pas de quelque enthousiasme pour lui; c'est vous dire aussi que sa défense sortie de votre plume reconnaissante m'a fait le plus sensible plaisir. J'ai vu que vous aviez hérité d'autre chose que de son encrier... C'est donc avec le plus grand intérêt que j'ai suivi de nouveau avec vous le grand homme dans sa rêveuse enfance, dans ses immenses aspirations. J'ai partagé son exil, et je ne l'ai pas vu une seule fois s'agenouillant devant le veau d'or, ni se courbant devant la toute-puissance humaine. Sa vie politique que vous nous révélez m'était presque inconnue, et elle forme ce me semble, une des pages les plus intéressantes de l'histoire moderne. Que les hommes d'un tel caractère et d'une telle loyauté sont rares! C'était un vrai Breton. Une foi, une loi, un roi : voilà sa devise. Comme une colonne centrale de l'édifice, il eût pu sauver la royauté croulante si elle eût voulu s'appuyer sur lui; mais des hommes de ce caractère sont craints dans un siècle où tout s'abâtardit, où tout est myope ou protée.....

29 décembre 1860. — ..... J'ai lu, j'ai dévoré, je puis le dire, votre excellent livre. Quels tableaux admirables et saisissants peints à larges traits!... Puis ces épisodes qu'il est impossible d'amener plus à propos... La lecture de votre livre m'a fait un plaisir infini. *O tempora!* Cela soulage l'esprit en présence de ce dévergondage des brochures, des publications de nos jours. Merci donc, grand merci!....

29 décembre 1860. — Monsieur l'abbé, vous avez raison de le dire, vous êtes un homme de cœur et vous savez en trouver le chemin chez les autres. Cette aimable et délicate attention... Ce que je puis dire, c'est que la lecture de votre livre m'a vivement intéressé, et que je suis fier de voir un membre du clergé, en vengeant la mémoire d'un homme illustre, continuer les traditions d'une bonne et saine littérature...

29 décembre 1860. — ..... Bien certainement les félicitations vous arrivent de tous côtés; pour ma part, je vous assure que j'ai lu votre ouvrage avec le plus grand intérêt et la plus vive satisfaction. Vous étiez digne, mon ami, d'élever ce monument à la gloire du grand écri-

vain. Vraiment, je crois que vous avez trouvé quelque chose de son génie au fond de son encrier. — Auteur !... Voilà donc encore un titre de plus à mon estime et à mes respects......

29 décembre 1860. — Monsieur, j'ai envisagé d'un œil caressant le volume de votre œuvre en l'honneur de M. de Chateaubriand. Je l'ai lu avec avidité de cœur. Me permettrez-vous à moi, que vous n'avez jamais vu et que vous ne connaissez pas, de vous appliquer la réponse du Souverain Pontife au livre de la Maxime des Saints : *Excessu caritatis peccavit*. Le piédestal que vous faites à un écrivain de premier talent, à un chef d'école littéraire, à un personnage européennement connu, dont la vie se lie aux intérêts d'un grand État, avait-il besoin des dimensions que vous lui donnez? Vous avez trop hissé, selon moi, le pavillon de M. de Chateaubriand; il n'en avait pas besoin. Le bagage littéraire de M. Sainte-Beuve ne dépasse pas un arrondissement circonscrit; j'ai peur que vous lui ayez donné une importance dont il manquait avant votre œuvre. Il fallait, en galant homme que vous êtes, traiter M. S.-B. avec le laconisme d'une intelligence telle que la vôtre, d'un cœur posé comme le vôtre, ou, si vous voulez, d'un cœur à toute sa hauteur. Vous auriez échappé à l'inconvénient de n'avoir qu'un tort, celui de voir tout beau et rien que bien, ce qu'il serait difficile de pratiquer en toute justice, même envers le meilleur des héros...

Maintenant, honorable Monsieur, votre excursion dans le domaine de l'histoire m'a vivement fait jouir. Savez-vous, abbé Clergeau, que vous n'avez pas consacré votre temps qu'au *système transpositeur* seulement! Vous revêtez, en touchant la partie historique de votre œuvre, les qualités de l'historien de premier ordre. Il y a de la majesté parfois, de la noblesse toujours, et surtout de l'impartialité dans votre manière de traiter l'histoire. C'est bien et fort bien. Vos appréciations sont si justes qu'elles sont toujours celles du lecteur... Dans votre beau travail, vous ne m'avez pas appris à aimer M. de Chateaubriand, je l'aimais tant! Mais vous m'avez parlé de lui avec attrait. Dans votre mode de traiter la langue de la poésie il y a souvent de l'élégance, toujours de la dignité. S'il m'est donné d'aller un jour frapper à la porte de votre cabinet, je vous jette mon nom au front et je fais succéder l'accolade la plus affectueuse, la plus vive de considération que vous ayez jamais reçue...

30 décembre 1860. — ... Quoique nourri dès mon enfance de votre héros, je me sens fort incompétent pour exprimer un jugement sur les ouvrages tels que le vôtre ou sur ceux de l'immortel auteur que vous étudiez. Seulement, dans notre pays, la Savoie, le jugement porté universellement sur M. le vicomte de Chateaubriand, c'est qu'il est une des plus grandes autorités littéraires de la France. Quant à sa religion, dans les ouvrages qu'il a mis au jour, on ne doit, on ne peut en exiger une exactitude mathématique. Il a pu l'avoir un peu *poétisée*, permettez-moi le mot, mais il l'a présentée gracieuse, il l'a faite abordable à la science, il a été son Isaïe à l'ouverture du XIXe siècle. Il a été *vox clamantis* : *parate viam Domini — rectas fecit semitas ejus — aspera convertit in vias planas*. Chateaubriand, rendons-lui hautement cette justice, a été un des plus habiles apologistes de la religion. Il ne l'a pas rendue forte, mais il l'a montrée aimable. Depuis lui, les bons esprits ont pu prendre im-

punément sa défense. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ce grand homme! Et vous, monsieur le chanoine, quel service ne rendez-vous pas à la religion et à la littérature en remettant les choses à leur place et en lavant....... sur la grande figure de notre héros. Mille pardons, me voilà avec deux pages d'appréciations, quand je n'en voulais faire aucune, mon intelligence et mon petit savoir y mettant obstacle. Agréez l'expression de ma plus vive gratitude.....

30 décembre 1860 (Yonne). — Cher condisciple, je vous remercie de l'envoi que vous avez eu l'amabilité de me faire de votre notice sur Chateaubriand. Je l'ai lue avec beaucoup de satisfaction..... Je vous félicite d'avoir si bien fait ressortir et cette noblesse de caractère qui l'a porté à n'être jamais que le courtisan du malheur, et ce mépris des biens de la fortune que tant d'autres recherchent *per fas et nefas*.....

30 décembre 1860 (Yonne). — (Monastère de la Pierre-qui-Vire.) Monsieur l'abbé, je vois *une fois de plus* que vous n'oubliez pas les premiers enfants que vous avez formés. Vous venez encore d'en donner une preuve en m'adressant votre travail sur l'illustre écrivain dont vous avez été l'aumônier. Je vais le lire avec bonheur et le faire lire par toute ma communauté, parce que venant de vous, ce doit être une œuvre de cœur. Je suis bien reconnaissant, je vous l'assure, de cette attention de votre part envers un pauvre religieux si au-dessous de la charge que la Providence lui a imposée. Je vais prier et faire prier pour vous, qui êtes à la fois mon bienfaiteur et mon père en Dieu. C'est vous, j'aime à le dire, qui avez été le moyen dont sa bonté s'est servie pour faire naître en moi la vocation à l'état ecclésiastique et par suite à l'état religieux. Quoique cela remonte à plus de trente années, je me souviens toujours avec bonheur du zèle aimable avec lequel vous saviez m'en inspirer le goût par les saintes cérémonies et par le chant liturgique. Ces souvenirs me sont chers, vous savez me les rappeler par de nouveaux bienfaits. Aussi c'est par les plus ferventes prières que je m'efforce de vous témoigner toute ma reconnaissance, et je vous prie, etc.....

30 décembre 1860. — Très-honorable Monsieur, c'est après la lecture de votre beau travail sur Chateaubriand que je vous écris pour vous exprimer tout le plaisir que m'a procuré ce livre intéressant à tous égards. Si mon jugement et mes impressions étaient de quelque poids, j'oserais, Monsieur, signaler la richesse du style, l'intérêt des détails et des faits historiques; en un mot, je louerais, comme il le mérite, cet important ouvrage, qui est l'œuvre de votre dévouement non moins que celui de votre savoir.

31 décembre 1860. — Monsieur le chanoine, il vous appartenait plus qu'à tout autre de défendre l'immortel auteur du *Génie du christianisme* contre d'injustes et malveillantes attaques, et de conserver à l'Eglise catholique cette gloire de notre siècle. Votre opuscule me semble avoir atteint parfaitement ce but.

J'ai eu l'honneur précédemment d'être en relation avec vous au sujet de l'excellent *harmonium transpositeur* que vous avez fourni à la petite église du Courgain, faubourg maritime de Calais. Puisque j'ai aujourd'hui une nouvelle occasion de vous écrire, j'en profite pour vous dire que vous avez rendu un bien grand service à notre population en lui procurant d'excellentes *eaux*, dont le prix est très-modéré, et que le succès de votre belle entreprise, faite au profit de notre ville, vous permettra sans doute de réduire encore par la suite en faveur d'une population (*réunie à celle de Saint-Pierre-lez-Calais*, *elle forme* 28,000 *âmes*) dont vous êtes le bienfaiteur. Agréez mes sentiments de la plus vive reconnaissance.....

31 décembre 1860 (Maligny, Yonne). — Mon cher ami, très-cordial remercîment pour l'intéressante étrenne que tu as bien voulu m'adresser. Ton livre sur Chateaubriand est pour moi un objet très-précieux à deux titres. Le premier, c'est qu'il me donne une relique de l'ami qui, le premier, a fait naître en mon cœur le sentiment de la plus vive sympathie, et cela il y a quarante ans; le second, c'est qu'il me retrace, écrit par cet ami, le résumé de tout ce qu'a été un des hommes les plus célèbres de son siècle, et du caractère le plus honorable sous une foule de rapports : résumé digne du grand écrivain lui-même. J'ai dans ma bibliothèque tous ses ouvrages; mais je n'ai rien lu de plus attrayant que ton étude historique et biographique. Il t'a fallu, mon cher ami, un travail bien long et bien assidu pour produire une telle œuvre. Reçois mes embrassements aussi cordiaux que mes félicitations ...

31 décembre 1860. — . ... Ce que j'ai pu lire de votre travail, malgré les occupations accablantes de ces derniers jours, démontre que votre plume n'est pas aussi inexpérimentée que vous voulez bien le dire. Quoique je n'aie pas l'avantage de bien connaître les œuvres de M. de Chateaubriand, je sais, du moins, que l'opinion publique à son égard n'est pas celle qu'on s'efforce de faire prévaloir. Mais votre monsieur S.-B. eût-il un peu raison, je ne vois pas le but louable et utile de ses efforts. Ni la gloire littéraire de la France, ni la morale, ni la religion, ni l'amour d'une stricte justice, n'ont pu être le mobile d'une entreprise que le souvenir des bienfaits reçus et les simples devoirs de la reconnaissance interdisaient à M. S.-B. plus qu'à tout autre. Vous avez bien fait, cher confrère, de repousser un pareil procédé, qui n'honorera jamais personne.....

31 décembre 1860. — Si j'ai tardé à vous accuser réception du travail que vous venez de publier sur Chateaubriand et ses œuvres, c'est que je voulais lire et juger. Vos appréciations de l'éminent écrivain, soit dans sa vie privée, soit dans sa vie publique, m'ont paru exemptes de ces flagorneries et de ce ton de réclame qui peuvent séduire pour un temps, mais qui tombent avec les heures et les jours. Je ne viens pas donner un résumé des idées principales qui animent votre œuvre. Il me semble toutefois que le souffle du vrai a passé sur ces pages. L'honnêteté en a soutenu le fond qui présente à l'œil une si grande diversité de sujets.

Vous n'avez oublié ni l'enfant, ni l'homme fait, non plus que ses aptitudes originales. C'est le Breton avec sa mélancolie, sa foi, son austérité de caractère; c'est l'écrivain éminent, le littérateur d'élite, l'historien qui attache, le poëte qui élève, le voyageur qui entraîne, le publiciste qu'on admire, l'homme d'Etat orateur, dont l'âme de feu et la probité savent fondre et faire pâlir les hommes du demi-honneur! Sincérité, loyauté en toute chose, générosité, constance et dévouement héroïque dans le désir d'arriver au bien!!!..... Je n'ai qu'une petite édition des œuvres du grand homme, du fier chrétien. Vous m'inspirez la résolution de posséder au complet un trésor aussi précieux pour une bibliothèque.....

1er janvier 1861. — Monsieur le chanoine et honoré confrère, étranger à l'art de bien dire, en présence de votre livre, je devrais me taire et admirer. Cependant, ayant une dette de reconnaissance à acquitter, vous serez assez indulgent pour me laisser vous dire mes impressions. — Vous écrivez, monsieur le chanoine, avec la main de notre Chateaubriand, vous pensez avec son esprit..... Votre style est imagé, pittoresque, simple et noble tout à la fois, et parsemé de bonnes et profondes pensées. L'érudition ne vous fait pas oublier le sentiment qui émeut. Vous êtes tellement imbu des pensées et de la manière de dire de votre modèle, qu'on croirait votre livre un écho d'outre-tombe qui répète les accents harmonieux que faisait entendre pendant sa vie notre chantre du christianisme... Comme lui encore vous êtes peintre, poëte, musicien; qui le contestera?... — On aime à lire les détails historiques que vous donnez sur Chateaubriand, sur sa vie intime, sur ses œuvres... à apprendre pourquoi tel ouvrage, et pourquoi à telle époque. Ces détails qui en font saisir l'opportunité et qui en augmentent le prix, on les désirait depuis longtemps : vous venez de combler cette lacune... A chaque page de votre livre, on sent que votre âme de prêtre a voulu réjouir les cœurs de toutes les personnes en qui vit le culte d'une noble mémoire outragée, comme aussi le respect au génie, en les faisant battre à l'unisson avec le vôtre, sur le beau, le vrai, le sublime de la vie, des allures, des œuvres du royal et immortel cœur breton.....

31 décembre 1860. — Votre ouvrage est un bon livre, il vient du cœur; la reconnaissance l'a produit.... Tout restreint qu'il est dans certaines notions intimes sur la vie de l'écrivain aimé, il plaît beaucoup; plus détaillé, il plairait encore davantage. Pour ma part, j'ai éprouvé un bonheur sincère en le lisant. Il ne saurait en être autrement, car la vérité plaît et son soleil réjouit tous les yeux.

C'est donc un devoir bien doux que je remplis, Monsieur le chanoine, en vous témoignant toute ma reconnaissance et pour votre œuvre et pour la pensée qui vous l'a fait entreprendre. Soyez remercié comme doit l'être un bon, digne et généreux confrère.

1er janvier 1861. — Monsieur l'abbé, j'ai reçu votre ouvrage; je l'ai lu et *relu*, et toujours je trouve à cette lecture un charme nouveau. A ce langage simple et touchant, souvent sublime, un esprit juste et droit re-

connaît la vérité. Ce livre, Monsieur, aura tout le succès qu'il mérite, et la mémoire de l'auteur du *Génie du christianisme* est noblement vengée; cette gloire de la France continuera à briller de l'éclat le plus pur, malgré d'insidieuses et jalouses critiques. On a voulu voiler cet astre dont l'éclat offusque ; mais une main amie, guidée par un cœur loyal, brise l'obstacle et rend à cette figure toute sa splendeur et sa vie.

Permettez-moi, dans cette occasion, de vous offrir mes vœux qui sont que sur vous et sur tout ce que vous faites tombent les bénédictions célestes, et que Dieu vous accorde trois choses : sa grâce, la santé et le bonheur de faire autant de bien que vous le désirez.

2 janvier 1861. — Monsieur et cher confrère, je commence par vous exprimer ma vive reconnaissance pour le beau livre que vous m'avez envoyé. Plus je vais, et mieux je vois que vous mettez votre bonheur à rendre service à vos confrères et à leur être agréable en toutes circonstances... J'avais beaucoup entendu parler de Chateaubriand ; j'avais lu ses ouvrages, et cependant je ne le connaissais qu'imparfaitement ; sa vie intime et publique m'était inconnue. Sous ce rapport, vous rendez service à moi et à bien d'autres. Quant au style et aux appréciations, je me borne à dire ce que je sens, c'est que j'ai lu votre livre avec le plus vif intérêt, avec avidité, éprouvant un vrai regret chaque fois que j'étais obligé d'en interrompre la lecture....

3 janvier 1861. — . . . . Les belles et vigoureuses pages que vous venez d'écrire sur Chateaubriand vengent noblement la mémoire de l'illustre auteur du *Génie du christianisme*. Votre excellent travail est remarquable par la clarté de l'historien qui, prêtre en même temps, sait pratiquer la retenue et échapper aux vivacités. Il faut plaindre ces hommes qui veulent, sous toute forme et à tout propos, continuer l'œuvre de conspiration contre la vérité catholique. Souhaitons-leur de vivre et de mourir comme l'*hypocrite* Chateaubriand.

3 janvier 1861 — Merci mille fois! Votre livre est un monument digne et glorieux élevé à la mémoire du grand homme dont vous vous êtes fait l'apologiste. S'il se pouvait redresser un instant dans sa tombe, il ne le dédaignerait pas, et il se rendormirait avec la douce consolation qu'il a été compris et noblement vengé par une plume amie. Quand on a lu votre livre, Monsieur l'abbé, on se trouve à l'aise. On est heureux d'avoir appris à connaître mieux Chateaubriand et à l'estimer davantage. (Dans votre livre, tout est charmant.) Les impressions défavorables sont effacées. On se sent porté irrésistiblement à excuser même ses fautes, ses défauts. Monsieur, vous avez conquis une place dans l'estime des vrais gens de lettres, et votre réputation comme écrivain est faite. *Comme c'est l'exécution qui assure la durée des œuvres d'art*, dit M. Thiers, *c'est le style qui assure celle des œuvres de l'esprit.* Votre ouvrage restera.

4 janvier 1861 (Orne). — Monsieur et cher confrère, à peine ai-je reçu votre belle et consciencieuse étude sur Chateaubriand, que j'en ai commencé sur-le-champ la lecture ; je n'ai pu me défendre de la conti nuer jusqu'à la fin sans m'arrêter : c'est vous dire tout l'intérêt que ce livre m'a inspiré.

Admirateur passionné de Chateaubriand dans ma jeunesse, cette admiration ne s'est nullement refroidie dans les années plus calmes et plus réfléchies de l'âge mûr. Les attaques portées de divers points n'y ont rien fait. Ce que j'ai pensé de cet homme admirable, ce qui l'a élevé à mes yeux, je retrouve tout cela dans votre livre, dont j'ai *recommencé* la lecture d'une manière plus lente cette fois, mais avec une satisfaction nouvelle. En parcourant les pages où vous racontez avec autant de tristesse l'oubli, l'indifférence de la capitale à l'époque de la mort du grand écrivain. j'ai été heureux de me rappeler, pour l'honneur du département de l'Orne, ces jeunes gens au cœur chaud qui baisaient avec respect les traces des roues du char emportant ses restes mortels vers les plages de l'Armorique, etc. . . .

Tenez, Monsieur, j'ai une faveur à vous demander ; je ne sais ce que vous allez en penser, mais cette demande m'est inspirée par un sentiment qui part du plus profond de mon cœur : je voudrais avoir votre portrait. . . .

4 janvier 1861. — Merci, merci de cet hommage confraternel et des heures agréables qu'il m'a faites. Votre vie de Chateaubriand est avant tout une œuvre de cœur ; mais c'est aussi une œuvre d'esprit. Il y a là de la bonne littérature qui prouve une intelligence nourrie longtemps de la lecture des auteurs anciens. Si l'adversaire de Chateaubriand lit ces pages, et il les lira, il aura peut-être quelques remords d'avoir oublié la belle maxime ; *de mortuis, nil, nisi benè*, surtout lorsque le mort s'appelle Chateaubriand, qu'il a vécu avec vous, qu'il a été bon pour vous, et qu'il ne peut pas vous répondre d'au delà de la tombe. — J'ose assurer que, dans le cas présent, la statue de *Glaucias* ne sera pas abandonnée et jetée à la mer par les *Thrasiens*.

5 janvier 1861.

Sur ma table tombé, votre Chateaubriand,
Bon confrère, est pour moi morceau le plus friand.
Il est bien vrai qu'étant presque compatriote
Ma muse à son sujet n'en est que plus dévote :
Elle semblait déjà pencher vers son déclin....
Vous l'avez éveillée au nom de du Guesclin
Et de Chateaubriand, dont l'immortel génie
Ne peut perdre en grandeur, malgré la calomnie.
D'un seul trait dévoré, votre abrégé d'histoire
A retrempé mon cœur, rafraîchi ma mémoire.
Aux charmants souvenirs de l'illustre Breton,
J'ai cru me retrouver dans le sacré vallon;
Et de Cimodocée et du pieux Endore
Sous mes yeux le tableau tout entier vit encore !

Si, comme tout autre homme, un auteur apparaît
Par ses bons ou mauvais ouvrages, tel qu'il est,
Quels nobles sentiments ! que d'héroïques scènes,
Rayonnent sous nos yeux dans ces beautés chrétiennes
Par votre habile main ramené sur le seuil,
Je retrouve et l'auteur et l'œuvre d'un coup d'œil.
De méchants détracteurs en vengeant la mémoire
Du grand Chateaubriand vous côtoyez la gloire !!!...
Je suis pressé, la cloche a fait retentir l'air;
Je cours à mon devoir. Otez l'*i*, mettez l'*r*
A mon nom; c'est de Châtre et non pas du Châtie ;
Cela fait, vous avez toute ma sympathie.
J'ajoute aux sentiments les plus respectueux
En vœux tout ce qui peut le plus vous rendre heureux.

6 janvier 1861. — Monsieur le chanoine et bien-aimé confrère, j'ai lu avec un délicieux plaisir et le plus vif intérêt votre étude historique qui occupera désormais une place d'honneur dans ma bibliothèque.... Malgré les occupations sans nombre qui incombent, ainsi que vous le savez, à un curé-archiprêtre, malgré... je me retrouve toujours avec votre livre que j'appellerai un des chefs-d'œuvre de l'époque, où le mérite de l'auteur place le disciple à si peu de distance du maître. Quel beau monument votre délicate conscience et votre excellent cœur ont élevé à cet homme immortel ! Permettez-moi de vous en féliciter et de vous en remercier mille et mille fois....

6 janvier 1861 (Cantal). — .... Honneur à vous d'avoir écrit ces belles pages pour étouffer les cris d'une littérature aveugle et passionnée ! Votre livre, croyez-le bien, sera aimé, goûté, dévoré de tous ceux qui le liront, car c'est un livre inspiré par la reconnaissance. Écrit, comme on vous l'a dit, d'un style rapide et coloré, on lit toujours avec bonheur de tels ouvrages. Et puis le héros de ce livre, c'est Chateaubriand, et puis encore le sujet de ce livre, ce sont les œuvres de ce grand homme que nos pygmées littéraires ne pourront jamais ternir.

Encore une fois, honneur à vous ! Par votre livre vous avez en quelque sorte ajouté à la gloire d'une de nos plus belles gloires; et, en terminant ici ces quelques lignes, laissez-moi vous dire 1° avec M. Thalès Bernard: « Quels que soient ceux par qui est soulevée la poussière qui tourbillonne autour du piédestal du grand poëte, le dieu n'en porte pas moins sa tête dans le ciel ; » et 2° cet autre axiome que j'ai lu quelque part : « Quand, de deux hommes, l'un vilipende l'autre, si ce dernier » est un vrai chrétien, et que l'autre soit un philosophe (à la façon de » M. S. B. bien entendu), soyez sûr que c'est le philosophe qui mérite » d'être vilipendé. »

10 janvier 1861 (Savoie). — Monsieur le chanoine, je ne saurais vous dire assez ni toute ma reconnaissance pour votre excellent et beau travail sur M. de Chateaubriand, ni tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire de la première à la dernière page. Je vous savais bien un homme

de cœur, de dévouement ; mais en vérité je ne m'étais pas arrêté à la pensée que vous fussiez un aussi brillant littérateur. J'avais tort, en connaissant votre cœur, d'oublier cette maxime : *Pectus est quod disertos facit.* Vous avez fait votre devoir, monsieur le chanoine, vous avez payé à ce grand homme une dette de cœur, et vous l'avez fait avec un talent et une modération qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître et d'admirer. — Agréez, avec mes remercîments, les sentiments de respect profond....

16 janvier 1861. —..... En lisant votre ouvrage, il avait pour moi tant d'attrait que c'était toujours à regret que j'en suspendais la lecture. Vous avez eu le talent d'écrire ce livre avec l'esprit, le cœur et la plume du grand homme. Pour moi j'ai mieux appris à connaître Chateaubriand dans votre ouvrage sur sa vie intime et publique que dans les siens propres...... Toute mon admiration vous est acquise pour ce livre magnifique.....

21 janvier 1861 (Côte-d'Or). — Votre ouvrage est désormais pour moi un doux souvenir, à cause de l'auteur et du héros, qui sont deux hommes pour lesquels je professe toute admiration. Vous méritez, monsieur l'abbé, tant par les services de toute nature que vous rendez que par la droiture de vos intentions, d'être placé un jour dans l'histoire des hommes de bien à côté du grand homme dont vous avez eu l'honneur de l'intimité.

Je lis tous les jours votre livre avec une grande avidité parce que le style en est pur, coulant et entraînant, et surtout parce qu'il tient du style de Chateaubriand lui même Qui ne s'extasierait, en effet, à la lecture du *Génie du christianisme* et des *Martyrs?* Je ne comprends pas qu'on attaque un homme qui, par ses beaux écrits, a fait et fait encore tant de bien à la religion, et qui est l'honneur et la gloire de la littérature française. Quoi qu'on dise et qu'on fasse, la réputation du grand homme est fixée, et ses ouvrages, monuments impérissables de religion, de grandeur et de beautés littéraires, seront toujours aimés et recherchés par tous les hommes de cœur et d'intelligence.. ..

22 janvier 1861. — Monsieur et honoré confrère, je vous dirai tout naïvement que pendant le cours de la lecture de votre ouvrage je me suis senti bien des fois pressé de coller mes lèvres sur le portrait du noble et illustre Chateaubriand, et, après avoir tout lu, j'ai dû donner un libre cours à la vive admiration que m'a inspiré votre travail sur ce grand homme, je dirai même à l'affection. J'ai baisé encore.... et j'ai pleuré. Jugez par là des impressions que m'a fait éprouver la lecture de votre bel et consciencieux ouvrage. Merci donc et mille fois merci......

27 janvier 1861 (Gironde). — Acceptez mes remercîments tant pour votre gracieuse attention que pour le plaisir que vient de me donner la

lecture attachante de votre livre. Je ne louerai pas votre œuvre, d'autres l'ont fait mieux que je ne saurais le faire ; je ne louerai pas non plus celui que vous venez de venger en le faisant mieux connaître ; je vous dirai seulement que je suis bien heureux de votre ouvrage, soit parce qu'il est consacré à exalter un homme que notre jeunesse a appris à aimer comme l'apologiste brillant et consciencieux de notre religion au sortir des ruines de l'autre siècle, soit parce que cet ouvrage est l'œuvre de la plume d'un prêtre.

J'admire comment un homme déjà surchargé d'occupations et d'affaires a pu encore se créer des moments pour faire une œuvre qui ne périra pas. J'apprends de vous le secret de multiplier le temps.

28 janvier 1861 (Vaucluse). — ..... Quel livre ! Tant vaut l'auteur, tant vaut l'ouvrage. Il vivra parce que ce génie est immortel.... Quelle gloire et quel bonheur pour vos amis ! Oui, je suis plus fier de montrer votre écrit qu'un guerrier le serait de montrer la croix qui décore sa poitrine.. ..

31 janvier 1861. — ..... Non, l'hypocrisie n'a jamais sali la belle vie de Chateaubriand ! — Il me tardait de voir quelqu'un élever la voix contre cette monstrueuse inculpation. Personne mieux que vous, Monsieur, ne pouvait entreprendre cette tâche. Honneur à M. l'abbé Clergeau, qui vient de venger avec un si grand succès la mémoire du roi de la littérature francaise.

La lecture de votre travail, monsieur et vénéré confrère, m'a fait oublier une partie des affreuses douleurs articulaires dont je souffre : elle semblait les endormir. J'ai donc à vous remercier doublement....

7 février 1861. — Je ne puis vous dire avec quelle jouissance j'ai lu le chef-d'œuvre que vous m'avez envoyé.... Quel que soit l'enthousiasme de la dame bretonne de posséder l'écritoire du grand homme, vous pouvez vous en consoler lorsqu'on voit que le grand écrivain vous a légué sa plume...

12 février 1861. — A peine ai-je lu les premières lignes de votre livre que je me suis senti violemment ému et charmé, et qu'il m'a été impossible de ne pas dévorer le tout. Je relirai bien des fois encore ce travail de la plus haute portée, que je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre, et qui vous a inspiré les beaux sentiments qui vous distinguent : l'amour du bien, le besoin de rétablir la vérité faussée, de repousser la calomnie. Les intéressants et émouvants détails que vous nous donnez sur votre bienfaiteur et vieil ami, feront vénérer et aimer plus encore l'auteur de ces sublimes et incomparables écrits, qu'il est possible à quelques-uns de critiquer, mais non pas d'imiter.

Merci donc, Monsieur, mille fois merci, et honneur à vous ! Vous avez montré une fois de plus qu'il n'y a pas qu'à l'académie que se trouvent les hommes dignes de la palme de l'éloquence. Je vous prie de m'envoyer un nouvel exemplaire, etc.....

14 février 1861 (Oise). . . . . J'ai voulu achever entièrement la lecture de votre ouvrage avant de vous en remercier. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir et d'intérêt. J'y ai trouvé une grande élévation de pensées, beaucoup d'élégance dans le style, des détails intéressants que vous seul pouviez connaître en raison de votre ancienne position. Enfin, je considère ce livre comme l'ouvrage d'un homme de cœur qui a pris à tâche de venger la mémoire du grand homme, en rendant témoignage à la vérité.

14 février 1861 (Haute-Marne). — Je ne puis trop vous remercier de l'ouvrage que vous venez de publier pour venger la mémoire d'un homme dont j'ai toujours été un sincère admirateur, et qui, par les différents rôles qu'il a remplis, domine et embrasse tout son siècle. Ses détracteurs auront beau faire, ils feront toujours à côté de lui pâle et triste figure. J'ai en ce moment ses œuvres en quarante-quatre volumes, y compris ses mémoires d'outre-tombe et sa vie, par Ancelot de l'Académie, et j'aime à rafraîchir de temps en temps, par la lecture de cette prose si poétique, les délicieuses émotions qu'elle m'a données autrefois dans le cours de mes humanités.

. . . . Votre travail est digne de figurer avec les meilleurs ouvrages de Chateaubriand, et, vu les circonstances, il en est comme le complément indispensable.

15 février 1861. — . . . . Comment, monsieur et vénéré confrère, malgré votre correspondance si nombreuse et vos travaux si multipliés, pouvez-vous encore, avec les quelques moments qui vous restent, composer un livre comme celui-ci?... Merci mille fois, monsieur le chanoine, pour la satisfaction extrême que j'ai éprouvée en lisant ces pages si brillantes, si éloquemment écrites, et si dignes de l'auteur immortel qu'elles défendent contre une critique injuste et fausse.

Quand on pourra faire de la littérature à la façon de celle du *Génie du christianisme*, permis alors de critiquer le grand écrivain; quand on agira à l'endroit de la religion comme M. de Chateaubriand, permis encore d'être hypocrite de cette façon-là. Du reste, qu'on sache bien qu'être Breton et, qui plus est, Chateaubriand, et hypocrite en même temps, c'est chose incompatible!...

Mars 1861. . . . . . « Vous le dirai-je, monsieur l'abbé, j'ai craint que
» vous ne soumettiez votre premier travail, non à une correction, mais
» à une refonte totale. Dans ce cas, c'est-à-dire si vous le faisiez trop par
» la main d'autrui, permettez-moi de vous dire franchement ma pensée.
» Quelque complète, quelque soignée que soit la deuxième édition
» pour le fond et pour la forme, supposant toute habileté possible dans
» cette refonte, il y restera toujours une partie considérable des pre-
» miers éléments. De là un ensemble nécessairement inharmonique,
» pour le style surtout, où les connaisseurs ne tarderont pas à découvrir
» la dissimilitude sinon la rupture complète de l'homogénéité. Ceci est
» certain, presque inévitable, et la critique ne vous le dissimulera pas,
» quand il ne sera plus temps.

» On vous dira peut-être : le style, cette fois, a plus d'ampleur et de
» richesse, plus de magnificence et d'éclat (bien que votre écrit pos-
» sède déjà à un haut degré ces qualités remarquables) ; mais à coup
» sûr on vous dira : cet autre genre ne s'adapte pas au premier, qui
» est le cachet de la première édition.

» Et de fait, dans votre ouvrage, le style est empreint de générali-
» sations, de vérités-principes, il est serré constamment ; enfin il est
» *déductif* : il n'y a pas une phrase qui ne pose sur l'autre par déduc-
» tion. C'était le secret de Pascal et surtout de Corneille. Aujourd'hui
» le genre d'écrire est universellement *discursif*, et il n'y que quel-
» ques heureuses natures qui se tirent habilement de cet imbroglio.
» Laissez-moi vous le dire, monsieur l'abbé, quiconque s'entend en
» style et n'est point étranger à la manière d'écrire, conçoit combien il
» vous en a dû coûter de labeurs consciencieux pour faire votre premier
» travail, comme il sait combien il en coûte peu pour écrire *discurrendo*,
» ainsi que cela se pratique aujourd'hui.

» De ceci tous vos amis conclueront avec moi qu'il est dans l'intérêt
» de votre ouvrage de lui conserver cette homogénéité, cette harmonie
» soutenue qui en a fait le succès. »

Plusieurs revues bibliographiques publiées dans la province, concernant notre *Étude sur Chateaubriand*, nous ont été adressées ; aucune ne nous est parvenue des journaux de la capitale. Nous croyons même que celles des *feuilles religieuses* ayant déjà *fait écho* à la publication de M. S.-B., n'ont pu aussi vite se déjuger. Il faut convenir, d'après ceci, qu'on voit de singulières choses dans ce monde.

Le *Moniteur de l'Oise*, article signé Lesaint, contient ce qui suit :

..... On l'a souvent répété et avec raison, Chateaubriand est sans contredit le plus grand littérateur de notre âge ; depuis Voltaire, aucun écrivain n'a exercé un ascendant plus universel sur les esprits. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle l'ont, suivant la judicieuse remarque de M. Augustin Thierry, rencontré à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui adresser la parole du Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore, e tu magistro.

« Poëte mélancolique dans une prose dont il eut le premier le secret,
» disait naguère de lui un orateur célèbre (le R. P. Lacordaire à l'Aca-
» démie), il frappa au cœur de sa génération, comme un pèlerin revenu
» des temps d'Homère et des forêts du nouveau monde, et parut destiné à

» être le Jean-Jacques Rousseau du christianisme. Personne ne l'a égalé
» dans l'art de décrire les aspects et les scènes de la nature ; et, si on
» peut lui reprocher une certaine négligence dans la conception des plans,
» coloriste incomparable, riche d'images et d'expressions, il apporta dans
» ses œuvres une merveilleuse érudition de détails à laquelle il est impos-
» sible d'atteindre. Mais, génie trop divers et trop irrégulier pour être
» fortement original, il mêla tous les styles dans le sien, rapprochant les
» idées et les sentiments les plus opposés des anciens et des modernes ; il
» appartient à toutes les écoles sans subir le joug d'aucune. »

En politique, en religion, Chateaubriand montra la même indépendance de caractère, et n'obéit jamais qu'à ses convictions. Et cependant il s'est rencontré des hommes qui, après avoir épuisé pour lui toutes les formules de l'enthousiasme et du respect, ont brusquement changé d'attitude, et l'ont toisé, à peine descendu dans la tombe, avec une familiarité aussi rude qu'inattendue. Quelques-uns n'ont pas craint d'avancer que l'auteur des *Martyrs* n'était, au fond, qu'un comédien de talent comme de conduite, indifférent à l'esprit du rôle qu'il joua constamment, ne se souciant que de l'expression qu'il y mettait.

Un pareil jugement avait de quoi surprendre, tant l'on avait cru jusqu'ici à la sincérité de l'immortel Breton ! Les amis qui l'avaient vu de près dans les moments les plus importants de sa vie, s'en sont vivement émus. M. l'abbé Clergeau, son ancien aumônier, n'a pas voulu laisser flétrir la mémoire du plus ardent champion du catholicisme, sans répondre aux attaques dont elle était l'objet. Dans le but de repousser des insinuations malveillantes, il a publié une brochure qui ne manquera pas assurément de fixer l'attention. Ceux mêmes qui ont accueilli avec un malin plaisir les accusations, tiendront, avant de passer condamnation, à entendre la défense. Ce sera justice. Nul doute qu'ils ne rendent ensuite toute leur estime au grand homme qui restera éternellement une de nos gloires nationales.

M. l'abbé Clergeau a su retracer avec talent cette existence agitée ; il y a dans son étude des pages vraiment éloquentes, dont lui sauront gré les admirateurs de l'immortel écrivain. Nous citerons ici le passage qui termine le portrait moral placé en tête de la brochure :

« Quelque chose de divin perce toutefois, etc. . . . .

. . . .

» La Providence lui avait imposé un devoir qui fut dignement rempli.
» il éclaira et conduisit les premiers pas de la jeune France, et seul, un
» jour, il escorta en fidèle serviteur le convoi de la monarchie. »

On lit dans le *Charentais,* article signé Olivier Picquand, l'appréciation suivante :

.....Mais si M. S.-B. a manqué aux devoirs que lui imposait le souvenir

de ce qu'il n'aurait peut-être été jamais sans M. de Chateaubriand, on est heureux de trouver parmi ceux qui ont fait partie de ses intimes, une âme autrement inspirée, un historien sincère de sa vie politique littéraire et religieuse.

M. l'abbé Clergeau, chanoine honoraire de Sens, aumônier de M. de Chateaubriand dans les dernières années de la vie du grand écrivain, pour donner à l'ouvrage de M. S.-B. un démenti plus digne de la vérité, tout en remplissant un devoir de cœur, s'est placé tout de suite à la hauteur d'un historien et d'un critique consciencieux.

Son livre est une étude tout à fait historique et biographique ; il ne se distingue par aucun parti pris autre que celui de ne dire que la vérité. Jamais on ne pouvait réfuter d'une manière plus convenable et plus honnête les erreurs de M. S.-B. L'époque de sa publication était pleine d'opportunité, et de nature à exciter l'intérêt le plus vif. Le succès qu'il a déjà obtenu en confirme l'actualité.

Vous n'y trouverez ni la manière dont Chateaubriand se servait de sa fourchette à table, ni les bons mots qui facilitent la digestion après dîner, ni les scènes d'amourettes jouées sur le théâtre du laissez-aller et du sans-façon, ni le vieillard courbé et appuyé sur sa canne dans les jardins du Luxembourg pour y voir *jouer les enfants sur le sable.*

Vous n'y verrez Chateaubriand que comme il est permis de le voir. Ce livre ne plaira pas aux amis de la désinvolture familière et des poses du boudoir, nous le savons d'avance ; il n'aura de prix que pour ceux qui aiment à voir les gens bien cravatés et sans taches sur leurs habits.....

On ne saurait dire le nombre de félicitations qu'a déjà reçues le livre de M. l'abbé Clergeau ; l'homme de cœur s'y traduit, le talent le plus sérieux et le plus incontestable s'y révèle. Un écrivain remarquable, un publiciste des plus goûtés, un des plus parfaits appréciateurs a dit, en parlant de ce livre, qu'il semblait que Chateaubriand eût déteint sur lui. Ses tableaux sont d'un coloris de maître, et la mise en scène des personnages y est toujours en harmonie avec la dignité de l'histoire. Les notes qui le complètent ont toutes une valeur réelle. Elles sont, pour la plupart, inédites et jettent une vive lumière sur des points obscurs de la vie *publique* et intime du héros principal. Au point de vue de son prix littéraire, cette œuvre n'a rien à envier au cours public de Liége. Au point de vue de l'histoire, elle a une conscience plus sévère et plus dégagée de passion. Au point de vue de la forme, elle est plus attrayante que les leçons du célèbre professeur. Il est facile de saisir la différence qui existe dans le but et l'esprit respectifs, comme dans les sentiments de dignité et de délicatesse des deux contradicteurs ; nous

n'avons pour cela qu'à mettre sous les yeux du lecteur le portrait que fait de Chateaubriand chacun des deux écrivains dont nous parlons.

M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand.

« Toujours sauvage au fond et indompté jusque dans les coquetteries mondaines ; parfois aimable comme un voyageur et sans aucun attachement. Par moments, des gaucheries, des oublis, des inadvertances, comme il en arrivait au grand Corneille ; par moments, des persiflages et des fatuités, plus qu'il n'est permis à un Byron. Sa gaieté même est forcée, il se guinde et se gourme jusqu'aux dents ; puis des arguties et une mauvaise foi de sophisme, comme un homme de parti ; des sentiments de parade et de théâtre..... une vanité d'homme de lettres ; des dépits d'ambitieux ; des étonnements quasi de parvenu : toutes les petitesses de la terre. »

M. l'abbé Clergeau sur Chateaubriand.

« En raison de l'époque où il parut, Chateaubriand eut un pied dans l'ancienne société et un autre dans la nouvelle. A l'une, il appartient par la naissance et sa première éducation ; à l'autre, par la nature de ses idées. Cette vie de notre héros tient donc à l'histoire des deux mondes. De l'un, il conserve la foi religieuse et l'honneur ; de l'autre, il accepte les réformes légitimes. Du premier, il tient ses accents sublimes, qui rappellent la langue du grand siècle ; du second, cette hardiesse et cette nouveauté de langage qui lui ouvrent des routes inconnues. Vivant intermédiaire du passé et de l'avenir, il parle un double idiome, étrange et magnifique union des pompes de la vieille société française et du bouillonnement des passions d'une époque de lutte et de révolutions. Le cœur de Chateaubriand est du grand siècle, sa tête est de 89. »

Nous voulons borner là les citations prises au hasard dans l'énorme correspondance et dans les appréciations auxquelles ce livre a donné lieu.

Si cette correspondance nous approuve d'avoir vengé la mémoire du grand écrivain, d'exposer notre sentiment sur ses œuvres, et de présenter de nouveau à l'admiration une vie toute d'abnégation et de dévouement, nous sommes heureux de trouver la confirmation de notre jugement et de celui de nos honorables correspondants dans un homme d'une haute autorité morale et littéraire. Il a été

trouvé dans les papiers de M. de Chateaubriand une lettre du cardinal de Beausset adressée au noble vicomte, où l'on remarque ce qui suit :

« Vous avez dû recevoir, monsieur le vicomte, et vous avez reçu le juste » tribut de la reconnaissance et de la satisfaction publiques ; mon jugement » ne peut que s'effacer devant celui de tous. Mais je puis vous assurer qu'il » n'est aucun de vos lecteurs qui ait joui avec un sentiment plus vrai » de votre intéressant ouvrage (l'*Itinéraire*). Vous êtes le premier et le » seul voyageur qui n'ait pas eu besoin du secours de la gravure et du » dessin pour mettre sous les yeux de ses lecteurs les lieux et les monu- » ments qui rappellent de beaux souvenirs et de grandes images. Votre » âme a tout senti, votre imagination a tout peint, et le lecteur sent » avec votre âme et voit avec vos yeux.....

. . . .

» ..... Vous avez le droit de jouir d'un genre de gloire qui vous » appartient exclusivement par une sorte de création ; mais il est une » jouissance encore plus satisfaisante pour un caractère tel que le vôtre, » c'est celle d'avoir donné aux créations de votre génie la noblesse de » votre âme et l'élévation de vos sentiments. C'est ce qui assurera, dans » tous les temps, à votre nom et à votre mémoire, l'estime, l'admiration » et le respect de *tous les amis de la religion, de la vertu et de l'honneur.*

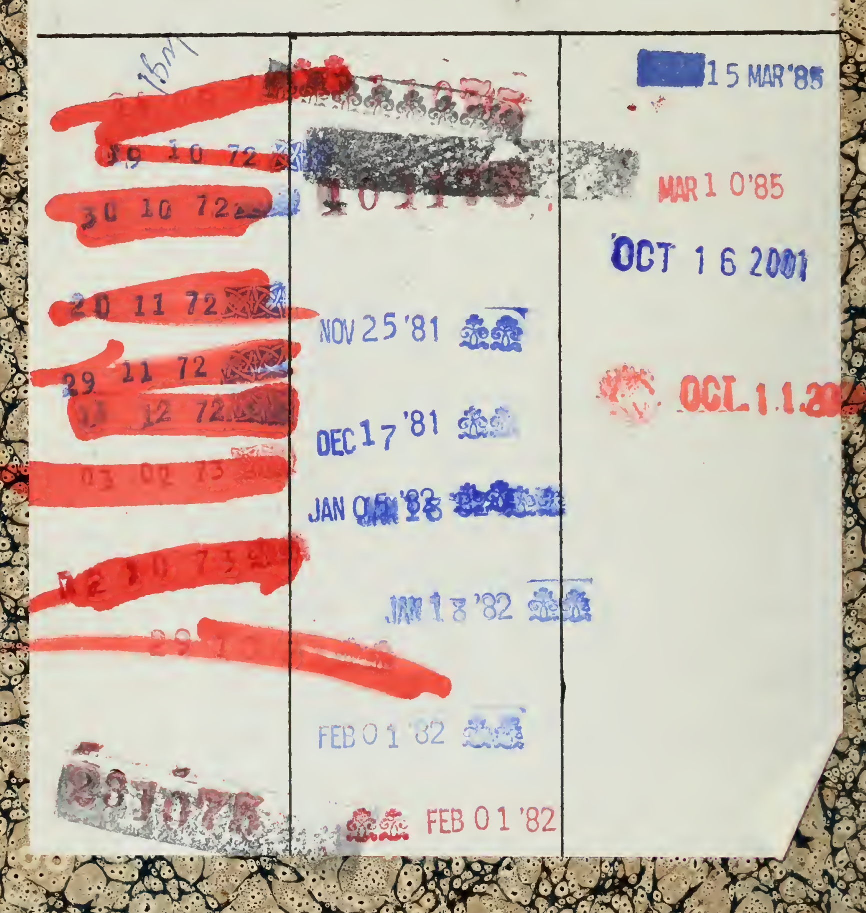
» Cardinal DE BEAUSSET. »

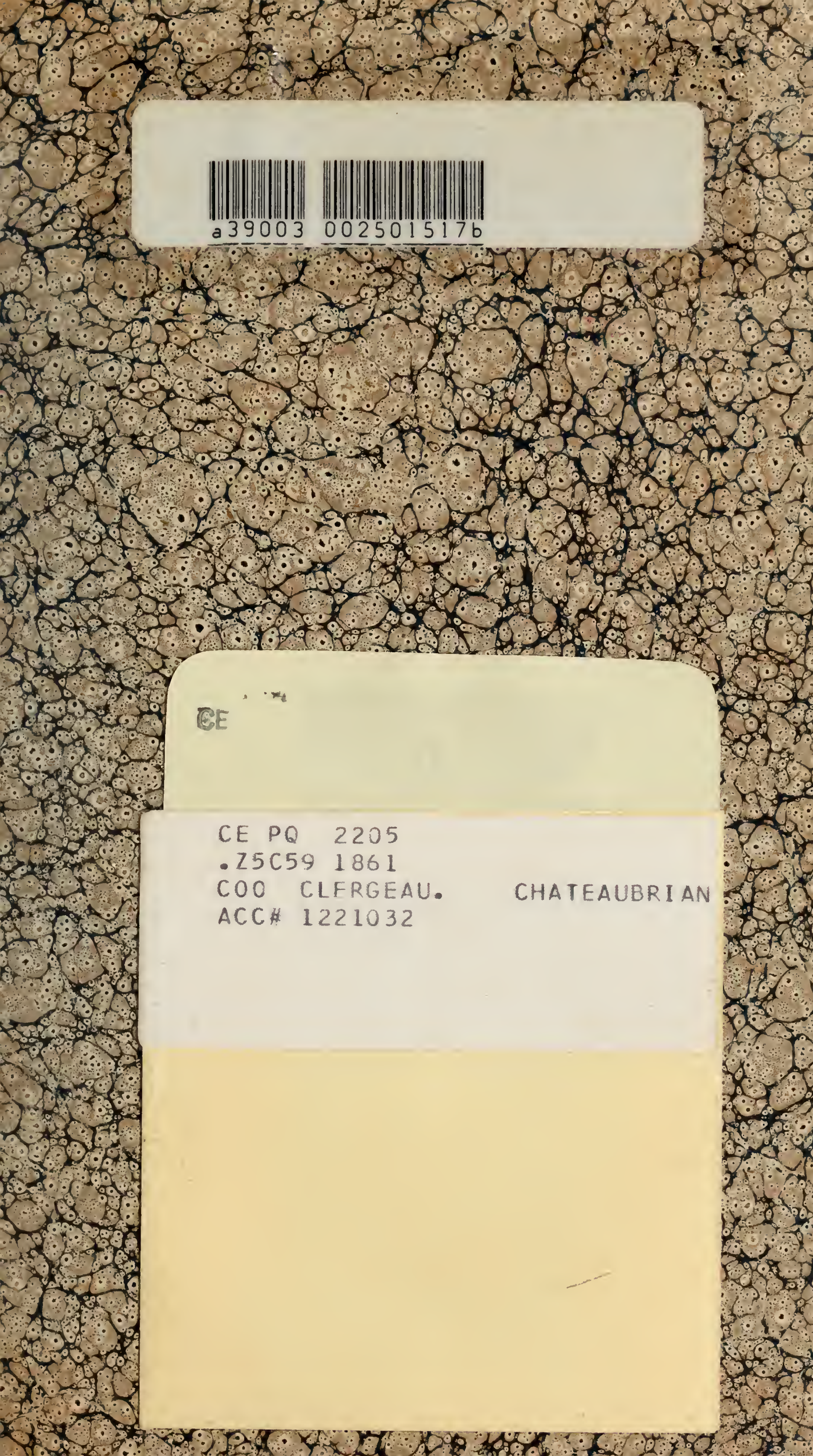
PARIS

DUFOUR, MULAT ET BOULANGER, ÉDITEURS

6, rue de Beaune.

PARIS IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20.— 410


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
NOV 25 '81
DEC 17 '81
JAN 18 '82
FEB 01 '82
FEB 01 '82
15 MAR '85
MAR 10 '85
OCT 16 2001


a39003 002501517b
CE
CE PQ 2205
.Z5C59 1861
C00 CLERGEAU. CHATEAUBRIAN
ACC# 1221032

